

L'Exécuteur [179]

– La loi du sang

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



LA LOI DU SANG

par Don Pendleton

VAUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

La loi du sang

CHAPITRE PREMIER

Paul Jenner le savait, son frère aîné n'aurait pas apprécié qu'il débarque ainsi à Rome sans l'en avoir averti. Mais il avait été pris de court et n'avait guère eu le choix. Pour l'avocat US qu'il était, l'affaire Baldi ne se refusait pas. Elle était trop importante pour sa carrière. Une complexe histoire de succession, reprise au pied levé à un confrère récemment décédé. Pas mal d'argent à la clé, mais, surtout, l'ascension de son cabinet vers les plus hautes marches du business dans ce domaine. Alors, malgré beaucoup d'hésitations et quelques nuits blanches, il avait fini par accepter. D'ailleurs il ne serait à Rome que quelques heures et son frère ne saurait jamais qu'il y était venu. Si tout allait bien, il reprendrait l'avion dès demain soir.

En attendant, deux 747 avaient débarqué leurs passagers en même temps à Fiumicino, et l'aérogare était noire de monde. Les files d'attente s'allongeaient aux contrôles, il était presque 22 heures, et Paul Jenner avait une faim de loup. Heureusement qu'on dînait tard en Italie ! A New York, un ami lui avait parlé d'un petit restaurant à l'entrée de la Piazza Navona, où les *antipasti* étaient délicieux et où l'on servait très tard. Restait à franchir ces satanés contrôles et à trouver un taxi.

Dix minutes plus tard, formalités enfin expédiées, son bagage cabine et son attaché-case en mains, l'avocat se retrouvait à l'extérieur, accueilli par une soudaine averse et cherchant un taxi des yeux. Il y en avait quelques-uns, mais une longue file d'attente s'étirait déjà devant la station. Jurant intérieurement, il allait se mettre à la queue, lorsque dans son dos une voix l'interpella :

— *Signore Jenner ?*

Surpris, l'Américain tourna la tête, découvrit un sourire dans une large face rebondie. Petit, rondouillard et vêtu d'un imper sombre, l'inconnu levait un grand parapluie noir ouvert au-dessus de Jenner. Le sourire avenant de l'homme s'élargit encore :

— Désolé de n'avoir pu faire plus vite, mister Jenner. *Il traffico ! Impossibile !*

Puis devant la mine incrédule de l'avocat et montrant une imposante Lancia stationnée au bord du trottoir, il précisa :

— La *signora Baldi, signore*. Elle nous a appelés cet après-midi. Mon nom est Ettore, je serai votre guide le temps de votre séjour et notre chauffeur nous attend.

Joignant le geste à la parole, le petit homme entraînait déjà Jenner vers la Lancia, dont le chauffeur venait d'ouvrir la portière arrière, ôtant sa casquette d'un geste déférent pour les accueillir. Abritant

toujours l'avocat, Ettore proposa :

— Si vous n'avez pas dîné, *signore*, la *signora* Baldi m'a fait réserver une table à la *Osteria Margutta*. Une des meilleures de la ville. Nous vous déposerons ensuite à votre hôtel, et je reviendrai vous prendre demain matin pour les démarches.

Agréablement surpris, l'Américain sentit son estomac gargouiller de plaisir. Sa cliente ne l'avait pas prévenu d'un tel accueil, mais c'était bien dans les manières de la belle Francesca Baldi. La classe ! Retrouvant son italien, Jenner remercia :

— *Grazie*. J'ai très faim.

Puis, abandonnant son bagage cabine à la main du chauffeur, il se laissa pousser à l'intérieur de la voiture, s'installa dans les coussins de cuir de la banquette, posa son attaché-case à ses pieds en soupirant d'aise. S'installant près de lui, Ettore claqua la portière. Se tournant vers son client tandis que le chauffeur reprenait place au volant, il commenta :

— Ça ne sera pas long, *signore*. A cette heure, la circulation...

Puis, comme s'apercevant qu'il allait dire une bêtise, il resta une seconde bouche bée. Sans cette réaction, Paul Jenner n'aurait peut-être pas tiqué. Mais l'allusion d'Ettore un peu plus tôt au sujet du trafic difficile lui revint à la mémoire et, alors que la Lancia démarrait, il crut surprendre une étrange lueur dans le regard du petit homme. Puis il vit le bras d'Ettore se détendre brusquement vers lui, eut le temps d'apercevoir un bref reflet métallique dans son poing, ressentit une douleur cuisante dans le flanc, amorça un geste de défense. Mais son bras inerte retomba dans le vide et il ouvrit la bouche sur un cri muet. Aussitôt, il éprouva une intense impression d'étouffement, tandis que son regard se brouillait. Complètement dépassé, il eut encore le temps de se dire que son frère avait eu raison de lui interdire, des années auparavant, de venir en Italie... mais il était trop tard. Il était en train de mourir.

L'heure de l'office approchait à Saint-Patrick, car les cloches sonnaient à tout rompre. Jenner les connaissait, ces foutues cloches. Toujours à le réveiller le dimanche matin quand il voulait rester au lit. Des cloches qui, cette fois, avaient pourtant un son étrange. A la fois grave et fêlé.

— ... Ça y est, *padrone*. Il émerge.

Un bref instant, Paul Jenner se demanda qui était chez lui en ce dimanche matin, puis, quelque part dans son cerveau engourdi, des bribes de souvenirs lui revinrent, accompagnés d'une sale impression de nausée. Comme s'il était enseveli dans une masse visqueuse qui l'empêchait de respirer. Il ouvrit les yeux, ne vit rien, voulut se débattre, mais ses membres paralysés lui refusaient tout service. Puis une autre voix intervint :

— Alors, l'avocat ! Enfin réveillé ?

Une voix de rogomme, désagréable, dans un anglais heurté, au fort accent italien. Mais, déjà, une troisième voix s'élevait pour proposer, douce et presque craintive :

— Vous devriez me laisser faire, *signore*.

L'homme à la voix de rogomme gronda quelque chose que Jenner ne comprit pas, puis la voix douce, presque amicale, interrogea dans un anglais parfait :

— Vous m'entendez, maître Jenner ?

Bien sûr, que Jenner entendait ! Mais tout s'embrouillait dans son cerveau et sa nausée augmentait de façon alarmante. Il se dit qu'il allait vomir, entendit qu'on répétait :

— Maître Jenner ! Vous m'entendez ?

L'avocat hocha la tête, ce qui accentua encore son malaise. Contenant difficilement un violent spasme, il parvint à grommeler :

— Oui ! Mais... je... j'ai mal au cœur !

— C'est normal, répondit l'autre. Ne vous inquiétez pas, ça passera dans un instant.

« C'est normal » ! Que signifiait cette phrase idiote ? Mais déjà, l'inconnu reprenait :

— Maître Jenner, je voudrais vous poser une question. Vous sentez-vous prêt à répondre ?

L'esprit vaseux, l'Américain hésita, sans bien comprendre pourquoi il le faisait.

— Maître Jenner ?

La voix se faisait plus pressante. Inquiet, Jenner s'entendit répondre, presque à regret :

— *Yes ! But...*

— Parfait, coupa l'inconnu tout près de son oreille. Parfait. Alors, voici ma question, maître Jenner. Elle est simple. Je voudrais juste savoir où se trouve Mme Baldi en ce moment. Pouvez-vous me le dire ?

A cet instant et tout au fond de son inconscient, Paul Jenner pressentit que quelque chose clochait. Il n'arrivait pas vraiment à analyser le problème, mais il sentait confusément que, derrière son ton aimable, l'inconnu à la voix douce était un ennemi redoutable. Instantanément rétracté, il essaya de se débattre, et, encore une fois, ses membres paralysés lui refusèrent tout service. Haletant, il entendit de loin la voix de rogomme gronder :

— Putain, toubib ! C'est de la pisse, ton sérum !

L'homme avait parlé italien, et l'Américain le comprenait très bien. Ainsi et dans la même langue, il entendit la voix douce chuchoter, légèrement tendue :

— Non ! non ! C'est un très bon produit ! Je vous assure ! Mais

quelque chose dresse un barrage dans son subconscient ! Une sorte d'interdit. Son esprit se défend encore. Il faut attendre.

— Merde ! renvoya l'autre. Colle-lui une dose plus forte !

Tandis que Jenner tirait en vain sur ses liens, le toubib se récria :

— Non ! C'est trop risqué !

— Fais pas chier ! Colle-lui une putain de dose ou t'en prends une dans la tronche !

— *Bene ! Bene !* Mais si on a un pépin, c'est vous qui...

— Magne !

Jenner sentait son esprit chavirer. Comme s'il était à la fois ivre et pris dans un tourbillon s'accéléraant graduellement. Bizarrement, il n'avait pas vraiment peur. Depuis longtemps, il avait compris que cela pouvait lui arriver un jour, et il s'était habitué à cette idée et aux impératifs qui s'y attachaient. Aussi, très loin au fond de son conscient, il conservait le souvenir de son frère qui lui avait interdit de venir en Italie, et, outre l'endroit où se cachait Francesca Baldi, il avait à la mémoire cette autre chose, ce nom qu'il ne devait absolument jamais révéler à personne. Soudain, son bras fut pris dans une sorte d'étau et il sentit une piqûre à la saignée du coude. Il eut l'impression que sa nausée augmentait et des éclairs fusèrent sous ses paupières. Il pensa que ses tortures ne faisaient que commencer, et qu'il allait souffrir de plus en plus. Alors, d'un seul coup, tout devint rouge sang sous son crâne, et, avec une force incroyable, il tira sur ses membres paralysés. Jusqu'à ce craquement, jusqu'à cette douleur terrible dans les articulations, jusqu'à ce hurlement qui lui fit mal dans la gorge. Terriblement mal. Mais il se dit qu'il avait gagné. Il n'avait rien dit.

— Merde ! C'est foiré !

— *No ! No padrone !* Au contraire ! Regardez ! Il est en train de plonger !

Comme fasciné par ce pouvoir que venait de lui conférer sa seringue, le Dr Alberto Cracci observait l'homme attaché sur la chaise. Malgré l'évidente résistance de l'avocat, cette solution à base de penthiobarbital qu'il lui avait injectée par voie intraveineuse semblait enfin produire son effet. Heureusement, car l'instant d'avant, lors de ce craquement sinistre des coudes de l'avocat, il avait cru tout perdu et avait failli paniquer. A cause de ce regard qu'il sentait peser sur sa nuque. Un regard noir, glacé comme la mort. Celui du *caporegime* Carlo « Avo » Zuco. Avo, contraction d'*avvoltoio*, le vautour. Un charognard, qui adorait le sang et que Cracci avait un jour vu couper lui-même les testicules d'un *soldato* traître à la famille.

— *Allora !*

La voix désagréable de Zuco avait tranché l'air confiné de la cave. De plus en plus mauvais et lourd de menaces, le regard du *caporegime* pesait toujours sur la nuque du médecin. Le chef des tueurs de la

famille Montadora connaissait la puissance de son regard sur ceux qu'il approchait, et il en usait avec un plaisir sadique. Surtout sur Cracci le « toubib », qu'il savait particulièrement impressionnable.

Avo avait toujours attaché beaucoup d'importance au regard, et, dès le premier contact, le sien plongeait immédiatement dans celui de l'autre. Moyen infailible pour impressionner. Pour jauger aussi. Des regards dont certains restaient à jamais gravés dans sa mémoire. Ceux qu'il jugeait à la mesure du sien. Et ce soir, précisément, il était agacé par cet avocat US aux yeux couleur métal, au fond desquels quelque chose d'indéfinissable lui avait aussitôt déplu. Un petit détail qui persistait à lui échapper, mais qu'il pressentait très important.

— Alors ! s'impatienta encore le *caporegime*.

— Tout va bien, souffla Cracci. Il vient ! Il vient !

Il medico se sentait au bord de la panique. Pourtant, il en était à présent certain, l'avocat était à point. Ses confidences n'étaient plus qu'une question de secondes. A condition de bien doser l'opération. De l'autorité certes, mais tout en finesse. Un moment plus tôt, pressé par le *caporegime*, il avait commis l'erreur d'aller trop vite. Il avait prononcé le nom de Francesca Baldi et les défenses psychologiques de l'avocat avaient immédiatement rempli leur office. Une faute de débutant qu'il ne commettrait plus. D'abord, poser deux ou trois questions sans importance, portant sur les distractions favorites de l'intéressé, histoire de nouer le contact. Ensuite, personnaliser graduellement l'interrogatoire, demander son nom, son adresse, etc. Surtout, ne plus se laisser intimider par cet abruti de Zuco.

Comme devinant ses pensées, le *caporegime* grinça :

— Magne, bordel ! Magne !

Zuco avait vraiment envie de flinguer le toubib. Rien que pour soulager ses nerfs. Hélas, le boss s'était entiché de lui, et, Zuco le savait, il aurait du mal à justifier un tel acte. Il s'énervait, et, pendant ce temps, autour de la chaise de l'Américain, les trois *soldati* venus de Bari pour la circonstance avaient l'air de s'ennuyer ferme. Y compris Ettore, le moins bête des trois. Comme les deux autres et malgré son physique rondet, il était plus habitué aux expéditions punitives sanglantes qu'aux interrogatoires sous sérum de vérité. En interceptant l'avocat en douceur, il n'avait fait qu'obéir aux ordres, et il attendait la suite sans le moindre état d'âme.

Carlo Zuco éprouvait des envies de meurtre. S'il rentrait bredouille, ni Ettore, ni les deux autres, ni même le toubib ne risqueraient rien. C'était lui le *caporegime*, lui le responsable, et Giancarlo Montadora ne lui pardonnerait pas son échec. Pour le boss de Bari, cette information sur la planque de son ancienne maîtresse, Francesca Baldi, semblait d'une importance capitale. Zuco ignorait pourquoi et il s'en fichait. Son seul souci : obtenir cette foutue info. Si

cette saloperie de sérum échouait, il lui resterait la torture. Le dernier degré. Et pour ça, il se sentait de taille. Sans le concours de ce toubib de merde que le boss lui avait imposé. Ses petits traitements à lui, personne n'y avait jamais résisté.

— Bien, Paul. Et si nous bavardions un peu, tous les deux ?

Arraché à ses pensées assassines, Avo releva les yeux vers la chaise de l'avocat, et le toubib penché vers lui. Incrédule, il entendit Cracci interroger :

— Vous comprenez ce que je dis, Paul ?

L'Américain parut ne pas avoir entendu. Bandeau noir sur les yeux et face levée vers l'ampoule crasseuse suspendue au plafond de la cave, il semblait complètement paumé et respirait avec difficulté. Intrigué, Cracci appela :

— Paul ?

Il fallait à tout prix rétablir le contact. Pourtant l'Américain semblait perdu. Puis, soudain, s'affaissant sur lui-même, il murmura :

— *I don't know.*

Cracci tiqua. Levant un sourcil interrogateur, il interrogea :

— Qu'est-ce que vous ne comprenez pas, Paul ?

Sur sa chaise, l'avocat s'agita, cherchant visiblement à échapper à ses liens. Arrêtant du geste les *soldati* qui amorçaient un mouvement vers lui, le toubib questionna encore :

— Qu'est-ce que vous ne comprenez pas, Paul ?

Il brûlait de poser la vraie question, celle portant sur la planque de l'ex-maîtresse du boss. Mais brusquer son patient si près du but risquait de tout compromettre. Quelque chose ne collait visiblement pas, et, avant d'aller plus loin, il fallait franchir ce handicap. Le plus patiemment possible, essayant d'oublier la présence de Zuco dans son dos, il répéta :

— Qu'est-ce que vous ne comprenez pas, Paul ?

Jenner s'agita sur sa chaise, visage déformé par la contrariété. Puis, alors que Zuco repoussait Cracci pour prendre sa place, il entendit l'Américain lâcher du bout des lèvres :

— Je ne comprends pas... Je ne comprends pas... Paul !

Suivit un bref instant d'instabilité dans le groupe, avant que le *caporegime* ne gronde enfin :

— Ce connard se fout de...

— Attendez ! coupa Cracci. Attendez !

Se penchant tout près de l'avocat, il murmura :

— C'est votre prénom que vous ne comprenez pas ?

Tremblant dans ses liens et le visage à présent luisant de transpiration, l'avocat semblait au bord de la syncope. Alberto Cracci fit de nouveau signe aux autres de ne pas intervenir. Reprenant alors le dialogue, il insista :

— Paul ? C'est ce prénom que vous ne comprenez pas.

Longue hésitation de l'avocat qui finit par hocher la tête en grognant enfin :

— Yes !

De plus en plus intrigué et oubliant complètement le *caporegime* dans son dos, Cracci s'étonna :

— Que voulez-vous dire ? Que vous n'aimez pas ce prénom ?

— Yes !

Cette fois, l'avocat n'avait pas hésité et le médecin comprit. Les gens qui n'aimaient pas leur prénom étaient légions. Paul Jenner était simplement de ceux-là. C'était tout bête, mais cela avait au moins le mérite d'avoir créé le fameux climat de confiance qu'il souhaitait. En général, les gens comme Jenner choisissaient de se faire appeler par leur deuxième ou troisième prénom et, profitant de cette idée pour pousser son approche psychologique, Cracci proposa :

— Je peux vous appeler par un autre prénom, si vous voulez. D'accord ? Vous préférez votre deuxième prénom ?

— Yes !

Plongeant dans la brèche, Cracci questionna :

— Et c'est comment, ce deuxième prénom ?

L'avocat donna un instant l'impression qu'il ne répondrait pas, puis, d'un coup et après un long soupir, il articula :

— Johnny.

Ça y était ! La méfiance fondait, le contact s'établissait. Soulagé et presque sans y songer, le médecin marron enchaîna :

— Johnny comment ?

Encore une fois, Jenner s'agita dans ses liens. Une grimace de douleur accrochée à la face, il se remit à transpirer abondamment. Mais la digue était rompue et il cracha son nom. Son vrai nom. Un nom qui résonna longuement dans les profondeurs de la cave. Comme un défi.

Puis un silence oppressant s'installa. Lourd comme la mort.

CHAPITRE II

Mack Bolan n'avait pas fermé les yeux plus de deux heures durant le vol New York/Paris. Sitôt débarqué à Roissy, il avait sauté dans un taxi et, quarante-cinq minutes plus tard, il pénétrait dans le hall du George V, où il avait rendez-vous avec le professeur Albert Goodis. Sommité australienne spécialisée en neurologie infantile, le professeur avait récemment défrayé la chronique en mettant au point une méthode révolutionnaire de rééducation du langage chez certains adolescents autistes. Songeant au petit Cheng qu'il avait recueilli après l'horrible assassinat de ses parents en Malaisie quelques années plus tôt et qui en avait perdu la parole[i], il avait dû faire jouer les relations de son vieil ami, Hal Brognola, le numéro Un du *Justice Department*, pour obtenir l'entrevue de cet après-midi. Ce serait peut-être encore un espoir déçu, mais, en décidant de se charger de l'enfant et en le confiant à la Fondation Miséricorde dirigée par la dévouée Viviane Beck, Mack Bolan avait pris l'engagement moral de tout faire pour que le jeune Cheng puisse reparler un jour.

Le professeur avait écouté avec attention le récit des circonstances dans lesquelles l'enfant avait perdu l'usage de la parole, et, après une longue réflexion, avait promis de l'examiner prochainement. Sans s'avancer bien sûr, quant à l'éventualité d'une hypothétique guérison.

Mack Bolan avait donc quitté le George V, l'espoir au cœur, pour sauter dans un taxi, direction Roissy où son vol Paris/New York décollait quelques heures plus tard. Regrettant l'arrêt des vols du Concorde depuis la terrible catastrophe, mais quelque peu rasséréné par son contact avec Goodis, Bolan espérait néanmoins pouvoir dormir un peu cette fois.

Une heure et quelques embouteillages plus tard, il retrouvait le hall de l'aérogare et, sac de voyage aux pieds, s'installait à l'écart pour se détendre en attendant l'enregistrement de son vol. Mais, à peine dix minutes plus tard, le vibreur de son GSM satellitaire se manifestait dans sa poche. Songeant à un appel d'Harold Brognola, de Rosario Blancanales ou de n'importe quel autre de ses amis de combat, il établit le contact, entendit le bip caractéristique du répondeur du char de guerre. Un message stocké sur son portable par transfert d'appel, et brouillé par le scrambler connecté dans le TACOM. Désactivant le système, Bolan entendit une voix masculine demander sobrement :

— Prière de rappeler le 39 33 82 44...

Tandis que sa mémoire enregistrait la suite du numéro, l'Exécuteur s'était instantanément mobilisé.

La voix lui était inconnue, mais désagréable, et chargée d'un fort

accent italien. L'énumération achevée, le correspondant ajouta d'un ton sec :

— Très urgent ! Question de vie ou de mort !

Message très clair malgré son mystère. Directement lié à la longue guerre de l'Exécuteur contre la mafia. Bolan raccrocha, son regard d'acier fixant le vide. Au fond de lui, l'instinct du guerrier s'était réveillé. Ce message contenait une menace. Il l'avait senti dès les premiers mots et, déjà, il cherchait à comprendre. Réactivant le GSM, il vérifia que le numéro du correspondant était bien celui qu'il devait rappeler, avant de composer le code-mémoire du master computer du char de guerre pour interroger vocalement ses listings. Un ingénieux système basé sur le principe de la reconnaissance vocale et les suites chiffrées, mis au point par le génial Herman « Gadgets » Schwarz. Comme Bolan s'en était douté, le numéro était bien celui d'un cellulaire italien, mais il ne figurait pas aux listings du TACOM. Restaient les superordinateurs des Services US. Toute fatigue disparue, l'Exécuteur consulta sa montre. A Washington, c'était l'heure du déjeuner. Hal Brognola n'était plus à son bureau, mais le numéro Un du *Justice Department* ne se séparait jamais de son portable.

— *Speaking !*

La voix du fédéral avait résonné dans le combiné comme s'il s'était trouvé tout près. Bolan se fit connaître, alla à l'essentiel :

— Hal, j'ai besoin d'infos.

Un instant plus tard, nanti du numéro de téléphone portable italien, Hal renvoyait :

— O.K. Ne bouge pas.

Il rappela un moment plus tard, précisant aussitôt :

— Numéro opaque. J'ai dû passer par Echelon [ii] pour l'identifier. L'abonné est un certain Emilio Roncale, un attaché du ministre italien de l'Intérieur. *Very strange, no ?*

Jusqu'alors, les officiels italiens ne s'étaient jamais adressés à Bolan directement, et pour cause ! Bolan acquiesça.

— *Very.*

Et éminemment suspect. Bolan n'aimait pas cet appel d'un fonctionnaire du *ministero del Interno*, et il détestait piloter dans le brouillard. Suivant sa pensée, Brognola interrogea :

— Ça ne peut pas venir du côté de tes copines du ministère ?

L'Exécuteur fit la moue.

— Négatif.

Claudia Simoni et Gina Loella travaillaient certes pour le *ministero del Interno*, mais, quand elles le contactaient, c'était toujours directement. De moins en moins d'ailleurs, depuis que, soupçonnées de collusion avec lui, elles étaient surveillées par leurs autorités. Bolan en était certain, la source de ce coup de fil ne provenait ni de Claudia,

ni de Gina.

— *Thanks*, remercia-t-il. Je te tiens au courant.

Soucieux néanmoins de ne rien laisser de côté, il composa de mémoire le numéro de portable de Claudia Simoni. A cette heure, elle n'était sûrement plus au travail. La ligne sonna quatre fois, avant qu'une voix ne réponde enfin :

« — Désolée. Je ne suis pas en mesure de vous répondre en ce moment, mais... »

Son répondeur. Dépité, Bolan composa alors le numéro du portable de Gina Loella et il eut cette fois plus de chance :

— *Si ! Chi é ?* Qui est-ce ?

La voix de Gina Loella, sur fond d'une musique disco assez insoutenable.

— C'est moi, répondit Bolan.

Sans autre forme de présentation. Discretion oblige. La ligne d'un portable se plaçait aussi bien qu'une autre sur table d'écoutes.

— *Si ! Car a ! Come va ? Dove sei ?* Où es-tu ?

Cara ! Le qualificatif au féminin dont elle l'affublait et le ton trop enjoué indiquaient que son amie n'était pas seule. Et qu'elle se méfiait de son entourage.

— *Bene*, renvoya Bolan.

Puis expliquant brièvement la situation et fournissant le numéro et le nom de son détenteur, il interrogea :

— Tu le connais, ce type ?

— Pas du tout, *cara !* Pas du tout !

Toujours sur le même ton enjoué. Gina Loella n'était décidément pas libre de ses paroles. Elle le prouva en écourtant subitement :

— *D'accordo, cara !* Je te rappelle. Le plus vite possible.

Il sembla à Bolan qu'elle avait volontairement appuyé le ton sur la dernière phrase, puis la communication fut coupée. Dubitatif, il raccrocha, demeura songeur un moment, et il allait se résoudre à appeler enfin son mystérieux correspondant, quand le vibreur de son portable se manifesta de nouveau.

— Mack ! Désolée, je ne pouvais pas te parler. Je suis en boîte, pour l'anniversaire d'un chef de service du ministère et tout le monde buvait mes paroles. Tu sais que depuis...

— Je sais, coupa Bolan.

Depuis un certain blitz qui avait failli très mal tourner pour Gina[iii], ses supérieurs s'en méfiaient. Certains n'auraient pas hésité à lui briser les reins s'ils avaient eu la preuve qu'elle aidait activement l'Exécuteur.

— Désolé, Gina.

— Ça va. Je suis aux toilettes. Je viens d'interroger nos listes confidentielles. Elles confirment ce que tu m'as dit tout à l'heure et,

selon les notes, aucune casserole aux fesses de cet Emilio Roncale. Excellents états de service, et tout et tout.

— O.K., remercia le Guerrier. *Grazie*.

Il allait couper la communication, quand Gina le rappela :

— Mack ! Tu... enfin, tu comptes venir en Italie ?

Elle semblait hésitante. Comme gênée.

— Possible, admit-il.

— Dans ce cas... Claudia et moi, on se sent surveillées, épiées par nos propres collègues. Je n'ai même plus accès aux dossiers que tu... Enfin, je veux dire...

— Je sais, Gina.

Il fallait qu'elle redoute de gros problèmes liés à lui. De toute façon, rien n'indiquait qu'il ait affaire en Italie dans l'immédiat. D'ici son prochain blitz là-bas, la pression se serait peut-être relâchée autour de ses deux amies.

— Ne crains rien. Au cas où, précisa-t-il, je me débrouillerai.

Et, cette fois, il raccrocha. Pour redécrocher presque aussitôt. Puisqu'il voulait savoir, il allait savoir tout de suite. Vérifiant que personne ne pouvait l'entendre, il composa enfin le numéro de son mystérieux correspondant, toute curiosité affûtée. Une sonnerie résonna longuement dans le combiné, puis un déclic et une voix, désagréable, celle-là même du répondeur :

— *Pronto ?*

Le numéro du cellulaire de Mack Bolan était au moins aussi opaque que celui qu'il appelait. Pas d'affichage en annonce. L'Exécuteur se lança :

— Vous m'avez laissé un message, dit-il sans se nommer.

Il y eut un silence sur la ligne, puis :

— *Momento*.

Des sons divers suivirent, puis une autre voix. A la fois plus sèche et plus autoritaire :

— Bolan ?

Au moins, il n'y avait pas erreur sur la personne. On était entre soi. De plus en plus intrigué, l'Exécuteur interrogea :

— Qui parle ?

Un petit rire sec résonna dans l'écouteur, puis de nouveau :

— Un téléphone volé, mec ! *Momento !*

Un téléphone volé ! Volé à un certain Emilio Roncale, du *ministero del Intemo* qui l'ignorait encore, puisque la ligne n'était pas annulée. Méthode courante chez les mafieux pour communiquer sans risque de se voir pistés. Tous les sens à présent mobilisés, le Guerrier perçut des sons divers et enfin :

— Mack !

Bolan fronça les sourcils, le temps d'identifier le timbre de voix.

Puis d'un seul coup, tout en lui se transforma en glace. Comme dans un cauchemar, il entendit alors à l'autre bout de la ligne :

— Mack ! Ne les écoute pas ! Tue-les tous !

Tétanisé, Mack Bolan réalisa enfin toute l'horreur de la situation. Cette voix, il l'aurait reconnue entre toutes. C'était celle de Johnny ! Johnny Bolan... son frère !

— Tue-les tous ! cria encore la voix dans le combiné.

Il y eut une autre série de sons divers, un cri étouffé, puis, de nouveau le timbre sec et autoritaire :

— Ton frère est entre nos mains, fumier ! Pour la suite, on te tiendra au courant.

Pour Bolan, le brusque silence fut insoutenable.

CHAPITRE III

L'endroit était lugubre, la nuit d'un noir de suie et, malgré la douceur de l'air, Andréa Gentanova se sentait glacé jusqu'aux os. Il était 22 h 58 au tableau de bord de la Ford de location et, dans deux minutes, le contact aurait lieu. Le rendez-vous le plus stressant de sa longue carrière d'avocat.

Grand, mince et les traits racés sous son épaisse tignasse blanche soigneusement entretenue, M^e Andréa Gentanova ressemblait exactement à l'image qu'il souhaitait donner de lui-même. Respectable, franc et sûr de lui. Pourtant, l'avocat de don Nando Vanzano n'en menait pas large. Lié depuis des années aux sombres affaires du mythique *capo di tutti capi délia Cupola siciliana*, il connaissait parfaitement la réputation de l'homme qu'il s'apprêtait à rencontrer. Du parloir de sa prison où ils s'étaient parlé la veille, Vanzano s'était pourtant montré rassurant. Son insoutenable regard noir allumé de haine et serrant ses gros poings sur une prise imaginaire, il avait grondé de sa voix rauque :

— Sois cool ! On le tient par les *coglioni* !

Vanzano avait sûrement raison, l'Exécuteur semblait bel et bien pieds et poings liés. Néanmoins, l'avocat était mal à l'aise. Le message qu'il venait délivrer à l'ennemi mortel de la mafia était de la nitroglycérine ! Habitué au crime et à la violence depuis des années, l'avocat pressentait qu'au moindre écart de langage, à la moindre attitude mal interprétée, tout pouvait basculer dans l'horreur. Bolan le Fumier était un fauve, et les réflexes d'un fauve acculé étaient presque toujours dévastateurs. Si Vanzano s'était trompé, s'il avait mésestimé la réaction de Bolan, ils couraient tous à la catastrophe. Alors, sous son apparent flegme, M^e Gentanova frémissait de trouille. Malgré la promesse de don Vanzano que, dès son débarquement à Dulles Airport et sur le lieu du contact, une discrète mais très efficace protection lui serait assurée.

En l'occurrence, vraiment très discrète. Aucun indice, aucun signe réconfortant dans son environnement immédiat depuis sa descente d'avion. Mais, à en croire les affirmations de Vanzano, ils étaient là. Tapis dans la nuit, planqués dans cet endroit sinistre, prêts à intervenir. Gentanova le savait, même en prison, l'*ex-capo* était encore suffisamment puissant pour lever une petite armée de soldats. Même ici, aux Etats-Unis. Des exécutants aguerris, encadrés par d'anciens mercenaires formés aux super coups de force, en Amérique centrale et ailleurs. Des professionnels dont l'avocat ne savait rien de plus, sinon qu'ils étaient là pour le protéger.

Ils étaient là depuis des heures, et Michele « Little Mike » Lipo avait envie d'éternuer. Très déconseillé pour un sniper en planque, soucieux de discrétion absolue. Mais ces entrepôts désaffectés choisis par Mano Zari comme théâtre des opérations étaient décidément la mauvaise idée du siècle. Destinés pendant des années au stockage d'épices de toutes sortes, les vieux bâtiments recelaient encore dans leurs briques et dans leurs bois des quantités de poudre de poivre et de piment, et le moindre souffle en soulevait des nuages entiers. Pour le sniper, un vrai calvaire. Il faisait de l'allergie, et ce n'était pas le moment. Dans la lunette à infrarouges du fusil, il venait de voir arriver la voiture, ce qui lui avait permis d'affiner ses réglages. Maintenant, posté dans le noir contre l'entablement de la fenêtre éventrée, la crosse calée contre sa joue et l'index posé sur le pontet de détente, il guettait l'apparition de la cible. A l'instar des deux autres snipers installés dans l'aile annexe des entrepôts.

Une opération montée par Mano Zari, leur agent recruteur habituel, probablement seul à connaître l'identité de la cible. Sûrement un gros gibier, compte tenu des effectifs. Trois tireurs d'élite, quatre *soldati* disposés en verrouillage pour empêcher toute retraite, plus une équipe de couverture située à l'écart et deux observateurs planqués dans les environs pour annoncer l'arrivée de la cible : les « sonars ».

Comme dans la plupart de ses contrats, Little Mike ignorait tout de sa future victime, et, comme d'habitude, il s'en moquait. Son unique souci pour le moment était cette agaçante envie d'éternuer. Un problème qu'il jugulait tant bien que mal, en appliquant une vieille méthode autrefois apprise de son instructeur dans les commandos; se chatouiller le palais avec la langue. Un truc qui fonctionnait presque à coup sûr. Presque. Parce que ce soir, ces putains d'émanations d'épices compliquaient tout. Si Lipo éternuait avant l'arrivée de la cible, ce serait certes moins grave, mais, dans ce silence de cimetière, tous les autres l'entendraient et en feraient des gorges chaudes auprès de Zari. Surtout cet enfoiré d'Idria, le *tenente* de Zari qui le haïssait ouvertement. Parce qu'il était le meilleur, et donc le chef d'équipe, malgré cette corpulence de jockey qui le rendait si peu impressionnant. Le *One Sniper*, comme disait Zari. Mais en cas de dérapage, ce dernier le rayerait instantanément de ses listes et cet enfoiré d'Idria prendrait sa place ! Sans compter les emmerdes qui pourraient s'ensuivre pour Lipo. Un vrai maniaque, le Mano. Un ex-tueur de la DO, *Directorate of Operations*. Froid comme un serpent, n'engageant que des éléments absolument sûrs et ne pardonnant aucune erreur.

Pour essayer d'oublier son envie d'éternuer et sans changer ses réglages de visée, Lipo fit lentement dévier l'angle du canon du fusil.

Un superbe Galil de précision à crosse repliable, équipé d'une lunette de visée à infrarouges, d'un chargeur de vingt cartouches de 7,62 mm et même d'un réducteur de son spécifique. Seule contrainte dans ce cas, l'utilisation de munitions subsoniques. Un bijou de la société israélienne IMI, très prisé chez les tireurs d'élite. Poursuivant la manœuvre, Lipo fit descendre le canon de l'arme vers le bas des bâtiments. Connaissant parfaitement la disposition de ses effectifs, il n'eut aucun mal à cadrer l'une après l'autre les silhouettes des *soldati* du commando. Un peu floues à cause des réglages inchangés, mais parfaitement discernables. Immobiles dans les encoignures des portes, les tueurs attendaient l'hallali programmé. Une intervention en force sur l'objectif, pour achever l'œuvre des snipers en cas de nécessité. Comme les fusils de ces derniers, leurs P.M. étaient équipés de silencieux. Inutile d'ameuter la cavalerie. Remontant par jeu la ligne de visée du Galil le long de la façade du bâtiment annexe, Lipo cadra la silhouette accroupie de Cotta, le deuxième sniper de l'équipe. Parfaitement immobile, visage contre l'appui-joue et l'index sur le pontet de détente de son arme, il avait l'air de dormir. Mais Lipo le connaissait. Cotta n'avait jamais sommeil. Une machine à tuer parfaitement huilée. Comme son alter ego Idria. Cet enfoiré dont la lunette de Lipo était allée chercher le crâne chauve deux fenêtres plus à droite. Seule différence à cet instant, cette tête-là, il avait très envie de la faire exploser. Capable de grouper dix impacts sur 30 centimètres dans une cible placée à 300 mètres, il n'aurait eu aucune difficulté à vingt mètres de là. Mais Zari lui en aurait voulu à mort. Contenant un soupir dépité, Little Mike dévia alors le canon du Galil, revenant à sa visée initiale en direction de la voiture. On n'était plus qu'à une minute de l'arrivée prévue de la cible, et, même si les sonars ne s'étaient pas encore manifestés dans son talkie-walkie, l'action ne pouvait plus tarder. Or, en tant que chef d'équipe, Lipo se devait de respecter le programme à la lettre.

Coupant net ses pensées, il y avait eu comme un léger souffle dans son dos. Dans un réflexe, Lipo amorça le mouvement de tourner la tête, n'eut pas le temps de le faire complètement. Juste celui d'apercevoir une ombre. À peine un quart de seconde. Puis une masse lui tomba dessus, une poigne lui écrasa la bouche et dans le même temps infinitésimal, sa nuque émit un craquement sinistre. Un son bref et sec, qui se répercuta sous son crâne comme un bruit de bois cassé. Le dernier que Little Mike entendit de sa trop longue vie de tueur. L'instant d'après, il était mort, nuque brisée.

M^e Andrea Gentanova commençait à trouver le temps long. L'heure du contact était dépassée de plus d'un quart d'heure, et il se demandait si ce Mack Bolan ne s'était pas tout bonnement dégonflé. Encore une légende qui prenait du plomb dans l'aile. Très

probablement surfaite, par le bon vieux principe de la surenchère du bouche à oreille. Dans la lueur des lanternes, toujours nerveux et le regard à l'affût, il scrutait la nuit environnante à travers le pare-brise, ne sachant quelle attitude adopter. De sa prison, don Nando ne lui avait même pas laissé envisager une possible défection de l'Exécuteur.

— Il viendra, avait répété le *capo* à l'issue de leur dernier entretien au parler.

Me Andrea Gentanova n'avait plus le choix. Trop mouillé, et depuis trop longtemps, il s'était habitué au luxe et aux protections faciles, et Robertina, sa fille unique, avait toujours besoin d'argent. Le jeu. Casino, poker, totocalcio, etc. Dommage ! Robertina aurait pu être une grande artiste. Des aquarelles, des peintures, des dessins admirables. Mais, depuis la disparition de sa mère, elle flambait de plus en plus.

Une attitude dangereuse qui désespérait son père. Elle le savait et s'en fichait. Elle ne lui avait jamais pardonné le suicide de sa mère. A cause de ces anodins petits coups de canif qu'il avait parfois assenés à leur contrat de mariage. Sylvana l'avait appris, et rien n'avait plus jamais été pareil. Dépressions nerveuses à répétition, lente descente aux enfers dans l'alcoolisme...

Robertina en voulait à son père, mais, sans l'aide financière de celui-ci, Dieu seul savait ce qu'elle serait devenue !

Mais Gentanova aimait sa fille. Trop peut-être. Sans doute mal aussi. Il n'y pouvait rien. Elle était si belle ! Elle avait conservé au coin des lèvres les fossettes du temps de son enfance. Quand elle souriait... Mais Robertina ne souriait plus jamais à son père. Emigrée à Rome, elle avait pratiquement coupé les ponts avec lui, acceptant l'argent qu'il lui versait chaque mois sans un remerciement. Alors, parfois, Gentanova nourrissait des idées de suicide, lui aussi.

S'il l'avait pu, il aurait tout fait pour retourner dans le passé. Pour retrouver sa chère Sylvana et sa petite fille d'alors, pour effacer ses conneries et pour revivre ces joies simples qui font le vrai bonheur. Hélas, les barbituriques avaient emporté Sylvana et l'adorable petite fille avait grandi. Robertina était trop intelligente pour se droguer. C'était déjà ça. Elle avait eu quelques amants, se lassait de plus en plus vite des nouveaux et masquait son corrosif désespoir sous une attitude de constant défi qui la rendait encore plus magnifique aux yeux de son père. A croire qu'aucun homme ne la gagnerait jamais tout à fait. Elle n'aimait que le jeu. Pour l'évasion. L'oubli. Et, tout au fond de lui, la blessure d'Andréa Gentanova grandissait. A plus de cinquante ans, il ne souhaitait plus qu'une chose au monde; que Robertina revienne auprès de lui. Il lui laisserait alors tout cet argent qu'il n'avait amassé que pour elle. Une petite fortune, placée sur des comptes numérotés, dont il lui avait déjà donné le code... sans qu'elle le sache encore. Un code unique, pour quatre comptes séparés dans quatre banques situées

dans divers paradis fiscaux. Un numéro dont il tardait à révéler la cachette, à cause de cette dévorante passion de Robertina pour le jeu. Plus tard, quand elle serait devenue raisonna...

Arraché à ses pensées, l'avocat se redressa sur son siège, le cœur battant soudain la chamade. Il lui avait semblé apercevoir des lueurs. Comme des éclairs très brefs qui se seraient produits dans le bâtiment principal. Puis plus rien. Le sang battant aux tempes, il fouillait la nuit d'un regard dilaté par l'inquiétude. Les consignes étaient de ne pas allumer ses phares, et il avait beau s'user les yeux à scruter l'ombre au-delà de la lumière de ses lanternes, plus rien à signaler. Sans doute cette protection rapprochée dont lui avait parlé don Vanzano. Probablement les éclairs d'un briquet qu'on aurait allumé à plusieurs reprises.

Gentanova était trop nerveux. Un avocat comme lui n'était pas fait pour ce type de contact, mais, même en prison, Nando Vanzano demeurait très puissant. Ses désirs étaient des ordres et, par le biais de ses avois étrangers, il faisait régler les honoraires de l'avocat rubis sur l'ongle. De l'argent précieusement épargné au fil des ans. Pour Robertina... Une vraie fortune. Ça valait bien quelques petits soucis.

Une ou deux minutes s'écoulèrent encore, et, comme rien ne se produisait, M^e Gentanova se laissa de nouveau aller contre le dossier de son siège, afin que son rythme cardiaque revienne peu à peu à la normale. Puis, alors qu'il commençait de se détendre, il eut l'impression d'enregistrer un vague frôlement près de la Ford et, soudain, la portière du passager s'ouvrit à la volée. Sursautant comme un diable à ressort, il allait tourner la tête, quand quelque chose de glacé s'enfonça durement dans son cou, juste sous son oreille droite.

— Pas bouger !

Une voix profonde, calme, terriblement froide. Sinistre. De saisissement, l'avocat sentit son cœur s'arrêter de battre. Deux ou trois pulsations ratées, pas plus. Mais cela suffit à lui donner l'impression qu'il mourait. La portière claqua et une main experte fouilla sous sa veste. En pleine confusion, Gentanova devina une vague silhouette près de lui, avec comme des jumelles remontées sur le front. D'une voix blanche, il bredouilla :

— Je... je ne suis pas armé !

Il n'avait jamais touché un pistolet de sa vie et la seule vue d'une arme le révoltait. La fouille ne donna effectivement rien, et la voix sinistre ordonna :

— Démarre.

Complètement dépassé, l'avocat dut s'y prendre à trois fois avant de relancer la Ford. Mais, à l'instant exact où le moteur se mettait à ronfler, une série d'éclairs troua la nuit sur sa gauche et la carrosserie de la voiture résonna de petits impacts bizarres. Sa vitre de portière

vola en éclats, tandis que le pare-brise s'étoilait devant lui; il éprouva deux terribles chocs dans le flanc. Une brûlure intense s'ensuivit, alors que d'autres éclairs explosaient à l'extérieur, et il entendit l'inconnu jurer près de lui :

— *Shit !*

Simultanément, Andréa Gentanova encaissa un autre choc au niveau du crâne et se sentit plonger dans un gouffre sans fond.

CHAPITRE IV

Dès les premiers impacts, Mack Bolan avait analysé tous les paramètres de la situation. Au moins cinq rafaleurs surgis de nulle part et coupant toute retraite à la Ford. Sans doute un commando de couverture resté à l'écart et qu'il n'avait pu localiser malgré sa longue planque. Un miracle qu'il soit encore vivant. Un miracle dû au mauvais placement de l'ennemi par rapport à lui, et dont il fallait profiter. Très vite.

D'instinct, tout en rabaissant la lunette passive sur ses yeux, il avait éteint les feux de la Ford, repoussé l'avocat d'un coup d'épaule, empoigné le volant et enclenché en force le levier de la boîte automatique. Simultanément, son pied gauche était allé écraser la pédale d'accélérateur et le véhicule bondit en avant, fonçant droit vers le bâtiment principal.

En un quart de seconde, l'unique solution s'était imposée au guerrier solitaire. A moins d'être blindée, aucune tôle de voiture ne valait la protection d'un bon mur en dur. La Ford n'était pas blindée, l'avocat venait d'en faire les frais, la sortie des entrepôts était coupée et Bolan avait décidé de tenter sa seule chance possible. Par-dessus la tête ensanglantée de l'Italien, il faisait tousser le petit P.M. MAC 10 à silencieux dans son poing gauche, visant l'unique silhouette qu'il avait eu le temps d'apercevoir dans la lunette passive. Mini rafale de quatre ogives, très sélective. Du travail de pro.

A vingt mètres de là, à peine visible dans l'angle de la construction annexe, le flingueur bascula en arrière, vidant vers le ciel noir le chargeur du P.M. qu'il n'avait pas lâché.

L'Exécuteur n'eut pas le temps d'en voir plus. Déjà, la Ford arrivait en trombe vers son but. Une porte béante, au milieu du dépôt central. Jouant du frein et d'un habile coup de volant, il fit exécuter au véhicule un dérapage contrôlé, qui amena le flanc de la Ford au niveau de l'ouverture sombre. La carrosserie percuta le mur un peu trop violemment, faisant basculer le corps de l'avocat contre son épaule. Surpris, le Guerrier entendit un gémissement :

— J'ai mal !

L'avocat n'était pas mort ! Déjà, Bolan avait déverrouillé la portière qu'il faillit arracher de ses gonds. Un chapelet de balles se mit à déchiqueter la tôle autour de lui, mais, surpris par sa manœuvre et rendus méfiants par la mort de leur collègue, les pourris manquaient de précision. Ça n'allait pas durer. Empoignant le col de l'avocat, l'Exécuteur s'éjecta du véhicule, plongea dans la nuit du bâtiment en entraînant l'Italien avec lui. Un corps inerte et lourd qui entravait ses

mouvements. La lunette à intensification de lumière toujours devant ses yeux, il fouilla l'image verdâtre du décor, index posé sur la détente du MAC 10, prêt à vendre chèrement sa peau. Mais dans le local quitté un moment plus tôt, seuls subsistaient les cadavres des deux derniers flingueurs qu'il avait abattus. Portant littéralement l'avocat de nouveau inconscient, il s'enfonça dans les profondeurs du bâtiment, arme au poing, tous les sens en alerte, balayant l'obscurité de la lunette I.L. Personne. Au fond du local rempli de déchets de toutes sortes, l'escalier qu'il avait descendu plus tôt pour surprendre les deux *soldati*. Il l'emprunta, grimpa jusqu'au troisième étage, déposa le corps de l'avocat près du cadavre du minuscule sniper surpris un moment plus tôt, s'empara du Galil, lui restitua le chargeur qu'il avait confisqué plus tôt pour éviter toute surprise. L'épaulant aussitôt dans l'encadrement de la fenêtre, il observa attentivement la vaste coin : en contrebas. Dans la lunette I.R., l'image rosée de l'angle du bâtiment annexe apparut, avec le cadavre du rafaleur abattu depuis la voiture. Lentement, il fit décrire un arc de cercle au canon du Galil, cherchant à localiser sa prochaine cible. Il la fixa très vite, accroupie à l'abri d'un amoncellement de fûts, à gauche de l'entrée de la cour. Immobile, le coude de son bras armé posé sur un genou et canon de son P.M. pointé vers la Ford masquant l'entrée du bâtiment, le type avait l'air d'attendre la sortie de Bolan. Non loin de là, un autre flingueur s'était retranché derrière un monticule de gravats, littéralement plaqué aux débris, P.M. en batterie près de sa tête. Lançant de brefs regards prudents vers le bâtiment principal, il semblait plus tendu que son alter ego. Plus inquiet aussi. Logique. D'où il était, il avait parfaitement pu voir son collègue se faire abattre au pied du mur au passage de la Ford. Pas de quoi pavoiser, d'autant que, comme les autres, il ignorait d'où le danger pouvait maintenant venir.

L'Exécuteur, ignorant le nombre des effectifs ennemis, se demandait si son réflexe de grimper jusque-là avait été le bon. Il dominait certes le théâtre des opérations, mais pas la situation. Le temps allait très vite jouer contre lui. Pas suicidaires et loin de précipiter l'hallali, les pourris s'étaient disposés en position d'attente. Ils devaient posséder un téléphone portable et des renforts risquaient de débarquer très vite.

Surtout, ne pas penser à Johnny ! Surtout, ne pas se déconcentrer, ne pas se laisser gagner par l'angoisse pour son frère. Il devait reprendre le contrôle de la situation. Froidement. Dénombrer l'ennemi avec le plus de précision possible, avant d'agir. Pour n'oublier personne, ne laisser aucune chance à aucun d'eux. Ensuite, frapper très vite. Après, s'occuper de l'avocat. Si possible. Sans trop d'illusion. Les avocats des mafieux ne savaient jamais l'essentiel, or l'Exécuteur avait besoin d'infos solides. Depuis longtemps déjà, les structures du

Crime Organisé sicilien fluctuaient au gré des rivalités locales, et, même dans les services anti-mafia italiens, les listings des *amici* n'étaient plus à jour. Situation confirmée par Claudia Simoni et Gina Loella, les amies antimafia de Bolan, auxquelles il devait la plupart des renseignements utiles. Une amitié du reste dépistée par la police italienne, qui avait valu aux intéressées d'être dessaisies de la plupart des dossiers. Un vrai casse-tête pour Mack Bolan, qui n'avait désormais plus guère d'autres sources que les mafieux tombés entre ses mains, et des gens comme cet avocat. D'ailleurs, celui-ci n'aurait peut-être pas le temps de parler.

Toujours évanoui aux pieds de Bolan, Andréa Gentanova respirait lourdement, laissant parfois échapper une plainte entre ses lèvres serrées. Mal en point. Sa blessure au crâne paraissait plus grave qu'elle ne l'était vraiment, car la balle n'avait fait que l'assommer en lui arrachant le cuir chevelu. En revanche, son flanc pissait le sang à hauteur de l'estomac, où les projectiles semblaient avoir fait pas mal de ravages. Il fallait le faire parler. Très vite, mais pas ici. A cause des renforts possibles. Moralité, nettoyer le terrain d'abord, puis transporter l'avocat ailleurs.

Déplaçant encore le canon du fusil, le Guerrier décrivit un nouvel arc de cercle, balayant de la lunette de visée toute la zone située au-delà de l'entrée de la cour, fouillant la nuit d'un regard acéré. Rien. Ou presque. Un amoncellement de vieilles caisses, une pile de pneus usés, près d'une benne de chantier pleine comme un œuf. Il allait diriger la lunette dans une autre direction, quand un détail le frappa. Se découpant sur la façade claire d'une épave de machine à laver, une sorte de mini-tige sombre, très fine, surmontée d'une protubérance. Frémissant légèrement au-dessus du rebord de la benne, c'était elle qui avait attiré le regard de l'Exécuteur. Un téléphone portable. Modèle ancien, avec antenne télescopique. Sans le fond clair de la façade du lave-linge, cette dernière serait demeurée invisible.

Derrière la lunette de visée, une lueur glacée flotta une seconde dans la prunelle d'acier du Guerrier. Son instinct ne l'avait pas trompé, un des pourris ameutait la cavalerie. Déjà, son regard cherchait la cible espérée. L'instant d'après, à la faveur d'un mouvement du flingueur, le croisillon luminescent du réticule de la lunette trouvait le crâne du planqué. A peine le temps d'un éclair, l'index de l'ancien tireur d'élite au Viêt-Nam avait actionné la détente de l'arme. Bref recul, son très étouffé, sursaut de la vision dans la lunette et brève perte de l'image. Dans la seconde suivante, l'Exécuteur avait retrouvé son angle de visée et l'image rétablie dans la lunette l'édifia parfaitement. Rejeté de côté par l'impact du tir, le crâne de l'embusqué était allé percuter la carcasse du lave-linge. Sur l'émail clair de celui-ci, une myriade de taches sombres, sang et

cervelle mêlés.

Sous le choc, la tôle avait résonné d'un écho sinistre, que l'Exécuteur avait parfaitement entendu. Et ce qu'il n'aurait même pas osé souhaiter se produisit. Alertées par le bruit, émergeant subitement de l'ombre environnant la benne, deux silhouettes jusqu'alors invisibles se matérialisèrent, brandissant leurs P.M. et cherchant dans l'obscurité la cause de leur inquiétude.

Déjà, l'index du Guerrier avait de nouveau sollicité la détente du Galil. Deux fois. Si vite que les deux « flops » étouffés de l'arme parurent n'en faire qu'un. Mais dans la vision aussitôt rétablie de la lunette, il y eut bien deux victimes. Répandues sur l'asphalte gras, leurs P.M. gisant près d'elles. Les jambes d'un des *soldati* bougeaient encore. Frénétiquement. Manifestation de la survie des nerfs après la mort. Malgré la pénombre, les deux autres planqués avaient assisté à la scène et, plus rapide que son collègue, celui qui se cachait derrière les fûts hurla :

— Là-haut !

Il avait levé la tête vers la fenêtre occupée par Bolan et le canon de son P.M. pointait dans sa direction. Dans les mains de l'Exécuteur, le Galil toussa encore une fois : en bas, l'homme accroupi effectua un véritable saut périlleux. Dans le réticule, Bolan distingua nettement tout un lambeau de la tête du type qui volait au loin, tandis que l'autre pourri se redressait tel un diable, pour tenter une sortie en hurlant :

— *Son o fa... !*

Il n'eut le temps d'achever ni son injure ni son mouvement. La terrible ogive de 7,62 mm lui fracassa le front, lui coinçant le dernier mot dans la gorge.

Maintenant, le Guerrier devait décrocher. Emmener l'avocat en lieu sûr pour le cuisiner. Après un dernier examen du théâtre des opérations dans l'espoir d'avoir fait le ménage, il désarma le fusil, l'abandonna près de feu son propriétaire pour reprendre l'avocat sur son épaule. L'instant d'après, MAC 10 au poing et lunette I.L. aux yeux, il redescendait l'escalier, prêt à tout.

Arrivé dans la cour, rien ne s'était produit. Sauf les morts, aucun pourri en vue. Mais ça ne voulait rien dire et, laissant tomber le corps de l'avocat sur la banquette arrière de la Ford, le Guerrier sauta au volant. Sans éclairage et arrachant la tôle froissée du mur dans un rugissement de moteur, il propulsa la voiture vers la sortie des entrepôts, laissant les cadavres derrière lui. Peu après, une rage glacée allumant toujours son regard minéral, il arrêta la voiture à la périphérie d'un chantier. Au loin, le ciel s'irisait de la lueur des lumières de Washington. A quelques centaines de mètres, seule clignotait dans la nuit l'enseigne d'une pizzeria. Pas un chat,

circulation nulle. Quelques gouttes de pluie s'étaient mises à tomber, commençant à brouiller les vitres de la voiture. Sans allumer le plafonnier, le Guerrier passa sur la banquette arrière où l'Italien s'était remis à geindre. Rabaissant la lunette I.L. devant ses yeux, il put ainsi voir le blessé sans risquer d'attirer l'attention de l'extérieur. L'Italien transpirait abondamment. Bien qu'ignorant la gravité exacte de son état, Bolan avait suffisamment l'habitude de ce type de situation pour comprendre qu'il vivait sa dernière heure. Le Guerrier le fouilla, découvrit un porte-cartes où il trouva une carte professionnelle au nom de Maître Andrea Gentanova. Secouant l'Italien, il scanda d'une voix sèche :

— Réveille-toi, Gentanova ! Il faut qu'on bavarde.

Au ton de Bolan, on devinait le sens du bavardage attendu.

— Je souffre !

L'avocat avait ouvert les yeux et tenté de se redresser, mais la douleur l'en empêcha et, retombant sur la banquette, il demanda avec difficulté :

— C'est vous ? C'est vous... Bolan ?

Il ne voyait rien et on sentait qu'il avait peur.

— Affirmatif, répondit le Guerrier.

Gentanova sembla se détendre un peu, avant d'avouer :

— J'ai... j'ai eu peur que ce soient les autres !

Puis comme pour lui-même il ajouta :

— Il... il m'a trahi !

Incrédule, l'Exécuteur s'étonna :

— Qui ça ?

— Il... il m'a trahi ! répéta l'Italien en refermant les yeux d'un air las. Il... il n'aurait pas dû.

Le Guerrier insista :

— Qui t'a trahi ?

Rouvrant les yeux sur l'obscurité, l'avocat secoua lentement la tête avant de répondre :

— Lui. Le boss ! Je... je n'aurais jamais cru ça de lui !

— Quel boss ?

Une lueur de surprise passa dans les prunelles de l'avocat.

— Mais... lui ! Don Nando !

Mack Bolan crut avoir mal entendu.

— Qui ça ?

L'avocat marqua un silence, le temps de contenir un assaut de douleur. Puis, dans un souffle, il renvoya :

— Vous m'avez bien... compris. Je parle de... Nando Vanzano.

Nando Vanzano ! A cet instant, l'Exécuteur sentit une énorme tenaille lui mordre l'estomac. Car il venait de comprendre que, sauf un miracle, son frère était perdu !

CHAPITRE V

Johnny était perdu ! Malgré son légendaire self-control, l'Exécuteur avait senti son rythme cardiaque s'accélérer brusquement, tandis qu'une onde glacée parcourait sa nuque. Une angoisse qu'il n'avait jamais ressentie jusqu'alors, même au plus fort de sa guerre contre la mafia. Simplement parce que, jusqu'alors, il n'avait risqué que sa vie. Pas celle de son frère.

Don Nando Vanzano !

Le *capo di tutti capi* qui, durant deux décennies, avait régné d'une main de fer sur la *Cupola siciliana*. Damant le pion aux polices antimafia d'Italie et d'ailleurs, il avait échappé à toutes les recherches, jusqu'à ce blitz infernal de l'Exécuteur en Colombie, à l'issue duquel il avait fini par se faire arrêter en plein Palerme. Mais l'Exécuteur devait le rencontrer de nouveau, car don Vanzano était parvenu à s'échapper de la prison où il était pourtant gardé dans le quartier de haute sécurité. Et, pendant la traque qui avait suivi, le chef mafieux avait préféré retomber entre les mains de la police plutôt que de risquer d'être tué par Mack Bolan[iv].

Et voilà qu'aujourd'hui, son nom resurgissait dans le drame qui frappait Mack Bolan : le kidnapping de son frère ! Un kidnapping qui devait justement être évoqué ce soir, au cours du contact avec cet avocat, dont Bolan ignorait jusqu'alors pour qui il roulait.

Tout ceci n'était qu'un piège. Un piège diabolique, tendu par Nando Vanzano en personne !

Ce seul nom résonnait à l'esprit de Bolan à la manière d'un glas. Don Vanzano avait construit son mythe sur son implacabilité, sa cruauté diabolique. Directement ou non, il avait ruiné des fortunes et des réputations, il avait déclenché des suicides, avait fait assassiner des centaines de gens de tous bords, y compris les juges antimafia qui le faisaient rechercher. Il était l'incarnation du mal dans toute l'acception du terme, et c'était cet homme-là qui, de sa prison, avait fait enlever Johnny ! Pour se venger de l'Exécuteur. Car, plus grave que d'avoir tué le *capo di tutti capi*, Bolan l'avait déshonoré aux yeux de ses pairs. Pour un mafieux de ce type, seule une vengeance exemplaire pouvait laver l'affront. Le coup raté de ce soir signait l'arrêt de mort de Johnny.

Après l'anéantissement de leur famille des années plus tôt, son petit frère, sauvé du massacre, avait changé de nom, de ville, et l'Exécuteur s'était refusé presque tout contact avec lui pour éviter justement que n'arrive... ce qui venait d'arriver [v] !

Mack Bolan ne parvenait pas à comprendre comment la mafia

avait pu percer l'identité d'emprunt de son frère...

— Il m'a... trahi ! souffla une nouvelle fois Gentanova. Il... il n'a pas hésité à me... sacrifier pour vous avoir ! Il n'aurait pas dû !

Ce constat plein d'amertume détourna Bolan de ses sombres pensées. Se penchant sur le blessé il fit observer, sarcastique :

— Ces gens-là n'ont aucun honneur, Andréa. Aucune dignité, aucune parole et aucun sentiment. Si j'ai bien compris, tu es un des avocats de Vanzano, tu connais donc bien la mafia. Tu aurais dû savoir tout ça. Ne jamais tremper tes pattes dans leurs sales combines. Tu t'es fait entuber, c'est ta faute et tu ne peux t'en prendre qu'à toi.

Discours cruel vis-à-vis d'un moribond, mais quelque chose disait à Bolan que c'était peut-être la solution. Dresser l'avocat contre son client, pour essayer d'obtenir l'information qui l'aiderait peut-être. Sans trop d'illusions. Ils tenaient Johnny et ils ne le lâcheraient plus.

— Je sais, murmura l'avocat d'un ton las. Je l'ai... Je l'ai même toujours su ! Je... j'ai fait tout ça pour Robertina. Pour ma fille. Vous comprenez ?

— Non, dit seulement Bolan.

Alors, Andréa Gentanova se mit à parler. Entre deux gémissements, il évoqua sa vie, celle des temps heureux, quand Sylvana vivait et qu'ils s'aimaient tant. L'époque où il n'était encore qu'un petit avocat laborieux, tirant le diable par la queue et ne plaidant que des affaires de second ordre. Et puis le dérapage, le doigt dans l'engrenage. Puis, enfin, et comme Bolan l'avait espéré, Andréa Gentanova parla de Vanzano. Des consignes qu'il lui avait données au parloir de la prison, expliquant d'une voix de plus en plus faible et pleine de reproches :

— Il m'avait juré... juré qu'il n'y aurait pas de violence ! Juré que je ne risquais rien ! Il m'avait dit... délivre-lui seulement mon message et rapporte-moi la réponse. C'est tout.

A cet instant, l'intérêt de Bolan grimpa subitement de plusieurs crans.

— Son message ? Tu veux dire que tu avais vraiment un message de Vanzano ?

— Si ! gémit l'avocat. C'est... je suis venu à Washington pour ça. Uniquement pour ça ! Mais ce n'était qu'un leurre ! Une tromperie ! Don Vanzano m'a menti. Il m'a tra...

— C'était quoi, ce message ?

D'abord, il lui sembla que l'avocat avait perdu conscience. Mais, rouvrant les yeux, Gentanova souffla dans une grimace :

— Le message... Le message disait...

Gentanova hésitait, comme s'il venait soudain de penser à quelque chose d'important. La fièvre le faisait à présent trembler de la tête aux pieds et il claquait si fort des dents qu'elles auraient pu se briser. La rage et l'angoisse au ventre, l'Exécuteur gronda :

— Le message, Andréa ! Quel est le message ?

— Je... je vais mourir... n'est-ce pas ?

Sa voix tremblait légèrement. Il avait peur, et Bolan eut pitié :

— Je ne sais pas, biaisa-t-il. Parle, et j'appellerai l'hôpital pour qu'on vienne te chercher.

Gentanova n'était pas un vrai mafieux. Seulement un avocat qui s'était fourvoyé et qui allait mourir. L'Exécuteur n'éprouvait plus de haine à son égard. Fugace, un rictus erra sur les lèvres de l'Italien qui maugréa :

— On dit... on dit que vous êtes un homme... de parole et je...

— Le message !

Sans paraître avoir entendu, Gentanova attrapa subitement le poignet de Bolan. Le serrant avec une force étonnante, il lança d'une voix étranglée :

— Je vous... donne le message, plus... bien d'autres choses encore... si vous me donnez votre parole... Si vous me donnez votre parole d'aller voir... ma fille.

Bolan tiqua.

— Ta fille !

— *Si. Robertina ! La mia figlia !*

Dans la lunette passive, Bolan vit à cet instant le regard de l'avocat changer. Plus de panique, seulement de la peine. Immense.

— Elle... elle habite via Ostiense, à Rome ! Elle y vend... ses aquarelles.

Une artiste. Surpris, l'Exécuteur questionna :

— Pourquoi veux-tu que j'aille voir ta fille ?

— Pour... pour lui dire de rentrer à... la maison. Ma chambre. L'ancien testament. Je veux... dire, sa bible, celle que je lui... destinais. Elle la connaît. A l'intérieur, elle trouvera... la révélation ! Dites-lui seulement de chercher les pages élues. Vous comprenez ? Seulement les pages élues ! Elle comprendra. Promettez !

Bolan soupira et promit :

— O.K. Tu as ma parole.

Il devait entrer dans son jeu s'il voulait espérer ses confidences. L'avocat insista :

— *Vero ?*

Subitement, l'idée fulgura dans l'esprit de Bolan.

— Attends ! dit-il soudain. Puisque Vanzano t'a trahi, trahis-le à ton tour ! Dis-moi où est mon frère !

L'avocat secoua faiblement la tête, mortifié.

— Si je le savais, je vous l'aurais déjà dit.

C'était à prévoir. Déçu malgré lui, l'Exécuteur soupira :

— *D'accordo ! J'irai voir ta fille.*

A son tour, Gentanova laissa fuser un long soupir entre ses lèvres

ensanglantées, et sa face jusqu'alors torturée se détendit légèrement. Bolan pressa :

— Et ce message, ces choses que tu disais pouvoir me donner ?

— Ces... choses que... que je veux vous donner, acquiesça l'avocat à voix basse, ces choses, c'est une liste. Celle... de tous les membres encore fidèles de la famille Vanzano et... et celle de ses... ses rivaux les plus acharnés...

Incrédule, Mack Bolan sentit son pouls s'accélérer.

— Ces... ces listes, c'était pour me... nous protéger... Robertina et moi !

— Où est-ce qu'elles sont, ces listes ?

— Disque dur... un PC portable. Je l'ai remis... mon ami d'enfance. Mon seul ami. Robertina vous... donnera ses coordonnées. Allez le voir et... et dites-lui seulement : « En souvenir de Carla. » Il comprendra. Mais... pour lire le dossier informatique, il faut l'identifier parmi des centaines d'autres, et le... déverrouiller. Un password. Un code. Chez moi.

Me Gentanova était décidément un homme de secrets.

— Et ce password ? questionna Bolan.

— Il... il est inscrit derrière une photo. Ma femme et moi... le sous-verre de ma table de chevet.

Le Guerrier fit la grimace. Dans le genre jeu de piste, on devait pouvoir faire plus simple. Mais, si Gentanova disait vrai, c'était trop beau et Bolan questionna :

— Pourquoi me donner cette liste ?

— Pour... me venger ! Il n'aurait jamais dû me trahir ! Mais...

Soudain, comme frappé par une évidence, il surprit Bolan en éructant un petit rire sec. Presque un sanglot. Puis à bout de souffle, il commenta :

— Pour vous... venger aussi. Dans... le message, il... il vous donne sa parole, mais... mais il ne la tiendra... pas. Je... je le sais. Il ne pourra pas. Trop de pressions extérieures. Il n'est plus qu'un mythe... très controversé. Il n'a plus...

Apparemment très affaibli, l'Italien se tut encore un long moment. Si long que Bolan craignit qu'il n'entre dans le coma. Or il avait besoin de savoir.

— Gentanova ! lança-t-il presque dans son oreille. Qu'est-ce que c'est, ce message ! Dis-le-moi ! Vite !

L'Italien émit une espèce de rot, du sang coula de sa bouche et, très vite, comme s'il craignait de ne pouvoir aller jusqu'au bout et presque sans marquer de spasmes, il lança :

— « Tu ne reverras... jamais ton frère. On le garde en otage. Il sera notre prisonnier. Pour toujours. Mais... mais si tu arrêtes ta... ta guerre, si plus un seul de nos amis n'est jamais tué par toi, si... si tu

ne remets jamais les pieds en Italie... alors, ton frère restera vivant et... tu auras de ses nouvelles. Une fois par an. Je t'en donne ma parole. Si tu refuses, ton frère sera sévèrement torturé à chaque mort que tu feras. Maintenant, tâche... de prendre la bonne décision, et donne ta réponse à l'avocat. »

Le message de Vanzano ne cadrerait pas avec le guet-apens de ce soir. Il y avait un loup quelque part. Un élément qui échappait à Bolan. Visiblement, quelqu'un d'autre avait tenté de torpiller le plan du *capo* mythique, mais ceci ne changeait rien pour Johnny.

Atterré et le sang battant aux tempes à la façon d'un tocsin fou, l'Exécuteur considérait l'image verdâtre du visage de l'avocat dans la lunette passive, se demandant pourquoi il se sentait ainsi étouffer. C'était simple : il avait peur. Très peur pour Johnny, dont la santé ne permettrait pas une trop longue épreuve de ce genre. Malgré cela et obéissant à sa nature profonde, son esprit cherchait déjà la contre-mesure qui lui offrirait une chance de desserrer le piège. Mais il avait beau essayer de recouvrer tout son calme, toute sa lucidité, son cerveau fonctionnait au ralenti. Tel un boxeur sonné, il était K.O. debout. Anéanti. Et, pour la première fois de son existence, pour la première fois de son incessante lutte contre la mafia, l'Exécuteur se sentait coupable. A cause de lui, son frère Johnny allait désormais mourir... ou vivre le pire des calvaires !

Et là, devant cet homme qui achevait de mourir, Mack se sentit perdu. Profondément, désespérément.

Comme en ce jour maudit où, jeune soldat rapatrié du Viêt-Nam, il avait appris la mort de son père Franck, de sa mère et de sa petite sœur Cindy, morts à cause de la mafia. Il ne lui restait plus alors que Johnny, ce frère qu'il ne reverrait plus. A cause de sa guerre, de cette mission sacrée qu'il s'était imposée pour le reste de sa vie. Une croisade qui, selon les oukazes d'un certain Nando Vanzano, ne pouvait que prendre fin.

Dès maintenant, et pour toujours.

CHAPITRE VI

— Tu n'aurais pas dû me faire ça, Anna-Maria. Tu n'aurais pas dû me désobéir.

Malgré le calme de la voix dans le combiné, Anna-Maria comprit que don Nando était très en colère. Il avait été l'homme de sa vie et elle lisait en lui à livre ouvert. Et malgré la glace qui la séparait du père de son enfant, elle sentait les ondes de colère contenue parvenir jusqu'à elle. Dans le regard noir intense du *capo*, elle voyait luire cette flamme dévastatrice qui faisait toujours peur à ceux qui lui rendaient visite. Sauf à elle. Pourtant pour elle comme pour certains, il demeurait le *capo di tutti capi délia Cupola*. Malgré son incarcération. Le seul vrai parrain. Mais il fallait l'admettre, tout un pan de l'Organisation était tombé depuis la première arrestation de Nando Vanzano quelques années plus tôt, et les rivalités faisaient rage. Aussi, quand l'ancien numéro Un des familles avait appris par son fidèle allié de Bari, Giancarlo Montadora, la capture par le plus grand des hasards du frère de ce Mack Bolan qui leur pourrissait la vie depuis si longtemps, avait-il personnellement pris les choses en main. Un frère dont il n'avait jamais entendu parler jusque-là !

Il avait racheté le prisonnier au boss de Bari. Si cher, qu'aucune autre famille n'aurait pu surenchérir. Puis, par Anna-Maria, il avait confié le frère de Bolan à son *soto capo*, Dino Calari, pour le planquer au frais. Son plan était déjà élaboré. Il allait mettre l'Exécuteur à genoux et, pour bien montrer qui était le vrai boss, il l'avait fait savoir à tous, par l'entremise de la *Cupola*, gardant sous silence les détails du voyage de Gentanova à Washington. Une superbe manœuvre, pleine de bravade et de panache, qui allait lui rendre toute son autorité. Tenir le grand Fumier par les couilles depuis sa prison, ça n'était pas donné au premier *amico* venu !

Mais il y avait eu ce grain de sable et, derrière la glace du parloir, l'ancien *capo di tutti capi* frémissait de rage contenue. A cause de cette putain d'idée de Calari : faire buter le grand Fumier ! Cet abruti avait un cousin aux States, un certain Mano « Zampa rigida », dit Mano Zari, ancien tueur de la CIA, qui avait viré mafia à la suite d'une bavure, et qui organisait à présent des contrats pour le compte des caïds locaux. Sachant que Vanzano allait déléguer l'avocat marron à Washington, mais ne sachant rien du véritable plan du boss, Calari avait dévoilé son idée à Anna-Maria. Ne pouvant provisoirement demander son accord à Vanzano mis au secret pendant une semaine pour nécessité d'enquête sur une des nombreuses affaires criminelles le concernant, la jeune femme, qui ignorait également son projet,

avait fini par accepter l'opération. L'occasion était trop belle de tuer l'ennemi mortel du père de leur enfant, et de protéger du même coup l'avenir de ce dernier, tout en redorant le blason de Vanzano aux yeux de l'Organisation. Le tout en grand secret.

Petit cadeau de la femme aimante ! Jolie bévue ! Parce que don Vanzano lui, avait ourdi un plan beaucoup plus machiavélique. Beaucoup plus raffiné et beaucoup plus cruel qu'une simple exécution à la con ! Son but, faire souffrir Bolan dans son âme. Un véritable enfer de remords et d'angoisses enduré à chaque instant, et jusqu'à la fin de sa vie ! La déchéance de l'Exécuteur ! Grandiose ! Une vengeance que tout membre de la *Cupola* pourrait apprécier à sa juste valeur, aussi longtemps que don Nando Vanzano leur chef serait de ce monde. Un morceau d'anthologie dans l'univers du Crime Organisé, preuve de la force de la mafia sicilienne en général, et de la puissance de la famille Vanzano.

Et tout ça pour finir en fiasco ! L'équipe de Zari s'était fait massacrer, et Gentanova était mort, laissant tout ce fric qu'il lui avait soutiré sur ses saloperies de comptes à l'étranger, sa fille étant encore trop immature pour lui confier les numéros ! Nando Vanzano connaissait l'histoire. Un soir de spleen très alcoolisé, Gentanova s'était épanché en confidences devant sa femme. Pour Anna-Maria à qui il avait raconté ça, l'avocat avait raison. Issue d'une famille pauvre, la mère d'Angelo avait toujours détesté gaspiller l'argent. Strictement élevée dans la religion, elle avait le jeu en horreur. Une invention du diable. Chère et pure Anna-Maria !

Mais, pour la première fois de leur vie commune, Nando Vanzano doutait de sa compagne. Un sentiment qui le troublait plus qu'il ne l'aurait jamais avoué.

— Je suis déçu, gronda-t-il dans le combiné du parloir. Vraiment déçu, Anna-Maria ! Quand je sortirai d'ici, je réglerai ça avec toi.

Par leur inconscience, la jeune femme et cet imbécile de Calari avaient failli tout foutre en l'air ! Heureusement, malgré sa réclusion, le *capo* pouvait encore réparer les dégâts. Seul écueil, il ignorait si l'avocat avait eu le temps de délivrer son message au Grand Fumier avant de passer l'arme à gauche. Si oui, il suffisait de laisser faire, sinon, il fallait recommencer l'opération : coincer Bolan par le chantage avant qu'il ne se pointe en Sicile pour tout faire sauter. En attendant, et dans le doute, il avait donné quelques directives concernant un possible débarquement de l'ennemi numéro Un de la mafia. Heureusement, il avait encore des amis fidèles capables de surveiller les frontières aériennes, maritimes et terrestres. Des amis très efficaces. Il était si riche...

Levant les yeux, il hocha la tête et, plantant de nouveau son regard dans les yeux de sa compagne, il ordonna :

— Tu vas dire à Calari de rappeler Bolan. Sur un téléphone vierge.

Autrement dit, un portable volé. Celui de l'homme du ministère avait entre-temps sûrement perdu sa virginité. Le *capo* poursuivit :

— Qu'il demande à Bolan s'il a reçu mon message. S'il ne t'a pas eu, que cet abruti lui dise exactement et mot à mot ce que tu vas lui répéter.

Détachant chaque phrase, il débita le texte confié quelques jours plus tôt à Gentanova. Puis il questionna :

— *Capice ?*

Ulcérée au plus profond d'elle-même par la réflexion de Vanzano un peu plus tôt, Anna-Maria parvint néanmoins à se contenir. Battant seulement de ses longs cils dans une attitude soumise, elle répondit :

— *Sì, Nando. E tutto ?*

— C'est tout, confirma le *capo*. Reviens demain pour me tenir au courant.

La jeune femme acquiesça, et elle allait raccrocher le combiné, quand le *capo* l'arrêta, abrupt :

— Dorénavant, ne laisse plus Calari t'influencer, Anna-Maria. Ne laisse plus cet imbécile t'imposer ses idées à la noix. Ça me décevrait beaucoup.

— Je n'écouterai plus Calari, Nando.

Raccrochant le téléphone, elle quitta sa chaise, parut hésiter une seconde, avant d'ébaucher un bref sourire. Dans ses prunelles, il y avait comme un soupçon de tristesse. Après un petit signe de la main, elle tourna les talons et quitta le parloir. A cet instant, Nando Vanzano s'aperçut qu'elle ne lui avait même pas parlé d'Angelo. Angelo son fils, le seul être pour lequel son regard pouvait s'adoucir vraiment. Il lui en voulut, se promit de lui en faire le reproche le lendemain.

Décidément, il allait devoir être très vigilant. Et, entre autres, faire surveiller, non seulement cet abruti de Calari mais également Anna-Maria. Depuis quelque temps, il la trouvait... différente. Ça devenait inquiétant, surtout quand on était en prison... pour très longtemps.

CHAPITRE VII

La nuit était douce, les façades ocre brillaient dans la lumière, les terrasses des cafés faisaient le plein. Rome était vraiment une ville magique. La Piazza Navona grouillait de touristes... et Robertina était là.

Mack Bolan n'avait pas eu d'autre choix. Il avait refusé de capituler, accepté la lutte et toutes ses conséquences.

Après le blitz de Washington et une nuit blanche à réfléchir en compagnie d'Herman Schwarz, Rosario Blancanales et Jack Grimaldi, le pilote d'hélicos, ses plus fidèles amis, l'Exécuteur avait tout analysé et bien pesé ses chances. Presque nulles. Mais il le savait bien et ses amis aussi, Nando Vanzano n'était plus vraiment l'absolu *capo di tutti capi*. Depuis son incarcération, les rivalités se déchaînaient au sein de la *Cupola*, faisant se succéder les chefs de clans au rythme des règlements de comptes. Raison pour laquelle les services antimafia actuels y perdaient leur latin. Aussi, la veille au soir et à l'issue d'un briefing avec Harold Brognola revenu spécialement de voyage pour la circonstance, l'Exécuteur avait-il entrevu un embryon de solution.

Il devait frapper, très vite, très fort, et ne s'arrêter qu'une fois Johnny libéré. Un grand coup de pied dans la fourmilière, apparemment à l'aveuglette pour créer la panique. Car, si Gentanova n'avait pas bluffé, l'Exécuteur avait un atout : les listings du PC portable de l'avocat sur lequel étaient censées figurer les listes des « fidèles du clan Vanzano et de ses rivaux les plus acharnés ». Une fois en possession de ces noms, le Guerrier n'aurait plus qu'à décimer amis et ennemis du vieux *capo*. Sans discernement. Le plus violemment, le plus sauvagement et le... moins discrètement possible. Une guerre sans merci, qui provoquerait une véritable levée de boucliers chez les survivants. Paniqués et peu enclins à voir les flics débarquer dans leurs combines, les *amici* finiraient peut-être par obliger le clan Vanzano à relâcher Johnny.

Un plan simple, voire simpliste et hasardeux, que Bolan avait expliqué à Brognola. Pour le fédéral, une telle action ne laissait pas vingt pour cent de chances à Johnny et, devant l'argumentation du numéro Un du *Justice Department*, l'Exécuteur avait failli douter. A ce moment de la soirée, le téléphone satellitaire du char de guerre à bord duquel ils se trouvaient s'était mis à sonner, déclenchant le répondeur. Dès le premier mot entendu, l'Exécuteur avait reconnu la voix de son correspondant. Le type avait hésité, puis déclaré d'un ton pressé :

« — On est au courant pour ta corrida, Bolan. Disons que c'est une bavure. On remet les compteurs à zéro, mais mon patron te demande

si l'avocat a pu te donner son message. Pour la réponse, appelle au numéro suivant... Et surtout, pense bien à ton putain de frangin ! »

Et c'est là que tout avait basculé dans la prise de décision du Guerrier. L'évidence lui était apparue, lumineuse.

Andréa Gentanova étant mort presque aussitôt après avoir délivré le sinistre message, le clan Vanzano ignorait évidemment si Bolan en avait eu connaissance et, à l'heure actuelle, le *capo* devait se ronger les ongles au fond de sa prison.

Dès la réception du coup de fil, le Guerrier avait réalisé sa chance. L'incertitude de Vanzano lui procurait un délai. Une bouffée d'oxygène, qu'il devait mettre à profit. Très vite.

Bien sûr, la menace pesant sur son frère aurait dû lui dicter une entrée clandestine en Italie, car, en la circonstance, les points de passage aux frontières étaient sûrement truffés d'indics. Mais il n'avait pas le temps. De sa rapidité de réaction dépendrait l'éventuel succès de l'opération. Plus il frapperait vite, plus l'ennemi serait surpris. Alors, malgré les exhortations à la prudence de Brognola qui espérait lui trouver un discret transport OTAN vers la base d'Aviano dans les huit jours, Bolan n'avait plus hésité. Seulement nanti de deux vrais faux passeports, britannique et australien, et de quelques gadgets dont le *Snake*, enfermés dans son éternel sac de voyage, il avait sauté dans le premier vol pour Venise, destination très touristique, où les éventuels indics de la mafia étaient peut-être plus rares. Fausses moustaches et perruque poivre et sel aidant, il était passé à travers les mailles du filet, personne ne l'attendant si tôt dans la péninsule. Ayant rallié Rome avec une voiture de location, il devait reprendre l'avion le lendemain, à destination de Reggio di Calabria, à une portée de canon des côtes siciliennes. Entre-temps, il allait devoir aborder Robertina Gentanova, la fille de l'avocat marron, pour lui délivrer l'étrange message de son père, et obtenir les coordonnées de l'ami de celui-ci. Un contact qui n'allait plus tarder. Ici même, dès qu'il serait sûr qu'elle n'était pas surveillée. Car il n'était pas question de mettre la fille de l'avocat en danger ni de tomber dans un piège. Par souci de précaution, et ignorant si on l'avait prévenue de la mort de son père, Bolan s'était bien gardé de l'appeler pour annoncer sa visite.

Il était presque 22 heures, on était samedi soir et, au printemps, la Piazza Navona grouillait de monde. Une aubaine pour les artistes y exposant leurs œuvres, mais aussi pour d'éventuels mouchards soucieux d'anonymat. Pourtant, là encore, l'Exécuteur n'avait guère le choix. Il lui fallait bien aborder la fille de l'avocat. Mais, si surveillance il y avait sur elle, les pourris avaient sûrement préféré les abords de son domicile.

De la terrasse du Tre Scalini où il était installé, Bolan voyait parfaitement Robertina Gentanova, vêtue d'un T-shirt blanc, d'un jean

et chaussée de baskets blanches. En passant entre les chevalets un moment plus tôt, Bolan avait pu l'observer de plus près. Brune, les cheveux noués derrière la tête en une grosse natte, bronzée, corps fin et bien fait, séduisant visage énergique contrastant avec un regard pers à l'expression désabusée et un sourire plutôt distant. Belle, hiératique.

Assise sur un pliant derrière un présentoir exposant des aquarelles qui ne manquaient pas de charme et une série de portraits de chats qui n'avait pas grand-chose à faire ici, la jeune femme discutait avec un artiste voisin, qui la draguait visiblement. Un grand blond au regard bleu, plutôt beau mec, largement quadragénaire ou plus. Près d'eux, un autre homme, dans la cinquantaine, très mince, foncé de peau, genre somalien, riant de bon cœur à ce qu'ils se disaient. Celui-là, Bolan l'avait déjà aperçu ici lors de précédents passages. Un certain Bongo. Artiste lui aussi, mais que la rumeur locale disait prince authentique dans son pays d'origine. Un personnage. Une sorte d'institution sur la célèbre Piazza rose. De ce côté, rien de suspect, et pour le blond, Bolan voyait mal un peintre du cru s'acoquiner avec la mafia. Autour d'eux et circulant entre les chevalets, un véritable flot de touristes, Caméscopes et appareils photos en bandoulière. Le rythme des ventes semblait plutôt modeste, mais il régnait une ambiance légère et bon enfant, typique de l'endroit.

Rien d'alarmant a priori. Néanmoins, le Guerrier se voyait mal aborder Robertina dans ces conditions.

Un long moment passa, laissant ainsi Bolan ronger son frein, puis, alors que Bongo s'éloignait pour aller discuter avec d'autres artistes, il vit soudain la jeune femme quitter son tabouret, lancer quelques mots au blond, lui confier visiblement la surveillance de son éventaire pour traverser la place et disparaître enfin à l'intérieur d'un bistrot à vin. C'était le moment.

Quittant le Tre Scalini, Bolan gagna le bistrot à son tour. Au bar et dans la petite salle aux murs recouverts de casiers à bouteilles, un couple de touristes, quelques artistes aux échanges verbaux sonores, mais pas de Robertina. Au fond de la salle, un couloir. Bolan connaissait les lieux pour y être déjà venu lors de blitz précédents. Les toilettes étaient dans le couloir à gauche. Commandant un verre de vin, il s'accouda au comptoir, attendant la sortie de la jeune femme. Dans le bar enfumé, personne ne faisait attention à lui. Un instant plus tard, Robertina reparut, et le dieu des rencontres intervint en faveur de Bolan quand elle vint au comptoir près de lui pour commander elle aussi un verre de vin.

— Sur le compte de Piero, annonça-t-elle.

Elle avait une voix agréable. Grave, rauque, sensuelle. Profitant que la barmaid tournait le dos, vérifiant que personne ne les observait

et sans regarder la jeune femme, Bolan articula discrètement :

— *Sono un amico di vostro padre.* Je suis un ami de votre père.

Du coin de l'œil, il vit le regard de la jeune femme le fixer. Son visage se figea et, alors qu'elle ouvrait la bouche pour parler, il l'en empêcha en soufflant très vite :

— Je dois vous parler. Discrètement. Un message de votre père. Très important.

— *Un amico di...*

— Pas ici ! coupa Bolan. Dites-moi où et quand.

Il lui sembla que Robertina Gentanova avait blêmi sous son hâle et, dans ses grands yeux pers, il surprit un bref éclair d'inquiétude. D'une voix étranglée, elle questionna :

— Vous savez ce... enfin, ce qui s'est passé ? Qui sont ceux qui l'ont...

— Pas maintenant !

Elle était au courant pour son père. Situation idéale pour Bolan qui hocha la tête.

— C'est de ça que je veux vous parler. Où et quand ? répéta-t-il, pressant. Sauf chez vous.

Toujours du coin de l'œil, il la vit se troubler, hésiter, finir par déclarer du bout des lèvres :

— Le Condottiere. Un restaurant très connu du Trastevere où je passe vendre des aquarelles en fin de soirée. C'est du côté de...

— Je trouverai, l'interrompit Bolan. A quelle heure ?

— Dans un peu plus d'une heure. Le temps de repasser chez moi, donner à manger à mon chat.

— O.K., dit-il. J'y serai.

— *Allora !* Et mon vin !

Piero, le peintre dragueur, venait de faire irruption dans le bar, fonçant vers le verre qu'on venait de servir à Robertina. Détaillant brièvement Bolan de son regard bleu plein d'ironie et serrant ostensiblement la jeune femme contre lui, il lança à la cantonade, théâtral :

— Ah ! Femme infidèle !

Jetant un billet sur le comptoir et esquissant un sourire de bon aloi, Bolan quitta le bistrot pour, se fondre dans la foule. Dans les bras de Piero, la jeune femme le regarda disparaître.

Robertina n'avait pas vu son père depuis plus de trois ans et, qu'il soit mort ou non, ne changerait rien à ses sentiments. Sa mère s'était suicidée à cause de lui, et elle lui en voudrait toujours. Bien au-delà de sa mort. La nouvelle de sa disparition s'était répandue dans les milieux d'affaires palermitains à la manière d'une traînée de poudre, et la jeune femme l'avait apprise par la secrétaire de son père. Un simple coup de fil, la veille au soir, qui avait à peine surpris Robertina. Elle

savait son père plus ou moins lié à la mafia sicilienne, et elle avait toujours pensé qu'il finirait mal.

N'empêche que, ce soir, elle se sentait vaguement malade. Pas vraiment triste, simplement un peu lourde, un peu grise dans son âme.

Habituellement, il n'y avait jamais de place le soir dans via Ostiense. A cause du Trastevere, le quartier de la vie nocturne de Rome, situé tout près de là. Pourtant la jeune femme en trouva une, presque devant le porche de sa cour. Une chance. Elle avait au moins trois quarts d'heure de retard pour son rendez-vous au Condottiere, à cause de clients de dernière minute, des touristes français qui avaient marchandé ses aquarelles trop longtemps, et de Piero qui avait insisté pour arroser cette vente de dernière minute.

Oubliant provisoirement son spleen et laissant ses toiles dans le coffre de la Punto, la jeune femme attrapa le sac contenant les provisions qu'elle avait faites en début de soirée. Surtout des boîtes pour son chat Néron. Heureusement qu'il y avait Néron dans sa vie ! Et ses copains de la Piazza... même si Piero se montrait un peu trop pressant ces temps-ci.

Donnant sur une cour intérieure desservant des ateliers d'artisans, l'immeuble n'avait pas d'ascenseur. Parvenue au dernier étage, Robertina sortit ses clés, légèrement essoufflée. Déjà, elle percevait les miaulements d'accueil de Néron à travers la porte. Un sourire ému aux lèvres, la jeune femme ouvrit, pénétra dans une petite entrée décorée avec goût, tapissée d'aquarelles. Faisant de la lumière et refermant la porte du pied, elle annonça au chat aux miaulements affamés :

— *Si, Néron amore ! Si !*

Son sac de provisions dans les bras, elle ouvrit la porte du salon, fut surprise de voir une lampe allumée dans la pièce, eut le temps de se dire qu'elle l'avait oubliée en partant, puis se figea tout à coup en découvrant la scène.

Installé dans le canapé près de la lampe, un homme lui souriait. Un inconnu plutôt jeune, en blouson et en pantalon de cuir sombre et fatigué, aux cheveux fixés au gel, aux gros yeux clairs et globuleux.

— *Buona notte, signorina Gentanova*, souhaita-t-il aimablement. *Tutto va bene !*

Outre son ton vulgaire, tout semblait effectivement bien aller. Sauf que l'homme serrait Néron contre lui, enfonçant une lame de rasoir dans la délicate fourrure grise de son cou.

CHAPITRE VIII

— *Buona notte, signorina.*

Tout en répétant sa phrase, l'inconnu avait élargi son sourire de bienvenue. Contre sa poitrine, le gros chat miaulait toujours, essayant de se dégager pour rejoindre sa maîtresse.

— Lâchez-le ! prévint-elle. Il va vous griffer !

L'homme secoua doucement la tête, et renvoya :

— Pas de danger.

Il tenait effectivement très bien le chat. Comme Robertina l'avait vu faire aux professionnels des ménageries. Et le poing qui serrait le rasoir ne tremblait pas. La jeune femme esquissa le mouvement d'avancer, et l'homme du canapé bougea son poing armé.

— Non !

Tétanisée, Robertina se statufia, regardant tour à tour le rasoir et la face maigre de l'inconnu. Dans le regard du type et malgré le sourire qu'il affichait, elle pouvait voir danser une lueur sadique. Glacée, elle sentait ses entrailles prêtes à se déchirer et, dans son esprit, des tas de questions se bousculaient. Elle aurait voulu pouvoir se précipiter pour arracher Néron des mains du type, mais ses jambes refusaient d'obéir.

Enfin, après un temps qui lui parut une éternité, elle parvint à ouvrir la bouche et à souffler d'une voix étranglée :

— Qu'est-ce... qui êtes-vous ?

Dans son dos, une voix claqua.

— Mauvaise question, Robertina.

La jeune femme se retourna d'un bloc. Dans l'encadrement de la porte, un homme la regardait en silence, tandis qu'un autre l'observait par en dessous, l'air faussement embarrassé. Tous les deux semblaient plutôt jeunes, plutôt négligés et des crosses d'armes dépassaient de leurs ceintures de pantalons. De saisissement, Robertina avait laissé tomber le sac aux provisions et les boîtes de pâtée pour chat roulèrent en direction du canapé. Néron se mit à miauler de plus belle, ruant sous l'étreinte de l'homme au rasoir. Pendant ce temps, le troisième inconnu avait sorti un cran d'arrêt de sa poche, entreprenant de se curer les ongles avec la pointe de la lame. Complètement déstabilisée, Robertina manqua se précipiter vers la sortie de l'appartement, mais elle se retint. Des années de poker avaient entraîné ses nerfs. Et puis il y avait Néron. Elle ne l'abandonnerait pas. D'ailleurs, caressé par l'index de la main qui tenait le rasoir, le chat s'était maintenant calmé. Pour un peu, il se serait mis à ronronner. Se forçant à reprendre son sang-froid et parvenant à se donner un air distant, Robertina interrogea :

— Que voulez-vous ?

Dans l'encadrement de la porte, l'homme au couteau à cran d'arrêt abandonna son expression embarrassée pour lui sourire. Un sourire de loup qui ne la rassura pas.

— Ça, dit-il, c'est la bonne question ! Mais avant, on voulait te faire nos condoléances.

Robertina sentit sa gorge se nouer davantage encore. Elle n'avait pas de chagrin, elle avait seulement peur. Sans relever, elle répéta :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

L'homme, prenant celui qui menaçait Néron à témoin, commenta :

— Tu vois, pas besoin d'être méchant avec les chats !

Puis, revenant à la jeune femme, il dit d'un ton léger :

— Ce qu'on veut, c'est juste un numéro.

Oubliant sa peur, Robertina s'étonna :

— Un numéro ! Quel numéro ?

Reprenant le curage de ses ongles, celui qui semblait être le chef répondit :

— Celui des comptes offshore de ton paternel.

L'air de n'y accorder qu'une importance très relative, il ajouta :

— Je veux dire, le numéro unique qui donne accès à ses quatre comptes. Quatre comptes dans quatre banques de certains paradis fiscaux que je ne connais pas, mais mon boss les connaît, lui. Hélas, ton père n'a jamais révélé le numéro de ces comptes à personne. Alors, mon patron s'est dit... pourquoi ne pas aller demander ce petit service à sa fille chérie !

Il marqua un temps, précisa en se pinçant délicatement le lobe de l'oreille gauche :

— Alors, tu vas me le susurrer à l'oreille, ce numéro. Rien qu'à moi. Comme ça, on ne risque pas la moindre fuite.

Il faisait visiblement allusion aux deux autres qui avaient d'ailleurs l'air de s'en moquer royalement. Complètement dépassée, Robertina regardait son interlocuteur sans vraiment comprendre. Puis tout s'éclaira dans son esprit et, reculant involontairement d'un pas, elle s'exclama :

— Qu'est-ce que vous croyez ! Je ne le connais pas non plus, ce numéro...

— Tss, tss ! l'interrompit l'homme au couteau. Tu vas dire des bêtises.

C'était exprimé sur un ton de reproche, avec une indulgence feinte qui fit frissonner la jeune femme. Puis d'un signe et s'adressant à celui qui n'avait encore rien dit, il ordonna :

— Gino !

L'intéressé bondit vers l'entrée, lui coupant toute retraite. Dans son poing, un autre rasoir était apparu comme par magie, et ses petits

yeux noirs s'étaient rétrécis en deux fentes luisantes. D'une voix grinçante, il menaça :

— Tu préfères toi, ou le chat d'abord ?

Celui qui semblait être le chef sourit avec indulgence.

— Gino est nouveau dans l'équipe. A l'essai, en quelque sorte. Alors forcément, il fait un peu de zèle, mais il égorge très bien, lui aussi.

Cette fois, Robertina faillit vraiment paniquer. Elle hoqueta :

— Ne... ne faites pas de mal à mon chat !

C'était sorti de sa bouche sans le moindre calcul.

Elle aimait Néron comme l'enfant qu'elle n'avait pas. Dans le canapé, celui qui menaçait l'animal lâcha un ricanement vicieux :

— Ça dépend de quel chat tu parles, ma jolie !

Au regard lubrique des gros yeux globuleux qu'il levait sur son ventre, Robertina comprit qu'il s'agissait d'une véritable menace. Révulsée, elle éprouva un début de nausée.

— *D'accordo*, reconnut-elle, je sais que mon père avait de l'argent dans certains paradis fiscaux, mais il ne m'a jamais donné ce code auquel vous faites allusion. Il me disait que ce serait pour plus tard. Il me jugeait irresponsable.

L'autre louchait toujours sur son ventre. Essayant de l'oublier, la jeune femme insista :

— Je vous jure que c'est vrai !

L'autre hocha la tête, l'air de la croire.

— Je vois, dit-il. On n'a pas le choix.

Sur un signe de lui, le nommé Gino se rua sur Robertina, l'attrapant brutalement à la gorge pour la plaquer contre le mur. Au même instant et comme dans un cauchemar, elle vit nettement le poignet armé de l'homme du canapé effectuer un rapide mouvement et un affreux jet rouge fusa du cou de Néron. L'animal émit une sorte de souffle affreux, se mit à gigoter dans tous les sens, et, quand son bourreau le lâcha, il se précipita en tanguant vers les jambes de sa maîtresse, répandant son sang autour de lui.

— Non !

Malgré la poigne qui serrait la gorge de Robertina, son cri avait presque réussi à sortir, tant la hideur du spectacle l'avait galvanisée. Elle rua, se tordit. Un de ses pieds frappa son agresseur au ventre et Gino la cogna à son tour. Un coup à assommer un bœuf. Dans l'estomac. Souffle coupé, la jeune femme se plia en avant, hoquetant de douleur et d'horreur. Les yeux pleins de larmes, elle ne voyait plus à ses pieds qu'une boule de poils informe et sanglante, qui se tordait dans d'insupportables bruits de soufflet.

A cet instant, elle aurait sincèrement voulu mourir à la place de Néron. Mais c'était trop tard. Déjà, la boule de fourrure grise ne

bougeait plus. Répandu à ses pieds, le chat était mort.

Un instant s'écoula. Toujours pliée sur elle-même, Robertina pleurait. Puis la voix du chef s'éleva de nouveau.

— Tu es vraiment trop égoïste, Robertina ! Finalement, tu ne l'aimais pas, ton pauvre chat !

La jeune femme n'avait jamais été violente. Pourtant à cet instant, si elle l'avait pu, elle les aurait tués tous les trois.

— Le code, Robertina ! Le code !

Mais la jeune femme n'entendait plus vraiment. Son esprit n'arrivait plus à fonctionner, elle se moquait de tout.

— *Bene !* Comme tu voudras.

Un silence, puis :

— On va s'occuper de son autre chat.

Il y eut des rires excités, Robertina encaissa un coup violent au plexus et un deuxième à la base du menton. Des étoiles explosèrent sous son crâne et elle se sentit basculer en avant, solidement maintenue sur le plancher. Aussitôt, des mains violeuses s'affairèrent sur elle, arrachant ses vêtements et la bâillonnant avec son T-shirt. Elle eut un goût de sang dans la bouche, se dit qu'elle allait mourir étouffée. Tant mieux. Groggy, elle se débattait mollement. Une seconde, elle entrevit une face penchée sur elle, avec de gros yeux aux éclairs lubriques. Elle réalisa alors ce qu'on lui faisait et, quand elle sentit son jean glisser sur ses cuisses, quand les mains avides commencèrent à fouiller son intimité, quelque chose en elle se rebella brusquement.

Quelque chose de sauvage, de si violent que ses bras soudainement propulsés vers le haut lui semblèrent d'une force incroyable et elle s'entendit hurler :

— Non !

Mais en réalité, sa voix n'avait qu'à peine traversé son bâillon. Au moment où ses bras achevaient leur parcours vers le haut, elle entendit son premier agresseur crier :

— Attention !

Au même instant, les ongles des mains de Robertina s'enfoncèrent dans quelque chose de chaud. Cela céda d'un coup et un hurlement s'éleva au-dessus d'elle.

— Putain... elle m'a crevé les yeux, la poufiasse !

Complètement désorientée, Robertina ne sut si la voix était celle de Gino ou celle de l'assassin de Néron. Elle ne réalisa pas très bien non plus si on parlait d'elle ou non. Pas plus qu'elle ne comprit la raison de ces éternuements bizarres au-dessus d'elle, ni d'où venait cette voix qui lança :

— On ne joue plus, maintenant !

Elle entendit encore le chef crier :

— *Attenzio...*

Lui coupant la parole, il y eut d'autres « flop » indéfinissables, et une masse s'abattit sur la jeune femme, l'écrasant littéralement. Sous le poids, ses poumons se vidèrent d'un coup, elle se sentit plonger dans un gouffre noir, et sa dernière pensée fut qu'elle était en train de mourir. Elle en fut presque heureuse.

CHAPITRE IX

Quand l'Exécuteur se jeta sur le seul survivant et le propulsa contre le mur, où il le retint d'une poigne d'acier, il comprit instantanément. Dans sa fureur, Robertina Gentanova n'avait pas lésiné. A la lumière du salon, les gros globes oculaires n'étaient plus qu'un souvenir. Complètement éclatés, ils laissaient couler à la fois sang et liquide vitré. Atroce. Le pourri, sanglotant littéralement, s'était mis à débiter des phrases dénuées de sens, desquelles émergeait une lamentation récurrente :

— La salope ! La sale putain de salope !

Pour l'instant, vêtements arrachés et recroquevillée au sol en position fœtale, la jeune femme gémissait doucement. Sans doute inconsciente de l'image impudique qu'elle offrait, elle serrait le corps inerte du chat ensanglanté contre elle, lui murmurant des choses que Bolan ne comprenait pas, le cadavre du pourri qui l'écrasait quelques instants plus tôt baignant dans son sang à côté d'elle. Réprimant une grimace, le Guerrier laissa retomber le blessé à ses pieds, se pencha sur lui et, enfonçant le canon du *Snake* entre les mains rouges de sang que le salaud avait plaquées sur ses yeux, il articula de sa voix d'outre-tombe :

— Pour qui tu bosses, pourri ?

L'autre renifla, gémit :

— J'ai mal ! Je veux aller à l'hôpital !

Toujours la même rengaine ! Dès les premiers vrais problèmes, les durs de la mafia ramollissaient à vue d'œil. Ils jouaient au cow-boy, mais suppliaient qu'on soigne leurs bobos. Il fallait reconnaître que sa victime ne l'avait pas raté. Complètement paniqué, le flingueur était visiblement en train de péter les plombs. Sanglotant des larmes mêlées de sang, il soliloquait sans arrêt :

— J'ai mal ! Hôpital ! La salope ! Elle m'a eu...

Bolan le pressa :

— Le nom de ton boss !

L'Exécuteur se heurtait à un mur. Le *soldato* avait perdu la raison. Quant aux deux autres pourris, ils étaient trop morts pour répondre à la moindre question. Et comme il n'était pas question de s'éterniser dans le secteur, autant passer à la suite. Le bulbe silencieux du *Snake* étant resté collé au front du tueur, l'Exécuteur n'eut qu'à effleurer la détente de l'arme. Il y eut un dernier « flop », du sang gicla autour du silencieux et le flingueur cessa d'un coup sa litanie. En éclatant à l'intérieur de son crâne, la minuscule ogive expansive de 4,7mm avait dévasté une large partie du saindoux qui lui servait de cervelle.

Dans son état, il n'aurait pas été le messager que le Guerrier souhaitait pour l'exécution de son plan. Il verrait ça plus tard. Quand il aurait mis la main sur le PC de Me Gentanova.

Rengainant son arme, Bolan alla se pencher sur la jeune femme. Essayant en vain de la faire se relever, il entreprit de la raisonner. Songeant aux artistes de la Piazza Navona, il proposa :

— Vous avez quelque part où aller ? Des amis chez qui dormir ?

Elle secoua la tête en silence, serrant toujours son chat contre elle.

— Non. Je ne veux pas.

— Vous ne pouvez rester ici cette nuit, insista Bolan.

— Je ne veux pas, se buta la jeune femme.

Bolan ne sut exactement ce que regroupait ce refus, mais il ne pouvait la laisser comme ça.

— O.K., soupira-t-il. Je vais vous emmener.

En d'autres circonstances, il ne se serait pas chargé d'une telle responsabilité, mais il y avait ce mystérieux message de feu son père à transmettre, et les coordonnées de l'ami d'enfance de l'avocat censé détenir le fameux PC portable.

— Mais avant, ajouta-t-il avec un regard éloquent au spectacle macabre, je vais devoir faire le ménage.

Car elle aurait beaucoup de mal à expliquer à la police la présence de trois cadavres dans son salon. Il ajouta :

— Ensuite, je m'occuperai aussi de votre chat.

— Non !

Serrant plus que jamais la boule de poils gris contre elle, Robertina fixait le sol d'un regard si triste que Bolan en fut ému.

— Jeune fille, souffla-t-il, vous êtes en danger de mort ! Il faut que vous quittiez cet appartement quelque temps et que vous me laissiez régler le problème.

— Je ne veux pas laisser Néron.

La jeune femme regardait toujours le sol sans paraître le voir, l'air complètement perdue. Rien ne la ferait changer d'avis. Réprimant une grimace, Bolan finit par soupirer :

— *Bene*. On emmène Néron et...

— Je veux l'enterrer moi-même.

— *D'accordo*...

Et pendant ce temps, son frère Johnny souffrait, quelque part en Italie... ou ailleurs !

— *D'accordo*, répéta-t-il en parvenant cette fois à remettre Robertina sur ses pieds.

Puis désignant les corps, il ajouta :

— Changez-vous pendant que je m'occupe d'eux. Et trouvez quelque chose pour transporter Néron.

Se séparant enfin de Bolan, la jeune femme disparut telle une

somnambule dans sa chambre où il l'entendit s'affairer. L'Exécuteur quitta l'appartement, descendit dans la cour. L'endroit était désert, bien pratique pour charger les cadavres dans la Fiat de location. Dans la rue, tout était silencieux. Il alla récupérer sa voiture, ouvrit les portes cochères, fit entrer la Fiat dans la cour. Une minute plus tard, il remontait à l'appartement où Robertina s'était enfermée dans la salle de bains.

Maintenant, il fallait s'occuper des cadavres. Un sale boulot qu'il détestait, mais qu'il expédia en un temps record, abandonnant les corps à peu de distance de là sur un chantier de Magliana, au bord de la voie ferrée.

Quand, un quart d'heure plus tard, il remonta pour la dernière fois dans l'appartement, Robertina reparaisait tout juste dans le salon, portant une petite cage de transport pour félin. Le corps de l'animal était déjà à l'intérieur et, hormis son regard éteint, elle semblait avoir surmonté le choc. Débarbouillée, recoiffée, vêtue d'un ensemble en toile beige de type saharien et chaussée de nouvelles baskets de même couleur, elle portait un sac de voyage à l'épaule. Notant l'absence des cadavres elle ouvrait la bouche pour interroger Bolan, mais il annonça, lapidaire :

— Tout est O.K.

Il voulut s'emparer de la cage du chat, mais la jeune femme refusa :

— Je vais le porter.

Acceptant quand même d'abandonner son sac à Bolan, elle se laissa entraîner vers l'entrée et, sans un regard en arrière, elle le suivit. S'installant dans la Fiat quelques instants plus tard, elle posa la cage sur ses genoux. Tandis que Bolan démarrait, elle décréta :

— Je connais un endroit où Néron sera bien. Prenez la sortie sud vers Fiumicino.

Elle demeura muette un long moment, mais, alors qu'ils quittaient Rome par la Via Apia Antica, elle souffla soudain :

— *Grazie.*

Bolan secoua la tête.

— *De niente.* De rien.

Sans transition, elle questionna :

— Comment avez-vous su ? Je veux dire, comment êtes-vous arrivé jusque chez moi ?

— Vous étiez très en retard, fit observer Bolan. J'ai pensé que vous aviez un problème, et comme votre père m'avait donné votre adresse...

Pour l'étage, il lui avait suffi de lire sur les boîtes aux lettres. Robertina hocha la tête, eut l'air un instant de se perdre dans un flot de sombres pensées puis, exhalant enfin un soupir, elle demanda :

— Allez-y. Racontez.

Alors, Bolan raconta. L'enlèvement de son frère, avocat comme le père de Robertina, le contact à Washington avec ce dernier pour une prétendue négociation, le guet-apens et les confidences de Me Gentanova. Puis il délivra le message, et la promesse de Gentanova que sa fille lui donnerait les coordonnées de son ami d'enfance. Sans préciser pourquoi. Après un instant de silence, la jeune femme ne trouva rien d'autre à dire que :

— C'est bien dans ses manières, ça.

Elle faisait allusion au parfum de mystère qui caractérisait le message de son père et Bolan interrogea :

— Vous y comprenez quelque chose ?

Elle fit oui de la tête.

— Possible.

Sans commentaires. Après un autre court silence, elle questionna à son tour :

— Pourquoi ont-ils kidnappé votre frère ? Vous étiez des leurs et vous les avez trahis ?

Bolan avait préparé sa réponse. La plus près possible de la vérité. Il parla d'autrefois, de son père que la mafia US avait surendetté, de Cindy, sa petite sœur, que ces ordures avaient forcée à se prostituer pour rembourser, du coup de folie de Franck Bolan quand il l'avait appris, et du massacre qui s'était ensuivi, causant la mort de son père, de sa mère et de sa sœur. Et c'était son frère Johnny, l'unique survivant, témoin de la tuerie, que la mafia sicilienne venait de capturer à Rome.

— *Ma... perche !* Pourquoi !

Cette fois, Robertina Gentanova avait tourné la tête vers lui. Intriguée, elle cherchait à comprendre. Au moins, elle s'intéressait enfin à autre chose qu'à son pauvre Néron. Bolan répondit :

— Parce que, depuis ce drame, je leur occasionne quelques ennuis.

Admirable litote, qui ne dissipa guère la curiosité de Robertina. Fronçant les sourcils, elle hasarda :

— Vous êtes de la police ?

— Non.

Puis sans lui laisser le temps de trop fouiller, Bolan insista :

— Et ces trois types, qu'est-ce qu'ils voulaient ?

— Un numéro de comptes bancaires, avoua sans détour la jeune femme. Ceux de mon père.

— Je vois, fit Bolan qui avait déjà subodoré quelque chose de ce genre. Des comptes offshore.

— C'est ce que m'a dit le chef de ces salauds, avoua-t-elle sombrement. Mais ce numéro, je ne l'ai jamais eu.

Inutile d'être sorcier pour deviner que par son mystérieux message

à propos des « pages élues » Gentanova fournissait à sa fille la clé d'accès à ces comptes. Si c'était bien le cas, Robertina mettrait bientôt la main sur un pactole d'argent sale. A cet instant, Bolan espéra qu'elle en ferait bon usage. Poursuivant son récit, la jeune femme avoua :

— Je me doutais depuis longtemps que mon père travaillait pour la mafia. Il y a quelque temps, il m'a écrit qu'il avait amassé beaucoup d'argent et qu'il serait à moi un jour. Quand je serais enfin lassée de ce qu'il appelait mon vice : le jeu.

Elle expliqua sa passion de la flambe, cette fièvre qui s'emparait de tout son être dès qu'elle s'asseyait à une table de jeu. Une passion dévorante, qui colorait provisoirement le gris terne de sa vie. Un mal excitant et pernicieux, une forme inavouée de lent suicide. Puis elle se tut. Un moment plus tard, alors qu'ils longeaient les grilles bordant les entrepôts du petit aéroport de Fiumicino, Robertina déclara tout de go, des larmes dans la voix :

— J'enterre mon pauvre Néron, et on file chez mon père.

Intrigué, Bolan demanda :

— C'est loin ?

Tournant son regard vers lui, elle répondit en écartant les mains en signe d'évidence :

— *Ma...* à Palerme !

CHAPITRE X

Mack Bolan n'avait pas eu le choix. S'il voulait mettre rapidement la main sur la photo indiquée par M^e Gentanova, il était préférable de laisser sa fille l'accompagner sur place. De toute façon, il devait se rendre à Palerme pour aller chercher le PC portable chez l'ami d'enfance de l'avocat. Le cercle vicieux. Résultat, essayant d'oublier l'urgence de récupérer son frère sain et sauf, Bolan avait assisté Robertina pour l'enterrement de Néron dans un parc tranquille situé derrière l'aéroport, avant de prendre l'autoroute, direction le grand Sud.

Après des heures d'un voyage monotone et un bref assoupissement sur une aire de repos, ils avaient fait étape à Reggio di Calabria. Au matin, craignant d'éventuels mouchards de la mafia à l'embarquement des ferries, Bolan avait abandonné la Fiat et négocié à prix d'or leur traversée du détroit de Messine sur un petit bateau de pêche. Pour ça, le marin n'avait pas posé de question, l'importance de la somme étant une explication suffisante. Débarqués au port de Messine en pleine criée, ils avaient pu se fondre dans la foule. En ville, le Guerrier avait loué une autre voiture, sous l'identité de son passeport britannique. Une Tempra plus très jeune mais passe-partout, qui les avait transportés jusqu'à Palerme, où Bolan avait eu toutes les peines du monde à dissuader Robertina de rallier tout de suite la maison familiale des Gentanova. Il avait préféré attendre la nuit.

A 1 heure du matin, ils étaient enfin à pied d'œuvre, tout près de la propriété en question, une villa située sur les hauteurs de Mondello, un endroit que le Guerrier connaissait bien pour y être déjà venu lors de précédents blitz, et où il soupçonnait un comité d'accueil. La presse du jour avait fait état de trois cadavres trouvés la veille sur le chantier de Magliana, et ceux qui avaient envoyé les tueurs chez Robertina devaient se poser des questions, cherchant déjà activement les réponses. Résultat, la villa de feu l'avocat était sûrement surveillée.

C'est ce que l'Exécuteur allait vérifier, avant de passer à l'étape suivante, avec le concours de Robertina. Selon son principe de mêler le moins de gens possible à ses blitz, il aurait préféré se passer d'elle et la déposer chez une ancienne copine de lycée, qui occupait seule avec sa grand-mère une petite villa de la banlieue est de Palerme. Une maison assez grande pour l'héberger lui aussi. Elle le ferait passer pour un ami de son père. Mais il avait dû accepter que Robertina l'accompagne à la villa familiale de Mondello, convenant que, sans elle, il serait incapable de retrouver la fameuse bible, parmi toutes celles que son père avait passé des années à collectionner dans toutes

les langues. « Sa bible à elle. » Une œuvre rare, que son père lui destinait, qu'elle était seule à pouvoir identifier et où figuraient les supposées « pages élues ». Elle ignorait qu'il allait surtout chercher autre chose qu'une bible dont il n'avait rien à faire. La photo de chevet de l'avocat. Résultat, ils étaient sur place tous les deux. A trente mètres du mur d'enceinte du parc de la villa. Un mur en assez bon état, haut de plus de deux mètres et sommé de tuiles canal vernissées. Il y en avait pour une petite fortune. Feu l'avocat ne fréquentait pas les soupes populaires.

De la Tempra stationnée sur un chemin qui surplombait le site, Robertina et Bolan avaient une vue imprenable, sur l'agglomération de Mondello, la baie et ses lumières. C'était une zone résidentielle, avec des propriétés réfugiées dans la verdure, au milieu des massifs de bougainvillées, de bouquets de palmiers, avec des haies de lauriers, de figuiers de Barbarie. Les insectes crissaient dans les rocailles et des parfums de jasmin flottaient dans la nuit. La lune était à son dernier quartier, de temps à autre masquée par de minuscules chapelets de nuages.

— Vous croyez qu'ils sont là ?

Dans l'habitable de la Tempra, la voix rauque de Robertina était tendue. Il faut dire que, en moins de quarante-huit heures, elle avait vécu pas mal d'émotions. Pourtant, le Guerrier le savait, elle tiendrait le coup. Animée par une soif de vengeance dont elle n'avait pas fait état, mais qu'il avait devinée. Il répondit :

— Affirmatif.

Un petit silence, puis :

— Sûr ?

— Certain.

Robertina ne demanda pas *qui* était là, ni comment il pouvait être si sûr de lui. Pas plus qu'il ne lui donna la raison de cette conviction. Elle dit seulement :

— Alors faites attention. Ici, c'est la Sicile. Rien n'y est comme ailleurs.

— Je sais.

Si elle avait su à quel point il était au courant !

L'Exécuteur bouillait de colère contre le père de Robertina. Pendant qu'il perdait son temps à ce stupide jeu de piste, son frère Johnny était prisonnier quelque part. Peut-être tout près d'ici. Il passait même sûrement de sales quarts d'heure, et, pour tenter de le libérer, les méthodes habituelles du Guerrier seraient insuffisantes. Il devait appliquer son plan; la politique du coup de pied dans la fourmière. Semer la panique, forcer la *Cupola* à exiger de Vanzano qu'il libère Johnny. Or, pour appliquer ce plan, Bolan avait besoin du PC portable confié à l'ami d'enfance de l'avocat. Mais, sans le code,

l'ordinateur ne servirait à rien. Ensuite seulement, et si Gentanova avait dit vrai, il pourrait envisager la suite des événements, et sauver son frère... s'il vivait encore.

Beaucoup de si, et pas question d'espérer l'acheminement rapide du char de guerre. Fret trop surveillé sur les aéroports, et probablement des mouchards partout. Restait la filière NATO et la vieille base de Sigonella près de Catane, où Jack Grimaldi, le pilote d'hélicos, conservait quelques relations. Mais là aussi et même si Jack lui avait promis de faire l'impossible sous huitaine, voire moins, beaucoup d'impondérables subsistaient.

Si, au moins, le Guerrier avait pu se procurer une puissance de feu digne de ce nom ! Mais contre mauvaise fortune...

— O.K., dit-il soudain. J'y vais. Votre portable est ouvert ?

Robertina acquiesça. Le scénario convenu entre eux prévoyait qu'une fois la zone sécurisée, il l'appellerait de la villa sur son GSM et qu'elle le rejoindrait pour tenter de trouver cette fichue bible. Tendant la main vers la jeune femme, Bolan demanda :

— Clés ?

Malgré leur brouille, M^e Gentanova avait réussi à convaincre sa fille de conserver les clés de la demeure familiale. Un trousseau qu'elle remit au Guerrier qui l'enfouit dans une poche de la sinistre combinaison noire revêtue pour une pénétration aussi discrète que possible.

— O.K., dit-il. Maintenant, l'alarme.

La villa des Gentanova était équipée d'une centrale d'alarme pouvant s'activer par beeper ou par code téléphoné. Robertina prétendait le connaître. Une suite de chiffres comprenant l'âge de son père et le sien. Un code qui changeait évidemment tous les ans, et à dates différentes. Pas simple, mais astucieux. Robertina prétendait également que son père n'avait rien changé à ce protocole, espérant toujours la voir revenir à la maison, même sans prévenir. Dans l'ombre de l'habitable, le Guerrier vit la jeune femme pianoter sur son portable et le porter à son oreille. Il perçut trois sonneries, puis une série de bips et un autre, plus long. Exhalant un petit soupir, Robertina raccrocha en déclarant :

— C'est désactivé.

Sans autre commentaire. Bolan acquiesça, et il allait quitter le véhicule quand la Sicilienne l'apostropha :

— Mack ?

Il lui avait donné sa véritable identité. Elle n'avait jamais entendu parler du grand Fumier, et, de toute façon, cela ne changeait rien.

— Faites attention ! prévint-elle après une hésitation.

Sa récente expérience de la violence lui laisserait longtemps de profondes cicatrices. Elle savait maintenant de quoi ils étaient

capables, et le regard qu'elle leva sur Bolan à cet instant dans la pâle lueur lunaire le lui confirma. Elle crevait de peur. D'un bref sourire, il tenta de la rassurer :

— Promis.

Pieux mensonge. Avec le *Snake* et son poignard de chasse Survival pour unique arsenal, la prudence ne serait vraiment pas de mise. Déjà, il était dehors, descendant le chemin comme une ombre, parfaitement silencieux sur les semelles souples de ses Nike. Evitant de longer de trop près le mur de pierres blanchies à la chaux d'un petit cimetière en espaliers, il aboutit à un croisement, prit à droite, longeant bientôt un mur beaucoup plus haut, l'enceinte de la villa de l'avocat. Se coulant dans l'ombre, il progressa jusqu'à un angle de la maçonnerie où s'amorçait une petite voie en pente, et où un figuier avait poussé entre les pierres. Idéal pour escalader l'enceinte, mais pas encore d'actualité. Dos plaqué au mur, l'Exécuteur progressa encore de quelques mètres, s'immobilisant dans la zone la plus sombre, tous les sens en alerte.

En arrivant plus tôt dans le secteur à bord de la Tempra, il avait effectué un tour d'inspection du périmètre, ne notant rien de particulier. Aucun des véhicules stationnés dans la petite voie en pente ne semblait a priori suspect. Par acquit de conscience, il avait fait faire un autre tour à la Tempra, ne remarquant là non plus rien qui soit susceptible d'éveiller la méfiance de n'importe qui d'autre. Mais sa longue et très sanglante guerre contre la mafia avait aiguisé en lui l'instinct du chasseur à son paroxysme. Un instinct qui, au deuxième passage dans cette partie du secteur, l'avait averti, bien avant que son cerveau n'analyse la raison de cette alerte. Un détail tout bête, mais lumineux comme un phare dans la nuit. La petite lueur d'un mégot encore incandescent, par terre sur la chaussée, à un endroit où il n'était pas lors du premier passage, alors qu'aucune autre voiture n'avait croisé la leur sur le parcours. Un mégot qui rougeoyait sur le mauvais revêtement de la voie, à deux mètres de la voiture en stationnement la plus proche, une BMW de couleur foncée et aux feux éteints. Immatriculée à Palerme, plus très jeune, d'aspect très innocent et apparemment inoccupée.

Conservant sa découverte pour lui-même afin de ne pas effrayer Robertina, Bolan avait décidé de revenir sur place à pied pour en avoir le cœur net. Maintenant, le mégot était toujours là, éteint, mais l'opinion du Guerrier était faite. Malgré les apparences, quelqu'un se cachait dans la BMW. Des amoureux ? Des collègues siciliens du commando de Rome ? Si une surprise l'attendait dans le parc de la villa, c'était peut-être l'occasion d'en connaître la nature exacte. Sage précaution, compte tenu de son équipement plus que succinct.

Snake au poing, parfaitement silencieux et quasi invisible dans sa combinaison noire, l'Exécuteur se glissa alors entre la clôture du

terrain voisin et la rangée de voitures en stationnement, reprenant sa progression. Arrivé à l'arrière de la BMW, il s'immobilisa, tous ses sens en alerte. Une demi-minute plus tard, il sut que son instinct ne l'avait pas trompé.

Le Guerrier solitaire ignorait combien ils étaient à l'intérieur, mais pour rester ainsi tapis dans un aussi faible volume, probablement pas plus de deux. Ignorant également si les serrures étaient verrouillées de l'intérieur, il allait devoir agir très vite. Assurant la crosse du *Snake* dans son poing, il se glissa sur le côté du véhicule, engagea lentement les doigts de sa main libre sous la poignée de la portière arrière et, bloquant son souffle, il commença à l'actionner. Le plus lentement, le plus doucement possible. Bientôt, il sentit une résistance, marqua un temps d'arrêt, puis, se redressant d'un coup de reins, il tira sur la poignée, l'arme en avant. La portière s'ouvrit à la volée, et il vit une ombre se redresser brusquement sur la banquette, tandis qu'une voix coassait :

— *Ma...*

Le bulbe silencieux du canon du *Snake* avait déjà fulguré, percutant la pommette de l'inconnu et le rejetant en arrière. Le type était seul. Situation étrange sur laquelle le Guerrier n'eut pas le temps de réfléchir, car, d'un mouvement tout aussi fulgurant, l'homme avait envoyé sa main sous son blouson, la ressortant déjà pour brandir un pistolet que l'Exécuteur n'entrevit qu'à peine. Bondissant à l'intérieur de la BMW, il plongea, balayant le bras armé d'un puissant revers du tranchant de sa main libre. Refermant aussitôt les doigts sur le poignet de l'adversaire, il le tordit violemment, tandis qu'en un geste réflexe son index montait vers la culasse de l'arme, trouvant instantanément la sécurité de l'arme pour la verrouiller. Inutile d'affoler le secteur. Forçant sa prise, il provoqua un craquement dans l'articulation bloquée. L'inconnu grogna de douleur, rua, voulut dégager son poignet, mais, anticipant le mouvement, le Guerrier avait déjà accentué la pression. Sous sa paume, le poignet craqua plus nettement, mais son propriétaire n'eut pas le temps de crier, car, le clouant à la banquette, l'Exécuteur avait frappé. Un coup de crosse très sec, sur la tempe gauche. L'autre émit une espèce de hoquet, ouvrit grand la bouche. En vain. Son regard se révolta, il lâcha son arme et s'amollit subitement, n'exhalant qu'un soupir avorté avant de fermer les yeux.

K.O. pour le compte.

Se redressant, l'Exécuteur ramassa l'automatique, un Beretta 92F. Il referma la portière derrière lui, tassa sa victime sur le plancher entre la banquette et le siège avant, le mettant hors de vue d'éventuels témoins. Puis, tapi dans l'ombre de l'habitacle et prêt à plonger vers le bas à la moindre alerte, il entreprit de fouiller sa victime, la délesta d'un téléphone portable et d'un porte-cartes qu'il ouvrit, cherchant

comme chaque fois dans pareil cas une identité, voire un quelconque indice susceptible de l'intéresser. Et, cette fois, il ne fut pas déçu. La première carte qu'il découvrit fut extrêmement révélatrice. Etablie au nom de Giancarlo Riesi, elle était barrée de tricolore. Vert, blanc et rouge. Une belle carte plastifiée et presque neuve, ornée du mot : *Policia*.

Un flic ! A cet instant, Mack Bolan sentit son rythme cardiaque marquer un raté. Il était dans de beaux draps !

CHAPITRE XI

Dino Calari était au bord de l'explosion. Depuis son retour de la prison où elle avait vu le Vieux, Anna-Maria lui avait à peine adressé la parole. Chaque fois qu'il avait essayé d'attirer son attention, son beau regard de velours s'était dérobé. Sauf quand elle lui avait donné ses dernières instructions concernant le prisonnier. Ou plutôt ses ordres, accompagnés d'un regard si neutre, si distant qu'il en avait éprouvé un véritable choc. Anna-Maria jusqu'alors si proche de lui, presque complice, quand ils évoquaient l'avenir d'Angelo. En cinq ans de total dévouement à la famille Vanzano et à elle en particulier, jamais la mère de l'héritier du clan ne l'avait regardé ainsi. Comme un domestique. Lui, le fidèle *tenente*, celui qui veillait à tout, celui qui, depuis l'incarcération du *capo*, les protégeait, elle et le jeune Angelo !

Dino Calari en était malade. Il ne comprenait pas ce brusque revirement, à la fois chez Anna-Maria, et chez Vanzano junior qui l'avait jusqu'alors considéré comme une sorte de parrain. Ulcéré, il avait failli ce soir apostropher Anna-Maria pour lui demander de s'expliquer. Mais le regard froid de la compagne du *capo* l'en avait dissuadé. Bien sûr, il savait que cette attitude était due à l'échec de l'opération de Washington contre le grand Fumier, mais, aussi et surtout, à sa dernière visite au parloir de la prison. De toute évidence, le Vieux n'avait pas apprécié son initiative, et il avait ordonné à la mère d'Angelo de prendre désormais ses distances avec lui. Ce qui équivalait à une disgrâce. Or, dans l'Organisation, disgrâce signifiait le plus souvent beaucoup plus grave.

Pourtant, avant de se lancer dans l'aventure US et de mettre son cousin Zari dans le coup, Dino Calari avait mûrement réfléchi au problème. Il savait qu'il prenait un risque en cas d'échec, mais que, Vanzano en prison, la mère d'Angelo prendrait fait et cause pour lui. Loin des yeux, loin du cœur, en quelque sorte. En fait, il n'avait monté l'opération et obtenu l'accord tacite de la femme du Vieux que pour se faire mousser. Pour s'auréoler d'une gloire qui briserait ses défenses. Don Vanzano ne serait jamais libéré, Anna-Maria le savait et elle n'était qu'une femme, beaucoup, beaucoup plus jeune. Petit à petit, elle se détacherait du *capo* déchu et, un jour... Il suffisait au *tenente* d'accomplir une ou deux actions d'éclat pour qu'elle ouvre les yeux sur sa vraie valeur, et alors elle serait enfin à sa portée. Il en crevait d'envie depuis toujours, et ses nuits se peuplaient tour à tour de cauchemars et de rêves érotiques, où Anna-Maria tenait la vedette.

Dino Calari n'était certes pas très beau, mais son physique athlétique et le charme inquiétant de son regard un peu asiatique lui

attiraient pas mal de succès auprès des femmes. Il se savait intelligent et attirant, grâce au mystère et à la violence contenue qui émanaient de lui. Et, sans le mythe qui s'accrochait encore au *capo*, Anna-Maria lui serait déjà tombée dans les bras. Elle était faite pour lui, c'était sûr, car sous la tranquille assurance de son regard velouté on sentait le feu de la passion couvrir. Calari le savait, il n'aurait pas fallu grand-chose pour qu'elle le regarde autrement. Un déclic, une brusque désaffection pour le Vieux, et elle viendrait naturellement à lui. Un déclic dont il fallait à tout prix qu'il découvre le mécanisme.

Bientôt peut-être. Justement grâce à ce formidable concours de circonstance, qui avait fait tomber entre ses mains le frère du grand Fumier. Un coup de chance inespéré, qui pouvait l'aider à fissurer l'image de Vanzano, le démythifier aux yeux de sa compagne comme à ceux d'Angelo.

En attendant, le *tenente* était à cran. Il était là dans cette forteresse glacée, à garder un prisonnier qui pouvait l'être par n'importe lequel de ses hommes, alors qu'à trois kilomètres, Anna-Maria dormait dans sa maison familiale de Borgetto, dans la chambre où Nando Vanzano l'avait possédée pour la première fois au temps de cette cavale de presque vingt ans ! Calari en crevait de jalousie. De désir aussi.

La seule manière qu'il trouva pour se défouler fut la présence de Johnny Bolan dans les murs de la ferme. *La fattoria Rocca Grigia*, groupe de bâtisses isolées du Monte Gradara qui, à trente kilomètres seulement de Palerme, avait parfois servi de cachette à Nando Vanzano durant sa cavale. Depuis, les vieux bâtiments de pierres grises servaient encore parfois de planque à quelques *soldati* malchanceux importunés par la justice, ou de lieu de torture pour cuisiner tranquillement une ordure de repent.

Aujourd'hui, l'unique prisonnier de Rocca Grigia s'appelait Johnny Bolan. Un prisonnier qui lui donnait d'ailleurs quelques soucis. Grève de la faim ! Apparemment de santé précaire, et pourtant prêt à risquer de crever pour faire cesser le chantage sur son frère. Cette grande Salope dont la guerre sans merci avait coûté la vie à tant d'*uomini d'onore*, certains amis de Calari compris. Le grand Fumier qui, surtout, avait échappé au guet-apens organisé par Zari, le cousin de Calari, les ridiculisant tous les deux par la même occasion. Depuis, Zari avait eu beaucoup d'ennuis. Le boss de Washington avait même menacé de lancer un contrat sur lui pour avoir agi sur son territoire sans son accord. L'unique raison pour laquelle il ne l'avait pas fait était qu'il détestait Vanzano. Par ricochet, Zari en avait un peu voulu à son cousin. Jusqu'à ce que celui-ci lui propose de venir en Italie pour quelques jours. A mots couverts, il avait parlé de Rome et lui avait proposé son plan. Assoiffé de revanche, Zari avait sauté dans le premier avion pour la Ville éternelle. Malheureusement, là-bas aussi

les choses avaient mal tourné. La fille Gentanova était protégée. Sans doute des baby-sitters payés par son père, peut-être même à son insu. Depuis, elle avait disparu dans la nature avec son putain de code, laissant trois cadavres derrière elle. De minables petits flingueurs certes, mais leurs copains n'étaient pas très contents et le pavé romain s'était mis à chauffer sous les semelles de Zari. Alors, le *tenente* lui avait dit de le rejoindre à Palerme. La fille Gentanova, ils l'auraient autrement. Calari avait son idée. En apprenant que ce dernier détenait le frère du grand Fumier, Zari s'était précipité. Ils allaient faire d'une pierre deux coups, se venger sur les deux tableaux. Un enjeu considérable. Résultat, cette nuit et en proie à l'insomnie, Calari avait très envie de se défouler.

Arrachant sa large carcasse musculeuse du lit en fer trônant dans la grande chambre Spartiate qu'il occupait depuis toujours à la ferme, il enfila son pantalon. En maillot de peau malgré la fraîcheur de la nuit, il émergea dans un large couloir désert. Tout au bout, un escalier monumental en pierre descendait au rez-de-chaussée, débouchant dans un immense hall voûté au dallage usé par le temps. Sous l'escalier, une porte conduisait aux anciens communs, gardée par un *soldato*. Un petit râblé à moustaches qui somnolait, vautre dans une antique bergère à la tapisserie éventrée, un P.M. Beretta posé sur le ventre.

À l'irruption du *tenente*, il se redressa, hagard. Empoignant son arme à la hâte, il s'excusa d'une voix empâtée :

— *Scusi !* Je...

— Il a mangé ?

Calari parlait du prisonnier. Ce salaud de gréviste de la faim !

— *No*, répondit le *soldato* en grimaçant de dépit. *Niente*. Il n'a pourtant pas l'air en forme. Tousse tout le temps !

Le *tenente* réprima une grimace. Désignant la massive porte à double battant du hall qui donnait sur la grande cour de la ferme, il questionna :

— Tout va bien dehors ?

— *Sì, sì ! Tutto va bene !* Il y a Vasco, Giliara et...

D'un geste, son chef l'interrompt, continuant de gamberger. Il y avait cette petite fortune mise au frais par feu M^e Gentanova, dont il avait connu l'existence de la bouche d'Anna-Maria, qui tenait l'info de don Vanzano lui-même. Un pactole qui serait bientôt à lui. Dès que la fille se pointerait dans le secteur. Elle était obligée de venir. En Sicile, on assistait toujours aux funérailles de son père. C'était sacré. Des obsèques qui auraient lieu dans deux jours. Dès que le corps serait rapatrié. Et pour le cas où elle se planquerait pour y assister de loin, il avait tout prévu. Placé des mouchards où il fallait, et recruté les gens nécessaires pour accueillir les baby-sitters de la fille, s'ils pointaient

leurs sales groins. Ici, on n'était pas à Rome. On était en Sicile. La terre des *amici* !

De son côté, Zari était prêt lui aussi, et son équipe constituée. Des *assassini* recrutés pour la circonstance et qui ignoraient tout de l'histoire. De vrais jeunes tordus sans foi ni loi, qui auraient tué père et mère pour presque rien. Leur rôle, coincer la pisseuse et la livrer à Zari. Tout était verrouillé. Elle était forcée de tomber. Ensuite, quand elle serait aux mains de Zari, quand elle aurait enfin craché ce putain de code et que le *tenente* l'aurait vérifié, il la buterait lui-même. Pour soulager ses nerfs.

Revenant au présent et abandonnant le moustachu, le pourri poussa la porte des communs, longea un long couloir où s'ouvraient plusieurs portes. Franchissant l'une d'elles, il descendit un escalier, déboucha dans une succession de vastes caves voûtées, puis dans un dernier couloir, plus étroit. Au fond, une porte de bois épais, dotée d'énormes ferrures anciennes, mais dont la serrure moderne à barre de sûreté et à canon complexe détonnait dans le décor. Sortant une clé de sa poche et dédaignant le commutateur électrique fixé au chambranle, Calari ouvrit la porte, fit deux pas dans la pénombre d'un local sombre et puant le mois.

— *Allora*, l'Américain ! s'exclama-t-il, poings aux hanches, paraît que t'as pas faim ?

Il y eut un bruit de chaînes, une quinte de toux laborieuse. Ses yeux s'habituant à l'ombre du lieu, il put mieux distinguer les profondeurs du local. Une cellule spécialement étudiée pour les cas difficiles. Un immonde réduit, une oubliette sans air et plongée dans le noir, où il avait déjà fait enfermer et souffrir des tas de types plus teigneux que ce connard d'avocat.

— Hé ! appela-t-il. T'es déjà mort ?

Il s'aperçut brusquement qu'il s'était exprimé en italien, langue que l'autre enfoiré prétendait ne pas comprendre. La rogne aux tripes, il reprit, dans son anglais sommaire cette fois :

— Paraît que t'as pas faim ?

Une forme plus claire se découpait peu à peu dans l'ombre, se redressant sur le grabat scellé dans le mur, tout au fond du réduit.

— *No, thanks.*

« *No, thanks !* » Cet abruti se croyait au Ritz, ou quoi ! Sentant sa rogne augmenter, le *tenente* grinça :

— Paraît même que t'as pas soif ?

Dans une nouvelle quinte de toux, Johnny Bolan répondit, lapidaire :

— *No, thanks.*

Dino Calari sentit son estomac se crisper. Cet empaffé d'avocaillon se foutait de lui, et il ne pouvait même pas le tuer ! Pas plus qu'il ne

pouvait lui péter la tronche ! Dès le début, son prisonnier s'était révélé de santé fragile, et, s'il claquait, le Vieux offrirait à Dino une récompense à sa manière. Même en taule, le *capo* était encore puissant. N'importe quel minable petit tueur accepterait un contrat commandité par don Nando. Question de prestige. Calari avait beau être un vrai *soldato* et commander lui-même tout un regime *d'assassini* aguerris, il ne pèserait pas lourd. Pour le Vieux, Johnny Bolan représentait un fabuleux fond de commerce, à condition que le grand Fumier cède au chantage. Or, pour ça, il fallait garder son frère en vie. Ce salaud l'avait bien compris, et il en jouait parfaitement, avec sa santé chancelante et sa putain de grève de la faim !

Toutefois, Dino Calari n'avait pas dit son dernier mot. Les conditions de détention, c'est lui qui les fixait. Lui, le futur amant d'Anna-Maria, lui, il *primo tenente* de don Nando Vanzano... et son futur successeur !

Emergeant à grand-peine de ses fantasmes, le pourri ricana :

— Pas soif, hein !

Il marqua un temps, réfléchit, puis ressortit de la geôle en ironisant par-dessus son épaule :

— *Pazienza*, je reviens !

Il revint effectivement dix minutes plus tard, accompagné du gardien du hall et de deux *soldati* réveillés pour la circonstance. L'un d'eux portait un petit arrosoir de jardin sans sa pomme, l'autre un jeu de sangles à grosses boucles. Exceptionnellement, Dino alluma la lumière et, sautant sur le prisonnier, les trois autres le maîtrisèrent, le ligotant étroitement au châssis du grabat. Cela fait, le râblé attrapa le nez de Johnny Bolan, le serrant entre ses doigts jusqu'à ce qu'il ouvre la bouche pour chercher de l'air. Réflexe de survie auquel personne ne pouvait résister. Aussitôt, l'arrosoir entra en action, commençant à déverser son contenu dans la bouche ouverte. Le prisonnier se débattit, rua, cria, toussa à s'en déchirer les poumons, vomit, avala de nouvelles rations sans pouvoir résister. Quand l'arrosoir fut presque vide, Calari fit signe aux trois autres de repartir et d'éteindre la lumière. Tandis que, dans la pénombre revenue, Johnny reprenait à grand-peine son souffle sur le grabat détrempé.

— Dans peu de temps, Johnny, tu auras soif. Horriblement soif.

Il était sûr d'avoir raison. Dans les quatre litres d'eau de l'arrosoir, il avait fait dissoudre plus d'un kilo de sel... additionné de piment en poudre.

Personne ne pouvait résister à pareil traitement. Dans moins d'une heure, le frère de la grande salope allait se mettre à gueuler. Et dès demain, il supplierait qu'on lui donne à manger. Un assez long moment passa ainsi, puis, dans la pénombre de la cellule, la voix du prisonnier s'éleva soudain, altérée par ce qu'il venait de subir :

— Vous avez eu tort de faire ça. Vraiment tort.

Surpris, Calari se pencha, essayant de mieux distinguer les traits émaciés du prisonnier.

— Tiens, tiens ! dit-il, plein de sarcasmes. Et pourquoi donc, mon cher maître ?

Johnny Bolan toussa, cracha et, la voix complètement cassée, il répondit :

— Parce que la torture n'avilit que le bourreau.

Le *tenente* en resta presque sans voix. La philosophie n'avait jamais été son fort, mais, alors qu'il allait répliquer par une insanité, son prisonnier enchaîna entre deux quintes douloureuses :

— Et parce que pour ça... mon frère vous tuera.

Le ton était serein. Presque détaché.

CHAPITRE XII

Un flic ! Mack Bolan était tombé sur un flic et il avait manqué le tuer ! Un flic d'ailleurs plutôt coriace, qui commençait déjà à émerger de son K.O., grognant des choses inintelligibles et s'agitant de façon inquiétante. Heureusement, comme tout bon policier, il ne sortait jamais sans ses menottes, précieux accessoires que le Guerrier avait trouvés dans la boîte à gants de la BMW, en compagnie d'un radiotéléphone éteint. Bras entravés dans le dos, chevilles solidement attachées avec sa ceinture et elles-mêmes reliées à ses poignets, l'officier Giancarlo Riesi ne se libérerait pas de sitôt. Et puisque l'Exécuteur n'avait plus le choix, autant tirer parti de la situation. Au bluff. Vérifiant que le secteur était toujours calme, Bolan se pencha sur le policier en appelant :

— Hé ! Le flic !

L'intéressé grogna, se tortilla sur le plancher.

— Hé ! appela le Guerrier en forçant sur le ton vulgaire. Tu m'entends ?

Il vit la bouche de sa victime happer l'air comme un poisson sorti de l'eau, avant d'ouvrir enfin des yeux hagards. Encore hésitant, il articula :

— Qu'est-ce que...

Il marqua un temps, se tordit le cou pour essayer de mieux voir Bolan, grondant d'une voix à la fois mauvaise et incrédule :

— *Ma...* qui tu es, toi !

— T'occupe, renvoya Bolan dans le meilleur italien populaire qu'il put. Tu vas répondre à mes questions.

Joignant le geste à la parole, il avait actionné la culasse du *Snake* qui avait remplacé le Beretta dans son poing, faisant monter une balle dans le canon. Levant ce dernier devant les yeux du flic, il ajouta :

— Sinon...

Battant des paupières, celui-ci souffla, complètement dépassé :

— T'es complètement *pazzo* ! Complètement dingue ! Tu sais à qui...

— Je sais, coupa Bolan, plus mauvais garçon que nature. T'es un flic qui traîne où il faut pas. Parce que nous, on est déjà dans le secteur et qu'on y restera tant qu'on aura à y faire. *Capito* ?

— *Ma...*

— Combien vous êtes ? coupa l'Exécuteur, péremptoire. Et où sont planqués tes potes ? Dans le parc ? Dans la baraque ?

De la tête, il avait désigné le mur de clôture de la villa et le fonctionnaire répondit :

— *Ma...* je suis seul !

Incrédule, l'Exécuteur insista :

— Tu me prends pour une bille ?

Il avait encore approché le canon du *Snake* du front du policier, précisant d'un ton lugubre :

— Arme à silencieux, mec. Quand ça crache, on croirait un pet de mouche.

Battant les paupières mais conservant pourtant son calme, l'intéressé menaça à son tour :

— Tu sais ce que ça coûte, la peau d'un flic ?

— Je sais, répondit Bolan, volontairement cynique. La peine de mort n'existe plus.

Avec un rictus, l'officier grinça :

— Un Yankee ! Voyez-vous ça !

L'accent de Bolan l'avait trahi. Il ne s'était fait aucune illusion et, forçant encore le côté voyou de son personnage, il renvoya :

— *Yeah !* Et j'emmerde les flics. Les Siciliens et tous les autres !

— Je l'aurais parié ! railla à son tour Riesi qui reprenait du poil de la bête. Un vrai dur de dur ! Peut-être même un *true killer* ! *No* ?

Il avait prononcé les derniers mots avec un impeccable accent US, et beaucoup de mépris. Un dur à cuire, pas facile à déstabiliser. Il le fallait pourtant et, de sa voix sépulcrale, l'Exécuteur acquiesça :

— *Si.* Y a pas plus tueur que moi.

— Je vois, grogna le flic après un instant de réflexion. Et après avoir flingué Gentanova dans ton pays, on t'a envoyé ici pour venir foutre ton nez chez lui ! Pour trouver quoi ?

Les rôles étaient en train de s'inverser et Bolan rectifia le tir :

— *Bene !* soupira-t-il en faisant frémir le *Snake* devant les yeux du flic. Je crois qu'on n'a plus rien à se dire.

Il y avait comme un peu de regret dans sa voix et l'autre crut vraiment qu'il allait tirer. Un coup de poker très risqué, car, bien sûr, pas question pour le Guerrier d'assassiner un représentant de la loi italienne. Mais l'autre l'ignorait, et la voix soudain moins assurée, il s'énerva :

— *Aspette ! Aspette !* Attends ! Merde ! Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Je te l'ai dit. Je veux savoir combien vous êtes et ce que vous faites ici.

— Je suis seul, bordel ! protesta le flic, de plus en plus nerveux.

Etonnant, mais il avait l'air sincère. Bolan insista pourtant :

— Attention ! prévint-il, tu vas...

— *E vero !*

Faisant mine d'hésiter, l'Exécuteur interrogea :

— Un flic seul pour une planque de nuit ! Vous manquez

d'effectifs, ou quoi !

— *Ma... si !*

Le pire était que c'était sûrement vrai.

— Et cette BMW, elle est pas très administrative !

— On s'en sert pour les planques. C'est moins suspect.

— Justement, insista Bolan. C'est quoi, cette planque ?

Le policier garda le silence un instant, avant d'avouer enfin :

— Mes chefs savent que Gentanova fricotait avec la mafia sicilienne. Ils pensent que les *capi* d'ici l'ont fait flinguer sur le territoire US pour détourner les soupçons et garder les pieds au sec.

Profitant de l'ouverture, l'Exécuteur grinça :

— Et tu sais pourquoi on l'a buté, l'avocat ?

Finalement, il l'ignorait toujours et ça pouvait l'aider de l'apprendre.

— Je sais pas, moi ! Peut-être qu'il détenait quelque chose qui appartient aux mafieux siciliens ! Alors, ils se sont dit que *Cosa Nostra* allait envoyer des fouineurs dans ton genre chez l'avocat, pour récupérer ce qu'il leur avait fauché. C'est ça ?

Sans répondre, Bolan railla :

— Et t'étais chargé de les arrêter à toi tout seul !

Le policier corrigea, excédé et inquiet.

— Putain ! J'étais chargé d'appeler des renforts si vous débarquiez !

Plausible. L'Exécuteur poursuivit :

— Et t'as vu passer du monde ?

De mauvaise guerre, le fonctionnaire avoua :

— *Nessuno*. Personne. A part tout à l'heure, une Tempra avec deux passagers.

Le Guerrier fit valoir :

— Des petits malins auraient pu entrer par n'importe où, non ?

Par pur réflexe, l'autre renseigna :

— La grille d'entrée est sous alarme. Comme toute la baraque.

De ce côté, l'Exécuteur était tranquille. La propriété était probablement sous scellés aussi, mais le Guerrier n'en avait cure.

— Pour entrer dans le parc, continuait le policier, il faut escalader le mur. D'ailleurs, à part toi et tes potes, je ne vois pas qui ! Hormis la police, vous craignez quelqu'un d'autre ?

Malin, le flic sicilien ! Tout à son rôle, Bolan grinça :

— Je crains pas les flics ! Ni US, ni ritals ! Mais pour les indésirables dans le parc, je verrais assez des enfoirés de paparazzi, par exemple. L'assassinat aux USA d'un avocat de la mafia sicilienne, ça a dû secouer la presse locale.

Décidément très flic enquêteur, le policier ne put s'empêcher d'argumenter :

— Paparazzi ou pas, autant passer par le chemin le plus facile. Et ce chemin, c'est ici. Grâce au figuier dans le mur.

Exactement le raisonnement tenu plus tôt par l'Exécuteur. Haute de plus de deux mètres, l'enceinte de la propriété s'escaladait effectivement assez mal, sauf à l'endroit du figuier. Mais le Guerrier se posait des questions. Si le flic mentait et que des collègues à lui l'attendaient de l'autre côté du mur, il était très mal. Les prisons siciliennes étaient pleines de mafieux, et il se voyait mal exiger qu'on l'enferme à l'intérieur du char de guerre.

Malgré la pénombre, l'Exécuteur sentait le flic l'observer. Sans doute supputait-il ses chances de survie. Il avait forcément peur, pourtant, pas un instant il n'avait perdu sa dignité en suppliant ou en geignant. Un flic courageux. L'ancien sergent Miséricorde appréciait ce genre d'homme. Néanmoins, il allait devoir le neutraliser suffisamment longtemps pour éviter qu'il ne donne l'alerte. Et pour cela, il n'y avait que deux moyens : le tuer, ou le mettre K.-0. une deuxième fois. Mais pour le compte.

Un tueur de la mafia l'aurait assassiné. Pour Bolan, c'était évidemment exclu. Comme s'il suivait ses pensées, le policier interrogea :

— Tu vas me buter, pas vrai ?

— Tu vois une autre solution ?

Le policier hésita, finit par proposer :

— J'ai une femme et deux gosses. Trois bonnes raisons de rester tranquille jusqu'à l'arrivée de la relève.

— A quelle heure ?

— 4 heures.

Il n'avait pas hésité. C'était peut-être vrai, mais restait la radio de la boîte à gants et le téléphone portable du flic. Ses collègues l'appelleraient sûrement. Pour le radiotéléphone, il avait été volontairement éteint, et si ses copains trouvaient le GSM sur répondeur, ils ne s'inquiéteraient peut-être pas, pensant qu'il l'avait coupé par souci de discrétion. L'Exécuteur fit mine d'hésiter, finit par concéder :

— *Bene*. Mais je serai pas loin. Si je t'entends remuer le petit doigt, je reviens t'en mettre deux dans le chou.

Il avait assorti sa menace d'un geste significatif avec le *Snake*, et le policier battit encore des paupières.

— Je serai sage, promit-il. Si tu n'es pas sûr, il y a des sangles dans le coffre de la bagnole, et de l'adhésif. On s'en sert pour les cas récalcitrants.

Un flic pratique et coopératif. Normal. Même courageux, n'importe quel homme préfère vivre que mourir.

— Mais avant, enchaîna Riesi, colle-moi un ou deux gnons. Que ça

marque bien. Sinon, je risque des histoires.

Logique.

— Je vais me gêner ! renvoya le Guerrier.

De toute façon, c'était prévu. Pour la sécurité. Alors, d'un geste fulgurant sur la tempe, l'Exécuteur frappa de nouveau de la crosse de son arme. Une belle onde de choc, prévue pour de longs effets.

Puis, deux minutes plus tard, le flic parfaitement saucissonné et dûment bâillonné, le Guerrier vérifia qu'il respirait normalement et qu'aucun témoin ne traînait dans le secteur, avant de le tirer dehors pour le tasser dans le coffre de la BMW.

L'instant d'après, Beretta dans sa ceinture, le *Snake* dans sa poche spéciale fixée à la hanche et le poignard Survival dans sa gaine de l'avant-bras gauche, l'Exécuteur escaladait furtivement le figuier encastré dans le mur. Parvenu au faîte de ce dernier, il s'allongea sur les tuiles vernissées, tentant de fouiller du regard l'ombre des arbres du parc, où les rayons de lune ne parvenaient pas à percer. Laissant peu à peu sa vue s'habituer, guettant chaque son émanant de l'épais couvert, il patienta longuement, parfaitement immobile. Mais seuls s'élevaient dans la nuit la vague rumeur de Mondello, les stridulations des insectes et quelques cris d'oiseaux. Mélodie classique d'une nuit normale de la vie sans histoire.

Parfois, Mack Bolan se prenait à rêver que tout était normal aussi dans sa vie, et que les jours heureux auraient pu revenir. Mais, depuis trop d'années, son existence n'était plus qu'une succession de violences, d'effusions de sang et de drames. Il avait perdu sa famille, vu mourir des amis, pleuré des amours assassinées, comme Jil et ses enfants. Et voilà qu'à présent, c'était Johnny qui encaissait les coups. Par sa faute, en quelque sorte. Alors, le bonheur, c'était ailleurs, très loin de Bolan et de sa malédiction. Dans une autre vie.

N'ayant détecté aucune présence humaine dans l'environnement immédiat, Mack Bolan, chassant toute pensée parasite de son esprit, se laissa glisser de l'autre côté du mur, se recevant sans bruit sur un sol herbu, dégainant aussitôt le Survival. L'assurant dans son poing, il se mit à progresser lentement en direction d'une zone dégagée, où l'on distinguait la forme allongée d'une longue construction claire. Avançant sous le couvert des pins parasol, il décrivit une large courbe qui l'amena à l'orée de la zone boisée. Soudain, alors qu'il allait s'aventurer dans l'espace dégagé, il y eut un bruit non loin de là. Un son étrange pour le lieu. Comme une sorte de crachotis bref, un souffle chuintant. Un son très ténu, que l'Exécuteur aurait pourtant reconnu parmi des milliers d'autres.

Le souffle d'un talkie-walkie ! Là, à quelques mètres de lui !

CHAPITRE XIII

Le flic avait menti ! Des collègues à lui planquaient dans le parc de la villa !

Des flics qui n'avaient heureusement pas éventé sa présence. Instantanément, les réflexes du Guerrier avaient joué. Le plus doucement possible, il s'était accroupi pour finir un genou à terre, regard tourné vers l'endroit d'où venait le chuintement. Un souffle quasi inaudible parmi les sons environnants, que tout autre que lui n'aurait même pas distingué. Un moment s'écoula, puis l'Exécuteur perçut le son assourdi d'une voix.

— ... dit d'attendre toute la nuit ! Alors on reste !

Une voix masculine, en italien. Tous les sens en alerte, le manche du Survival bien calé dans son poing, le Guerrier s'aplatit dans l'herbe, entamant un lent mouvement de reptation parfaitement silencieux, veillant au moindre obstacle et prêt à tout. Mais une inconnue subsistait : flic, ou pourri ? Et que faire dans le premier cas ? L'Exécuteur n'avait pas résolu le problème, quand, après quelques mètres d'une nouvelle reptation, il se statufia en entendant :

— Si, elle va venir, la poufiasse ! Za nous l'a dit !

Cette fois, c'était beaucoup plus distinct. L'inconnu était tout près, pourtant, Bolan ne le voyait toujours pas. Un pro du camouflage. Il y eut un silence, puis encore :

— Quoi, les flics ! On les emmerde, les flics !

Désormais, les choses étaient plus claires ! La police étant exclue, restait l'éventualité des paparazzi. Peu probable. A cause du ton employé. Pas un langage de photographe, fut-il le plus vulgaire paparazzo du siècle. Tapi près du sol, le poignard au poing, l'Exécuteur était en train d'analyser tout cela, quand l'inconnu ajouta :

— C'est ça ! On attend, et après, on est riches ! Peut-être même qu'on lui éclatera le cul en prime à cette salope ! Alors fais pas chier !

Langage plus qu'édifiant, qui balaya les derniers doutes de l'Exécuteur. Pourtant, il patienta encore un instant, jusqu'à ce que le souffle du talkie-walkie cesse, et qu'il repère enfin sa proie. Alors, il attaqua.

Franchissant tel un félin les trois derniers mètres qui le séparaient de la silhouette sombre allongée sous les arbres, il plongea dessus à la vitesse de l'éclair, l'écrasant de tout son poids. Simultanément, sa main gauche avait déjà obstrué la bouche du pourri, l'empêchant de crier et lui tirant violemment la tête en arrière. La lame du Survival entra en contact avec son cou, et le Guerrier souffla à son oreille :

— Chut !

Sous lui, l'autre devait avoir l'habitude des armes blanches et de leur terrifiant pouvoir : il se statufia. Profitant de la situation, l'Exécuteur le fouilla de sa main libre, trouva un pistolet sous son blouson, un rasoir dans une poche et une lampe torche accrochée à son poignet. Confisquant le tout et sans lui laisser le temps de se reprendre, il souffla de nouveau :

— Je vais ôter ma main. Si tu cries, tu es mort.

Compte tenu de ce qu'il avait entendu, le pourri semblait diriger les opérations. Retirant sa main de la bouche obstruée, il questionna :

— Vous êtes combien ?

— Va te...

La lame du poignard stoppa net ce début de rébellion. Le Guerrier sentit quelque chose de tiède lui couler entre les doigts. Chair du cou entamée, le pourri redevint sage et Bolan répéta :

— *Quanto ?* Combien ?

Respirant à peine par crainte de la lame, l'autre ne répondit pas. D'une torsion de poignet, l'Exécuteur le fit saigner un peu plus et, d'un seul coup, le pourri céda :

— *Qua... quattro !*

— Tu mens ! Je vais te tuer !

Juste pour tester.

— *No ! No ! Quattro !* Je jure !

Il semblait sincère. Quatre, c'était un petit commando. A la voix, Bolan avait plus ou moins situé l'âge de sa proie entre vingt-cinq et trente ans. Un rayon de lune lui en donna confirmation. Costaud, pas très propre à en juger par l'odeur. Dans son oreille gauche, un mini-écouteur avec un fil relié au talkie-walkie. Circuit d'écoute annexe. Pratique pour entendre son correspondant sans troubler le silence alentour. Le Guerrier l'arracha, ainsi que le jack branché à l'appareil. Un léger grésillement l'informa que l'écoute repassait par le circuit extérieur. Aussitôt, il pressa :

— Où sont les autres ?

Nouvelle hésitation qu'il dut balayer d'un frémissement de la lame.

— Ils... De l'autre côté de la baraque ! Vers la piscine !

Suffisamment loin pour qu'ils n'entendent rien de leur petit entretien. Bolan continua :

— Qui est Za ? Votre boss ?

Pas de réponse. Bougeant légèrement la lame du Survival en un mouvement latéral, le Guerrier gronda :

— Qui est Za ?

— Le... Un type ! Avec un accent.

Un type avec un accent. Ça sentait la suite des événements de Washington. Bolan insista :

— Son vrai nom ?

— Je sais pas, merde ! Ma parole !

Pour ce que valait la parole de ce genre de racaille... Mais, déjà, le pourri reprenait précipitamment :

— Ce mec... il est venu avec du fric. Plein de fric ! En m'appelant par mon nom comme si on se connaissait depuis toujours. Un balèze, avec les tifs en queue de rat sur la nuque. Genre italo, mais avec un accent...

— Quelle sorte d'accent ? coupa Bolan.

— Je sais pas moi ! Genre amerlock, ou un truc comme ça ! J'ai pas demandé ses papiers ! Il... il m'a dit qu'il venait de la part de gros bonnets de Palerme et... et qu'il avait besoin d'un service.

— Genre quoi ?

— Ben... de venir ici et d'attendre une fille.

Ça collait avec ce que l'Exécuteur avait entendu plus tôt. Détails scabreux en moins.

— Et ?

— Ben... il voulait qu'on la kidnappe et qu'on la lui amène.

Le Guerrier tendit l'oreille, intéressé.

— Où ça ?

— Dans... enfin dans nos caves.

— Vos caves !

Hésitation du minable, puis :

— On a des caves à nous. Dans les cités. Pour nos affaires, quoi !

Bolan voyait de quelle catégorie d'affaires il s'agissait. Comme souvent et dans la plupart des cités du monde, les caves délaissées par leurs locataires servaient de rendez-vous pour les dealers, les petits trafiquants d'armes, de faux papiers, etc. La nouvelle crasse du monde. Inutile d'aller fouiner par-là. Le tam-tam local fonctionnait trop bien et le mystérieux Za s'évaporerait dans la nature. Une seule piste s'offrait décidément, le PC portable de feu M^e Gentanova. Par acquit de conscience, le Guerrier s'enquit tout de même :

— Une fois la fille coincée, tu devais le contacter comment ?

— On doit pas le contacter. C'est lui qui doit nous appeler.

— Où ça ?

— Téléphone portable.

— Tu ne l'as pas sur toi, fit observer Bolan qui l'avait fouillé.

— No. C'est un téléphone... enfin, il appartient à personne, quoi ! Il est dans la cave !

Inutile de chercher non plus de ce côté. Le nommé Za avait bien verrouillé sa petite combine.

Bolan avait affaire à un groupe de minables tueurs free-lance, vivier fangeux où la mafia puisait à la demande. De la pourriture.

À présent, complètement habitué à l'obscurité et à la faveur de la lune de nouveau découverte, il voyait suffisamment le profil du type.

Front bas, nez écrasé, petit yeux mauvais. Tout en l'écoutant, Bolan avait réfléchi. Avec le flic dans le coffre de la BMW, il ne pouvait s'éterniser.

— Tes potes, questionna-t-il. Ils ont des lampes aussi ?

— Si.

Petit détail auquel il fallait penser. Prenant sa décision et portant le talkie-walkie devant la bouche du pourri, il ordonna :

— *Bene*. Tu vas les appeler. Leur dire de venir ici, mais sans allumer leurs lampes. Un mot de travers, et je te saigne. Dis que tu veux faire un truc. Mais reste évasif.

A vue de nez, les autres se trouvaient à une trentaine de secondes à pied. Temps largement suffisant pour l'Exécuteur. Sa main prête à écraser de nouveau la bouche de type, il ordonna :

— *Adesso !* Maintenant !

La petite ordure hésita et l'Exécuteur dut jouer de sa lame pour le faire obéir. Dans son autre poing, le talkie-walkie réactivé s'était mis à chuintier. Bolan poussa le curseur d'émission; résigné, le jeune pourri finit par lancer dans l'appareil :

— Hé, les mecs ! Rappliquez ! Sans allumer vos lampes ! On a un truc à faire !

Parfait ! Passant sur le mode écoute, le Guerrier entendit une voix vulgaire lancer :

— T'as changé d'avis ?

D'une bourrade, le Guerrier encouragea la réponse.

— T'occupe ! grinça le petit salaud, décidément zélé. Rappliquez !

— Sans les lampes ! rappela l'Exécuteur.

La lame du Survival était devenue si dangereuse que l'autre manqua paniquer.

— Sans les loupiottes ! rappela-t-il à son tour d'une voix étranglée. Restez discrets !

— Ça va ! On arrive !

Il y eut un déclic dans le haut-parleur. Satisfait, l'Exécuteur apprécia :

— *Bene*, petit pourri ! *Molto bene !*

La voix sépulcrale n'avait pas fini de résonner à l'oreille du jeune tueur que la lame du terrible Survival achevait ce qu'elle avait commencé. Sous le corps du Guerrier, celui de la crapule se cabra violemment. Il voulut se débattre, sa bouche s'ouvrit pour crier, mais la paume revenue l'écraser l'en empêcha. Un affreux gargouillis se fit entendre au niveau de sa gorge, et un liquide tiède inonda le poing de l'Exécuteur qui contint une grimace. Le sadisme n'était pas son fort, et il n'avait jamais aimé égorger quiconque. Mais, dans ce silence, même très étouffée la détonation du *Snake* risquait de s'entendre. Or, pour avoir les trois autres sans leur courir après, il avait besoin de

discrétion. En attendant, sous le corps de Bolan, le minable mettait un temps fou à mourir. D'un sec coup de poignet, l'Exécuteur élargit la blessure. Quelques secondes après, le voyou était agité des ultimes spasmes.

Le Guerrier n'attendit pas plus. Déjà, il entendait des bruits de galopades dans le parc. Levant les yeux, il aperçut dans la lueur lunaire trois silhouettes qui se précipitaient dans sa direction. Se redressant d'un coup de reins, il hissa le cadavre sanglant contre le tronc d'un gros pin parasol. Le tenant par le col à la force d'un bras, il passa derrière le tronc pour le maintenir ainsi, tout en demeurant invisible. Un cadavre debout et couvert de sang, avec la gorge ouverte. Un spectacle de grand Guignol, idéal pour déstabiliser le trio. Juste le temps pour l'Exécuteur de frapper à coup sûr.

— Hé ! Sassa !

Soudain, ils furent là tous les trois. Le premier, celui qui avait appelé, venait de pénétrer sous le couvert des pins. La brusque différence de luminosité le surprit. Ralentissant brusquement, il appela encore :

— T'es où ?

Emportés par leur élan, les deux autres étaient arrivés à son niveau, cherchant eux aussi à distinguer quelque chose dans l'ombre. Contre le tronc du grand pin, l'Exécuteur dit alors :

— *Qui. Ici.*

La lampe torche s'alluma dans le poing qui maintenait le cadavre, rayon pointé sur le visage ensanglanté. Image si cauchemardesque que les trois jeunes pourris furent privés de réflexes durant une seconde ou deux. Puis, réalisant ce qu'il voyait, le premier arrivé sursauta violemment. Enfin il sembla se désarticuler en hurlant :

— Puta...

Il n'acheva pas. Il avait littéralement arraché les pans de son blouson en l'ouvrant à la volée, brandissant un gros automatique. Ses complices l'imitaient déjà, mais, dans le poing de l'Exécuteur, le *Snake* avait toussé. Trois fois. Enjambant les cadavres, Bolan vérifia qu'ils étaient bien morts, avant de se fondre dans la nuit. Sans un regret.

Tous les quatre faisaient partie du hideux système qui pourrissait le monde... et qui avait frappé son frère Johnny.

Son frère qu'il devait retrouver, quoi qu'il en coûte.

CHAPITRE XIV

Robertina Gentanova n'avait rien dit, mais Mack Bolan savait qu'elle avait découvert les fameuses « pages élues » dans la bible trouvée la veille à la villa, et paraissait en avoir décrypté l'énigme. Il l'avait deviné au son de sa voix, quand il l'avait appelée ce matin chez son amie de lycée à Palerme. Robertina lui avait paru libérée d'une angoisse ou d'une profonde peine. Convaincu qu'elle avait trouvé le secret du code bancaire recherché par ses agresseurs, le Guerrier ne lui avait cependant posé aucune question. De son côté, il avait mis la main sur la photo de l'avocat, et mémorisé ce qui était inscrit au dos. En fait, deux formules distinctes : « Nous deux » et « Amour toujours ».

C'était simple et apparemment tout bête, mais en matière de code d'accès informatique, ça ne s'inventait pas. Encore faudrait-il à Bolan les utiliser dans le bon ordre. En tout cas, il avait réussi la première étape du jeu de piste qui lui permettrait peut-être de retrouver son frère. En attendant, deux épreuves l'attendaient encore. La première, mettre la main sur le PC portable.

Au moment de déposer Robertina chez sa copine il prétextait un adieu que son père aurait voulu lui faire transmettre à son ami d'enfance, pour lui demander les coordonnées de ce dernier. Plus émue qu'elle n'aurait sans doute souhaité le paraître, Robertina n'avait pas hésité.

— Giorgio Samani, avait-elle répondu.

Il était infirme et exploitait avec sa sœur une petite épicerie, dans un village situé à une cinquantaine de kilomètres, au sud-ouest de Palerme. Pas plus difficile que ça ! Maintenant en possession de son code, lui aussi, l'Exécuteur n'avait plus qu'à récupérer l'ordinateur. Ensuite seulement commencerait son blitz. Le petit jeu de massacre qui, il l'espérait, lui permettrait de retrouver Johnny.

Mack Bolan sentait l'angoisse monter en lui d'heure en heure. Ce matin au téléphone, Jack Grimaldi lui avait juré que le char de guerre serait acheminé à Sigonella sous quelques jours. Trois ou quatre... si tout allait bien.

Si tout allait bien ! Johnny, lui, n'allait sûrement pas bien du tout !

Quand il songeait à cela, Mack Bolan se sentait envahi de sueurs froides. Il se rassurait néanmoins en se mettant à la place de Vanzano. Sans donner régulièrement la preuve que Johnny vivait toujours, il n'aurait aucune prise sur le grand Fumier.

En fait de village, cela ressemblait plutôt à une petite ville. Et, à en croire le nombre de voitures en stationnement dans les rues étroites, chaque habitant possédait la sienne. D'apparence modeste, accolée à

un porche donnant sur cour, l'épicerie de Giorgio Samani se trouvait à l'angle d'une place, face à une petite église de style baroque, non loin d'un café à la terrasse remplie de jeunes, en plein centre de l'agglomération. Rendu méfiant par les événements de Rome, Bolan avait préféré ne pas appeler auparavant. Il brieferait l'épicier de visu. Dès son arrivée, il s'était rendu dans le secteur, effectuant plusieurs passages devant le magasin, en voiture et à pied, essayant de repérer d'éventuels curieux. Pas facile. On approchait de midi, c'était jour de marché sur la place, et les rues au pavé gris étaient noires de monde. N'ayant rien noté de suspect, il était entré dans la boutique, trouvant une petite femme sans âge et vêtue de sombre en conversation avec un client. Un jeune costaud, mal rasé et au blouson bleu passablement élimé, qui, heureusement, lui laissa vite la place. La femme était la sœur de Samani. Tout sourire mais ne fournissant qu'une vague explication à propos d'un ami commun de Palerme, Bolan avait demandé à voir son frère. Apparemment intriguée par ses propos mais charmante, la femme avait expliqué qu'il avait de la chance : son frère revenait justement ce soir d'un séjour à Trápani, chez des amis d'un ami récemment décédé. Mais, en tant que conseiller municipal, il avait une réunion en mairie à son retour. Il ne rentrerait pas avant 23 heures. Bolan ne pouvait pas le rater : Samani conduisait une Espace Renault bleue, qu'il entraînait dans la cour pour manœuvrer plus commodément son fauteuil roulant.

Il était 23 heures passées et, installé dans la Tempura non loin de la boutique, Bolan attendait depuis presque une heure. Il avait effectivement repéré le véhicule un moment plus tôt sur le parking de la mairie toute proche. Vide. A cette heure, il n'y avait plus guère de piétons dans les rues, mais, comme partout en Italie, la circulation persistait et, par les fenêtres ouvertes des maisons, les télévisions déversaient les décibels de leurs variétés débiles. C'étaient les beaux jours et le village vivait à l'orientale.

Un peu plus tôt, méfiant, le Guerrier avait patrouillé dans le secteur. Mais, sur la place, contrairement à l'épicerie Samani, le café était encore ouvert. Dans les voitures et près des scooters stationnés n'importe où, des amoureux flirtaient au son des autoradios. Difficile de détecter le moindre indésirable, mais Bolan ne voyait guère de raisons à ce que l'ami de Gentanova soit surveillé. De toute façon, s'il voulait obtenir ce PC, il devait à tout prix contacter l'épicier.

L'Espace bleue apparut soudain au débouché de la rue principale. Bolan vit le véhicule traverser la place, louvoyer entre les scooters en klaxonnant joyeusement, salué par quelques mains levées sur son passage. Il pénétra dans la cour de la boutique et, d'où il se tenait, le Guerrier vit la porte latérale s'ouvrir, livrant passage à une paire de bras puis au buste du chauffeur, qui, de son siège et grâce à un

mécanisme électrique, déposa par terre un fauteuil d'infirme repliable. Refusant l'aide de sa sœur qui venait d'apparaître sur le seuil d'une porte latérale, il ouvrit le fauteuil, se glissa dedans à la force des bras et ressortit de la cour pour gagner la rue à grands moulinets puissants. Fauteuil tressautant sur les pavés, l'épicier traversa la place, rejoignant la terrasse du café pour s'attabler avec un groupe d'hommes en grande discussion. Résigné, le Guerrier prit son mal en patience. Il ignorait à quelle heure fermait le café, mais pas question d'aborder Giorgio Samani devant tout le monde. Il était 23 h 20, ça ne durerait pas toute la nuit.

Un quart d'heure plus tard, l'ami de Gentanova quittait la terrasse, retraversait la place et disparaissait enfin dans la cour de l'épicerie. C'était le moment.

Mais, à la seconde où le Guerrier allait quitter la Tempra, il arrêta son geste, tous les sens en alerte. Une silhouette venait d'apparaître, tournant à l'angle de l'épicerie. Un grand type à la démarche hésitante, qui s'arrêta devant le porche de la cour, l'air de chercher quelqu'un.

C'était le client croisé plus tôt à l'épicerie, le jeune mal rasé au blouson bleu.

— Tu m'as caché des choses, Dino.

— T'es dingue !

— Tu m'as caché des choses, répéta Zari sur un ton de reproche appuyé. Et entre cousins, c'est mal.

Dans l'habitable de l'Autobianchi de location, la voix sourde de Zari avait résonné comme un glas, provoquant un malaise chez Dino Calari. Le *tenente* en fut agacé. Mais il connaissait trop bien son cousin de Washington, et sa réputation rancunière, souvent jusqu'au-boutiste. Un petit travers qui, autrefois, l'avait empêché de gravir les échelons de la hiérarchie à la CIA.

Bien sûr, Dino Calari n'avait jamais eu peur de son cousin, ils avaient été élevés ensemble, avant que la famille de Zari n'émigre aux States. Néanmoins, il préférerait ne pas se fâcher avec lui. La guerre c'était bien, mais il avait déjà assez de boulot avec l'ennemi.

— Tu m'as caché quelque chose, reprit Zari sur ce même ton professoral qui mettait le *tenente* hors de lui, à propos de ceux qui ont bousillé mon équipe de Washington, et je suis venu pour que tu me dises quoi.

— Ma...

— J'ai besoin de savoir, Dino. J'ai eu des ennuis à Washington. On murmure que le boss aurait même failli lancer un contrat sur moi, et que, s'il ne l'a pas fait, c'est pour emmerder le Vieux. Ils se sont toujours détestés. Tu sais ça, *vero* !

— Si, répondit Calari sans y faire attention. Sûr !

— *Bene !* reprit son cousin d'Amérique. Alors maintenant, je dois savoir.

Zari marqua un temps, regardant droit devant lui à travers le pare-brise, offrant à son cousin la vue en ombre chinoise de son profil fortement typé, avec son nez en bec d'aigle et sa queue de rat dans la nuque. Puis enchaînant un ton plus bas, il déclara :

— Pour laver mon honneur.

Après cela, Zari se tut, alluma une cigarette, descendit quelques centimètres de glace, souffla un nuage de fumée dans la nuit fraîche de la montagne et se mit à attendre.

Mano « *Zampa rigida* », dont le surnom de « *Patte raide* » était dû à sa jambe gauche, estropiée en 1988 par une grenade sandiniste au Honduras, semblait ne jamais s'énervier, mais, depuis le désastre de Washington, il était fou de rage. Alors forcément, le fiasco de Rome n'avait pas arrangé ses nerfs...

Ancienne barbouze de la CIA en Amérique latine, athlète confirmé, expert en sports de combat et sachant manier tous les types d'armement, Zari connaissait aussi toutes les techniques dans le domaine des coups tordus et de l'intimidation. Ayant fréquenté beaucoup de gens de toutes sortes durant ses activités secrètes, il n'avait pas eu de mal à se recycler après son éviction de la CIA. D'abord mercenaire pour le compte du Mossad, avant d'être récupéré par les caïds de la côte Est des USA, où il avait fini par atterrir. Depuis, il avait organisé toutes sortes de contrats pour le compte des *amici* locaux, toujours avec succès. Jusqu'à cette nuit maudite à Washington, où sa meilleure équipe s'était fait dézinguer par des inconnus. Des sacrés pros, à en juger par les dégâts. Alors, ce soir, après l'échec du contrat romain et ses trois morts, puis le carnage d'hier soir à Mondello, Zari ne décolérait pas, malgré les apparences. Quelque chose lui échappait depuis le début de cette affaire, et il avait horreur de ça. Même au temps de la CIA et de ses manips cachottières qui foutaient si souvent le bordel dans les missions, il ne s'était jamais senti aussi largué. Et, s'il était en colère, c'était parce qu'il était sûr que son cousin l'avait manipulé. Il lui avait caché des trucs, et, pour que ça tourne aussi mal, il ne pouvait s'agir que d'éléments essentiels.

A voir Zari à cet instant, apparemment serein et fumant tranquillement, on aurait pu croire à une grande sérénité. Mais Dino le connaissait trop pour se faire des illusions. Il savait aussi qu'il était exclu de raconter n'importe quoi à son cousin. Alors il dit simplement :

— C'est Bolan.

D'abord, il crut que Zari n'avait pas entendu, puis, sans bouger et sur le même ton calme, l'ancienne barbouze demanda :

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Bolan, répéta le *tenente*. Ton problème à Washington, c'était Mack Bolan. La grande Salope.

Il reprit ensuite l'historique de l'affaire. Le rapt de l'avocat US pour lui faire cracher l'endroit où se cachait sa cliente, la maîtresse américaine du boss de Bari enfuie avec un paquet de fric, et la découverte inattendue que l'avocat en question n'était autre que le frère du grand Fumier. Avouant enfin, détenir Johnny Bolan pour le compte de Nando Vanzano, il acheva en dégageant sa responsabilité :

— Le Vieux m'avait interdit de révéler ça à qui que ce soit. Même à toi.

Mano avait fini sa cigarette. Parfaitement immobile et les yeux à présent baissés, on aurait pu le croire endormi. Mais il n'en était rien, et, quand il reprit la parole, ce fut d'une voix plus sourde encore :

— Je suis content d'être venu au pays, dit-il seulement. Très content.

Aucune émotion apparente dans le ton. Seulement une drôle de petite lueur entre ses paupières lourdes. Une lueur joyeuse.

CHAPITRE XV

La réapparition du jeune homme au blouson bleu ne pouvait être fortuite. En tout cas, éminemment suspecte, compte tenu des circonstances. Pourtant, à peine le type avait-il fait un pas dans la cour qu'il rebroussait chemin, mine de rien. Le Guerrier le vit amorcer la traversée de la place, et, à cause de l'angle de la rue, il dut quitter la Tempra pour le suivre des yeux. Passant devant la terrasse du café qui commençait à se vider, la petite frappe rejoignit une vieille Lancia grise et monta à l'arrière. La voiture n'était pas là lors du dernier passage de Bolan, et elle comptait deux autres passagers.

Dans le cerveau de l'Exécuteur, les connexions s'enchaînaient à la vitesse de la lumière. L'ami d'enfance de M^e Gentanova était surveillé, et la raison en était limpide. Les quatre minables de Mondello ayant raté leur kidnapping, leurs commanditaires avaient pensé que Robertina viendrait naturellement se réfugier chez l'ami d'enfance de son père. Ce qui s'appelle de la suite dans les idées.

Et rien ne prouvait que ceux de la Lancia fussent seuls. En tout cas, plus question de s'attarder.

Pas question non plus d'emprunter la cour pour approcher l'épicier. Situés exactement dans l'axe, ceux de la Lancia le verraient entrer. Bolan aurait sans doute besoin d'un peu de temps pour convaincre Giorgio Samani, et il se voyait mal déclencher un blitz dans l'épicerie si les autres leur tombaient dessus. Cette fois, le téléphone s'imposait. Activant son GSM satellitaire multibandes, le Guerrier composa le numéro indiqué par Robertina. Il y eut deux sonneries, avant qu'une voix féminine ne réponde :

— *Pronto ?*

La sœur de Samani. Se rappelant à son souvenir, Bolan demanda à parler à son frère et, l'instant d'après, une voix d'homme intervenait :

— *Si ?*

Choisissant ses mots, Bolan commença prudemment :

— *Signore Samani*, je suis venu cet après-midi pour tenter de vous voir, mais vous n'étiez pas là.

— *Si*. Ma sœur vient de m'en parler, *signore...*

— Faresana, mentit Bolan. Antonio Faresana. Je suis un ami d'Andréa Gentanova.

Il avait préparé ce petit bluff, destiné à rassurer l'épicier. Un Américain de souche italienne reste italien aux yeux d'un autre Italien.

Il y eut un bref silence sur la ligne, avant que l'épicier ne déclare d'une voix changée :

— *Ma...* Andréa est mort, *signore !*

L'épicier était au courant. L'ami récemment décédé évoqué par sa sœur était sans doute Gentanova. Rasséréné, Bolan enchaîna :

— C'est précisément à ce propos que je dois vous voir.

— Ah !

— Je dois vous voir très vite, insista l'Exécuteur. En fait, je suis tout près de votre magasin.

— Eh bien...

— *Signore* Samani, coupa encore Bolan. Il vaudrait mieux être très discret. Existe-t-il une autre entrée que par la cour pour vous rejoindre ?

— Quel est l'objet de votre visite, *signore* ?

Ça s'engageait assez mal. L'épicier était au conseil municipal. S'il prenait peur et appelait la police, Bolan pouvait dire adieu au PC portable. Jouant son va-tout, le Guerrier avoua :

— Peu avant sa mort, votre ami Andréa Gentanova m'a chargé de vous transmettre un certain message.

Encore un bref silence, puis :

— Quel message ?

— Pas par téléphone, *signore* Samani. Il s'agit d'un message entre Andréa et vous. Une sorte de secret, si vous voyez ce que je veux dire.

Cette fois, le silence dura beaucoup plus longtemps. Et quand Samani revint en ligne, ce fut pour dire :

— Quand voulez-vous ?

Soulagé, Bolan répondit :

— *Adesso*. Maintenant. Mais il vaudrait mieux qu'on ne nous voie pas ensemble. C'est pourquoi si vous aviez une entrée plus discrète que...

— Par la cave ! Entrez dans le couloir du numéro deux de la *via* Dottore Pasquali. Ma sœur va vous y attendre.

Une petite rue qui bordait l'arrière du pâté de maisons dans lequel s'inscrivait l'épicerie. Bolan remercia, coupa le contact et quitta la Tempra, vérifiant discrètement que, sur la place, la vieille Lancia était toujours là, avec ses occupants. L'instant d'après, il pénétrait dans le couloir indiqué, au bout duquel une petite porte venait de s'ouvrir. La sœur de Samani l'attendait, une lampe de poche au poing, le visage inquiet.

— Ne craignez rien, la rassura Bolan. Je suis un ami. Vraiment.

Sans répondre, elle le guida vers un escalier, puis à travers un dédale de caves humides, desquelles ils émergèrent enfin par un autre escalier qui aboutissait à une arrière-boutique encombrée de caisses et de bouteilles. De cet endroit, la vue plongeait sur la boutique éteinte, et, à travers sa vitrine à grille ajourée, sur la place. D'un coup d'œil discret, le Guerrier vérifia que la Lancia attendait toujours. Assis à l'entrée du local dans son fauteuil roulant, un plaid sur les genoux,

Samani l'observait, méfiant. C'était un quinquagénaire plutôt sec, avec des cheveux poivre et sel et un visage anguleux. Jaugeant Bolan d'un regard acéré, il interrogea sans ambages :

— Alors, *signore* Faranesa. Quel est ce message ?

Bolan récita :

— « En souvenir de Carla. »

L'homme au fauteuil n'eut pas une réaction, mais il sembla au Guerrier surprendre une très brève lueur dans ses prunelles noires.

— Je vois, dit-il seulement.

Impatient, le Guerrier demanda aussitôt :

— Andréa m'a dit qu'en échange de ce code, vous me remettiez un certain objet.

Regard scrutateur, l'épicier ne bronchait toujours pas.

— Quel objet ?

— Un ordinateur portable. Vous avez ce PC ?

— Où avez-vous connu Andréa, *signore*... Faranesa ?

Visiblement, l'épicier ne croyait guère à l'identité de Bolan. Il y avait néanmoins le mot de passe, et ça lui posait un problème. Mais avec les types de la Lancia qui attendaient sur la place et dont Bolan ignorait encore les intentions, le temps était précieux. Aussi, décida-t-il de tout dire. Ou presque. Il évoqua le rendez-vous de Washington avec l'avocat, raconta le guet-apens, puis le massacre qui avait suivi, la mort d'Andréa Gentanova. Enfin, aménageant quelque peu la vérité, il acheva :

— J'ignore le contenu informatique de ce PC, mais Andréa prétend qu'il me permettra de protéger sa fille.

Décidément méfiant, l'épicier fit valoir :

— Andréa m'a dit que le disque de cet ordinateur était verrouillé. Même moi, je ne pourrais rien y lire.

— Moi si. J'ai le code.

Désignant alors le plaid sur les genoux de l'épicier, le Guerrier prévint, froidement ironique :

— Et même sous la menace de cette arme, je ne vous le donnerai pas.

Une sorte de duel des regards s'ensuivit entre les deux hommes, tandis que, gênée, la petite femme faisait mine de ranger des casiers à bouteilles. Après un temps qui parut une éternité à Bolan, Samani exhala un bref soupir :

— *Bene*, dit-il.

Puis, ôtant sa main droite de sous le plaid, il découvrit l'arme que l'Exécuteur avait devinée depuis son arrivée. Un bon vieux Colt .45, sans doute une relique du débarquement allié de la dernière guerre.

— Je reviens, dit encore Samani en faisant demi-tour avec son fauteuil.

Une minute plus tard, il reparut, une mallette sur ses genoux, la posa aux pieds de Bolan. Puis il déclara tout de go :

— Je sais qu'Andréa est mort à cause de ses rapports avec la mafia. Je l'avais prévenu plusieurs fois, mais il ne voulait rien savoir. Il exigeait toujours plus d'argent. Pour que Robertina n'ait pas de problèmes quand il aurait disparu. Mais mon ami n'était pas un imbécile, alors je peux imaginer ce que contient ce disque. J'ignore qui vous êtes vraiment, *signore*, mais j'espère que vous en ferez l'usage qu'il en attendait.

Il marqua un temps, et sa sœur en profita pour lui lancer quelques mots dans un patois incompréhensible pour Bolan. L'épicier hocha la tête et reprit en italien :

— Si vous voyez Robertina, ma sœur aimerait que vous lui disiez qu'au cas où elle aurait besoin... enfin, elle serait accueillie ici comme chez elle.

Le Guerrier attrapa la perche au bond.

— Ça ne serait pas prudent, dit-il. Pour le moment, elle est en sécurité, mais ceux qui ont assassiné son père pourraient vouloir lui faire des ennuis, et à vous s'ils la trouvaient ici.

Souriant à la femme en sombre, Bolan ajouta :

— Mais je lui ferai part de votre affection.

Inutile de les inquiéter en parlant de ceux de la Lancia. En italien cette fois, la sœur intervint, l'air inquiet :

— C'est que... justement, quand vous êtes venu cet après-midi, il y avait un homme dans la boutique. Un jeune. Et, précisément, il me demandait si j'avais des nouvelles de Robertina.

Bolan tiqua :

— Qu'a-t-il dit exactement ?

— Eh bien... qu'il l'avait connue à Rome, qu'ils étaient très amis, qu'elle lui avait souvent parlé de nous et qu'il était inquiet de ne plus pouvoir la joindre. Après la mort de son père, il avait peur qu'elle fasse une dépression... ou quelque chose de ce genre.

Ben voyons ! Mais déjà, la femme reprenait :

— Ça m'a paru bizarre.

— Pourquoi ?

— Robertina a toujours détesté les garçons négligés.

Observation bien féminine ! La sœur de Samani ajouta :

— Et puis...

Gênée par le regard réticent de son frère, la femme enchaîna néanmoins :

— Depuis des années, Robertina ne voulait plus voir son père. Ils étaient brouillés. Alors, une dépression... Andréa en était malade, mais il était sûr que ça s'arrangerait un jour.

Tout cela se tenait parfaitement. Et le Guerrier ne pouvait plus se

faire d'illusions quant aux occupants de la Lancia. Prenant possession de la mallette, il allait prendre congé, quand son regard qui avait glissé vers la vitrine de la boutique enregistra un changement de la situation.

Là-bas, sur la place maintenant déserte, le café faisait la fermeture... et la Lancia avait disparu. Mack Bolan hocha la tête en déclarant, l'esprit ailleurs :

— Ne vous inquiétez pas. Je vais veiller sur Robertina.

Vœu pieux. Avec la mafia, on pouvait toujours s'attendre au pire. Certains de ceux qu'il avait souhaité protéger étaient morts, assassinés. Mais ça, il ne le dit pas aux épiciers.

Un moment plus tard, escorté de la petite dame silencieuse, le Guerrier retrouvait le couloir de la *via Dottore Pasquali*. Dans la rue, il n'y avait plus âme qui vive. Les rideaux de fer étaient baissés, les lumières se faisaient rares derrière les volets et la plupart des télévisions s'étaient tues. Le Guerrier allait retourner vers la place pour regagner sa *Tempra*, quand son regard fut attiré par une lumière clignotante. L'enseigne lumineuse d'une compagnie d'assurance, située au bout de la rue. Mais alors qu'il allait reprendre sa marche, les codes d'une voiture apparurent, tournant sous l'enseigne pour remonter la rue dans sa direction.

La Lancia !

Bolan la vit venir vers lui, le dépasser pour ralentir au débouché du carrefour. A bord, il n'y avait que le chauffeur. La voiture traversa la place, stoppa, tourna sur elle-même pour s'engager en marche arrière dans une petite voie étroite et sombre située juste en face et s'arrêter enfin, avant d'éteindre ses feux. D'où il était à présent, le chauffeur voyait parfaitement la devanture de l'épicerie et l'entrée de sa cour.

Déjà, le Guerrier avait pris sa décision. Il ignorait où étaient passés les deux autres pourris, mais c'était l'occasion.

Après un détour par une rue transversale, il se retrouva dans la petite voie sombre, débouchant moins de vingt mètres derrière la Lancia. Silencieux, rasant les façades, l'Exécuteur s'approcha de la voiture. Au débouché de la ruelle, les réverbères éclairaient le secteur, lui permettant de distinguer la silhouette du chauffeur par la lunette arrière. Epaules et tête massives. Un peu de fumée sortait par la glace baissée de la portière. D'un dernier regard alentour, l'Exécuteur s'assura que la voie était libre, et, *Survival au poing*, il arriva à la portière arrière de la Lancia, l'ouvrit à la volée, plongea à l'intérieur, surprenant le type à l'instant où il portait la cigarette à sa bouche. Si vite que l'autre n'eut pas le temps de comprendre. Simultanément, Bolan avait posé le PC sur la banquette, attrapé une masse frisée de cheveux gras de la main gauche, tira la grosse tête en arrière, cassant la nuque sur le dessus du dossier, posant délicatement la lame du

poignard sur la gorge du type. Ce dernier sursauta, perdit sa cigarette, ébaucha un mouvement vers sa ceinture, tandis que Bolan soufflait :

— Pas bouger, pas crier.

Déjà, l'Exécuteur avait engagé une main experte sous le veston du chauffeur, le soulageant de son arme. Un automatique Beretta, qu'il posa près de lui sur la banquette, avant de refermer doucement la portière en précisant à voix basse :

— Tu bouges, tu saignes.

Mais l'autre ne bronchait plus. Un jeune costaud à gueule de voyou, avec une cicatrice sur la joue gauche, et un tatouage d'as de pique sur le dos de la main droite. Un vrai petit dur, mais apparemment tétanisé, à la fois par le fil de cette lame qu'il sentait sur sa gorge, et par cette voix inconnue. Une voix profonde, calme, dangereuse. Terriblement précise. Se penchant à son oreille, Bolan ordonna :

— Remonte ta glace. Doucement.

Moins ils feraient de bruit, mieux cela vaudrait. Malgré la lame, le chauffeur se permit de grogner :

— Va te faire foutre.

Confirmation, c'était un vrai dur.

— Ta glace, insista Bolan. Vite.

Il avait légèrement appuyé sur le manche du poignard et du sang commença à couler. Lugubre, le Guerrier suggéra :

— Je continue ?

Cette fois, le costaud remonta sa vitre. Une seconde, Bolan hésita entre rester là et attendre les autres, ou trouver un coin tranquille pour bavarder seul à seul. Mais il craignait pour la sécurité des Samani et, d'ici, il pouvait au moins contrôler la sortie par la cave et le débouché de la place. Allongeant son bras libre vers le tableau de bord, il éteignit la radio et l'ambiance fut immédiatement plus lourde. Mauvais, le chauffeur prévint :

— Tu sais pas à qui tu t'attaques, mec.

Un frisson d'excitation parcourut le dos de Bolan.

— Dis toujours, ça m'intéresse.

Mais l'autre se contenta de grincer de nouveau :

— Va te faire...

Une nouvelle pression du Survival sur sa gorge le fit taire et l'Exécuteur interrogea :

— Où sont tes copains ?

— Au bistrot. Pour rapporter des bières et à bouffer.

Plausible. Le café de la place achevait de fermer quand il avait regardé la dernière fois. Ils avaient donc prévu une longue planque. Bolan proposa :

— Tu me dis ce que vous foutez ici depuis cet après-midi, ou tu

préfères que je le demande aux autres quand je t'aurai saigné ?

— Comme tu vois, railla le petit dur d'une voix étranglée, on grille des tiges, on passe le temps.

— D'accord, dit Bolan qui appréciait l'humour en toutes circonstances. Et vous grillez des tiges sur le compte de qui ?

— Hein ?

— Le nom de ton boss, minable ! Je veux savoir qui vous a envoyés tourner autour de mes amis les épiciers !

— On n'a pas de boss !

Pour les épiciers, pas de dénégation. La sonde de l'Exécuteur avait fonctionné. Une lueur dangereuse passa dans son regard minéral.

— C'est comme moi, dit-il. Pas de patron. Je peux égorger qui je veux, sans avoir à rendre de comptes. Comme hier soir, à Mondello.

L'autre avait sursauté. Il était au courant du massacre du parc de Gentanova, et, visiblement, ça l'avait touché. De son côté, l'Exécuteur avait encore poussé sur le manche du Survival, et le costaud couina :

— Hé ! Tu vas quand même pas...

— Si.

Bolan insista :

— Le nom de ton *capo* !

Pas de réponse. Le dur essayait encore de se la jouer. Cette fois, le Guerrier força résolument sur la lame, entamant nettement la chair du cou. Le sang se mit à couler vraiment, et le dur s'amollit :

— Merde ! geignit-il. C'est pas un *capo* ! C'est juste un mec ! Un étranger. Avec un accent comme le tien ! Genre yankee.

— Il est comment, ce mec ?

Le Survival se faisait de plus en plus pesant, et le dur de plus en plus paniqué.

— Un... un balèze ! Avec une jambe raide et des tifs en queue sur la nuque ! Il est venu nous trouver, il nous a donné du fric en nous disant qu'on en aurait dix fois plus si on coinçait dans ce bled une fille qu'il cherchait.

Tout en parlant, le costaud essayait de voir au bout de la rue si ses copains revenaient. En vain. Suivant son regard pour le cas où, le Guerrier analysait la situation. Pour la deuxième fois, le recruteur à l'accent US revenait sur le tapis. Avec cette fois un signallement. Intéressant. Machinalement, il insista :

— Quelle fille ?

Il s'en doutait déjà très fort, mais une certitude valait mieux qu'un soupçon.

— Je... elle s'appelle Robertina. Une copine des épiciers de la place. Le Yankee nous a dit qu'elle risquait de débarquer chez eux, et qu'on devait lui ramener. Vivante. Aïe !

Avec une grimace, le jeune pourri essayait de changer de position,

mais la prise de Bolan lui cassait la nuque et la lame sur sa gorge lui bloquait la respiration. Pour l'Exécuteur, une chose importait encore, savoir où trouver le Yankee recruteur qui en voulait tant à Robertina. Il allait insister quand, levant les yeux vers le pare-brise, il sentit son rythme cardiaque s'accélérer. Au débouché de la place, une silhouette venait d'apparaître, presque aussitôt suivie par une autre. Le mal rasé au blouson bleu, et le troisième larron. Avec des canettes et des paquets dans les mains. Au même instant et comme si ces apparitions balayaient la menace du Survival, le chauffeur de la Lancia poussa un affreux glapissement. Se jetant subitement de côté malgré la lame, il envoya ses deux mains vers le volant, écrasant la commande du Klaxon.

La suite se déroula dans un enfer de décibels.

CHAPITRE XVI

D'instinct, Bolan avait lancé sa main, planté ses doigts dans le bras du chauffeur, écrasant le muscle. La douleur fit grogner son adversaire, mais ce dernier tint bon. De rage, il envoya brutalement la tête en arrière. Bolan esquiva, mais, pendant ce temps, le hurlement du Klaxon continuait à déchirer la nuit. Alors, d'un mouvement fulgurant du poignet, l'Exécuteur trancha la gorge du pourri. L'autre émit un affreux gargouillis, lâcha enfin le volant pour porter instinctivement les deux mains à son cou, aussitôt inondées par un geyser de sang. Déjà, Bolan s'était reculé, évitant le puissant jet tiède. Hélas du côté des deux autres, l'alerte était donnée. A travers le pare-brise, le Guerrier avait vu le costaud au blouson bleu stopper au milieu de la ruelle, lâchant ses canettes qui se brisèrent sur le pavé. Sa main droite était partie sous son blouson, ressortant armée.

D'instinct, Bolan avait empoigné le Beretta du chauffeur. Ouvrant la portière à la volée, il allait plonger dehors, quand deux éclairs jaillirent. Bolan perçut nettement les deux chocs dans sa portière, en ressentit les vibrations, assorties d'un coup douloureux dans le flanc.

Il eut le temps de voir disparaître le troisième larron dans une zone d'ombre, avant d'entendre les premiers cris. Aux fenêtres, des curieux apparaissaient, et, croyant à un vol de voiture à cause du Klaxon, des gens commençaient à apparaître sur le trottoir derrière la Lancia. Dans l'ombre, Bolan avait vu luire des reflets métalliques inquiétants. En Sicile, même les honnêtes citoyens étaient armés. Bolan était mal. Il était blessé et perdait du sang. Seule solution : foncer dans le tas. Envoyant une balle en l'air, il reclaqua la portière, bondit par dessus le siège avant, repoussa le chauffeur ensanglanté qui n'en finissait pas de mourir et tourna la clé de contact. En vain. La Lancia refusait de démarrer. Sous le tableau de bord, il vit alors le petit voyant rouge. Antivol électronique codé. La tuile. Pendant ce temps, à l'extérieur, le jeune pourri au blouson bleu s'était mis à hurler en patois local, à destination des autochtones de la rue. Et comme pour mieux se faire entendre, il tira deux autres balles. La première fit éclater le pare-brise de la Lancia à deux doigts du front de Bolan, la deuxième se perdit sur sa gauche. C'était une vieille Lancia, avec un pare-brise en Sécurité. Du canon du Beretta, Bolan en fit sauter un large pan et enfonça la détente. Une fois. Là-bas, le pourri trébucha, eut un violent haut-le-corps. Mais, gêné par sa position, l'Exécuteur n'avait pu ajuster son tir. Seulement blessé, la petite frappe s'était jetée à terre, perdant tout de même son arme qui disparut sous une voiture en stationnement.

Arrachant littéralement la portière de ses charnières, oubliant la

douleur de son flanc et s'emparant de l'ordinateur portable, l'Exécuteur s'apprêtait à plonger, quand une poigne agrippa soudain la mallette. Le chauffeur ! Sa carotide n'avait dû être que partiellement tranchée, et, décidément coriace, il avait lancé une de ses mains pleines de sang vers l'arrière pour le retenir. Pendant ce temps, un petit groupe d'habitants était arrivé tout près, et l'Exécuteur vit luire des canons de fusil. Impossible de tirer sur ces gens, et, s'il tardait, il était coincé. D'une balle dans le crâne, il acheva l'éborgné qui lâcha enfin prise.

A l'extérieur, la situation empirait. Le Guerrier était piégé. Roulant à terre pour essayer de récupérer son arme, le blessé haranguait les justiciers potentiels, tandis que, un instant disparu, son comparse reparaisait bras tendu, arme au poing. Bolan le vit traverser la rue en tirant n'importe comment, avant de se noyer dans l'ombre entre les voitures stationnées. Encore indécis, il progressait prudemment, alors que, se tenant la poitrine d'une main, son copain s'était mis à ramper, à la recherche de son arme.

C'était le moment. Jugulant la douleur de son flanc, Bolan jaillit dehors en chute avant, se recevant un genou à terre, coude du bras armé appuyé sur l'autre cuisse. Au même instant, le blouson bleu récupérait son pistolet, le pointant sur Bolan. Mais, déjà, l'index du Guerrier avait effleuré la détente du Beretta. Une seule fois. Là-bas, le petit pourri tressauta, retomba sur le côté. A demi protégé par une voiture, il n'était encore que blessé. A l'abdomen, à en juger par sa position et ses cris de goret. Malgré la douleur effroyable, il se mit à canarder comme un fou. Sans viser. Derrière Bolan, il y eut des cris, un hurlement, suivi d'une longue plainte filée, qui lui fit froid dans le dos. Cet abruti avait touché un habitant. Et complètement déphasé, il relevait son arme, prêt à recommencer. Instantanément, le Guerrier doubla son tir et le crâne du voyou sembla projeté en arrière par une force invisible. Lâchant son calibre, il s'étala sur le dos, agité de petits soubresauts ridicules.

Aussitôt, ce fut le silence. Absolu, plein de menaces en suspens. Surtout, ne pas rester là. Toute la petite ville allait se réveiller, et la police pouvait débarquer d'une minute à l'autre.

Au bout de la ruelle, également conscient du problème, le troisième larron s'était statufié, plaqué contre son mur. Désignant Bolan et la mallette, il se mit à hurler comme un damné !

— *Al ladro ! Al ladro !* Au voleur ! C'est lui ! Il a tué ma mère. Il a tué ma mère !

Le Guerrier sentit une vague glacée monter en lui. C'était la catastrophe ! En Sicile, tuer une mère équivalait à assassiner Dieu. Dans sa lâcheté, le pourri paniqué n'avait trouvé que ça à lui opposer. Si Bolan était pris, c'était le lynchage assuré. D'ailleurs, la rumeur

jusqu'alors encore tenue avait subitement enflé. Jamais depuis le début de son implacable guerre à la mafia, l'Exécuteur ne s'était trouvé dans une situation aussi inextricable. Il fallait décrocher, mais sans faire de cadeau. Exécuter le lâche. Hélas, dans sa position et avec l'obscurité, le Guerrier avait du mal à l'ajuster. S'il le ratait, l'autre pourri canarderait tous azimuts et les irréductibles justiciers abusés par lui écoperaient sans comprendre pourquoi.

Profitant du désarroi général, il logea le portable sous son blouson, et put se glisser dans une encoignure de porte, entre la voiture et la chaussée, cherchant une issue. La seule envisageable se trouvait de l'autre côté. Un muret à demi écroulé, duquel dépassaient des figuiers de Barbarie. Jardin ou terrain vague. Obstacle facile à sauter, mais, derrière, l'inconnu. Avec peut-être quelques fusils qui l'attendaient, et l'impossibilité morale de riposter.

Le Beretta aboya dans son poing. Trois fois. Et à dix mètres, il vit le troisième larron sursauter violemment sous les impacts, pousser une sorte de vagissement, avant de s'immobiliser au sol, flingue devenu inutile dans son poing crispé. Alors, d'un élan de tout le corps, le Guerrier se propulsa en avant. Si vite, si désespérément, que les premiers cris, que le premier coup de feu n'éclatèrent qu'à la seconde où, ayant déjà traversé la ruelle, il s'élevait dans l'air immobile de la nuit.

Il entendit des détonations, sentit un vent brûlant lui frôler le visage, se dit qu'il était déjà en train de mourir, trouva l'idée idiote. Il avait tant de choses à faire encore.

Puis ce fut le contact au sol. Dur. Se griffant aux branches, butant sur des obstacles invisibles et certain d'entendre une cavalcade dans son dos, il traversa un vaste espace planté, grimpa une sorte de terrasse en pente, sauta dans une cour en contrebas, ouvrit une porte, se retrouva dans une ruelle sombre bordée de murs aveugles. Tout autour, il percevait la rumeur qui enflait. Dans le dos de l'Exécuteur, les bruits de pas se rapprochaient. Veillant à conserver tout son sang-froid, Bolan essayait de se repérer. A la moindre erreur, ce serait la catastrophe.

Alors, émergeant d'une porte basse qui venait de s'ouvrir en face de lui, une silhouette apparut, lui bloquant le passage. Un grand type athlétique, vêtu d'une ample blouse, apparemment souillée de taches, et coiffé d'une toque enfoncée jusqu'aux yeux. Un hargneux, avec, au bout du bras, un objet luisant aux reflets métalliques. Une hache ou quelque chose d'approchant. D'une voix grasse et inconscient du danger, il apostropha Bolan :

— Jette ton arme, *assassino* !

Le colosse avançait lentement, dégustant visiblement son triomphe à l'avance. Dix fois déjà, le Guerrier aurait pu l'ajuster. Lui loger une

balle dans l'épaule pour le désarmer. Mais, dans cette nuit presque totale du jardin, il risquait de le tuer.

— Tu es mort, *immondizia* ! Ordure !

L'Exécuteur vit le reflet blême de l'acier étinceler, puis fondre vers son crâne. Un tranchoir de boucher !

D'une glissade latérale, l'Exécuteur esquiva l'attaque, envoya sa jambe droite en mawashi-géri. Transformé en fléau, son pied percuta la tête du boucher avec une violence inouïe. Semblant littéralement disloqué sur place, celui-ci marqua un arrêt, avant de laisser tomber son arme et de repartir en arrière en battant mollement des bras. Quand son dos heurta le mur, le Guerrier était déjà sur lui. L'attrapant au col, il le propulsa dans l'ouverture de la porte basse, reclaqua celle-ci derrière eux, lâcha le corps. Inerte, le belliqueux était K.O. et son œil gauche enflait déjà. Néanmoins pas trop mal en point, il en serait quitte pour une bonne migraine. Se redressant, Bolan lança un regard autour de lui.

Les échos d'une rengaine sicilienne s'échappaient d'une porte ouverte, et des saucissons pendaient au plafond. L'arrière-boutique du boucher. L'Exécuteur bondit à l'intérieur, prêt à tout. Par bonheur, le local était désert. Avec sa chambre froide ouverte et des quartiers de viande suspendus à des crochets. De la ruelle, des exclamations, des appels parvenaient à Bolan. Ressortir par là équivaldrait au suicide. Il verrouilla la porte. Maintenant, trouver une autre issue. Il dépouilla le boucher de sa grande blouse pleine de sang et l'enfila, enfonça enfin la calotte sur sa tête, trouvrit la seule autre porte du local. Débouchant dans la boucherie plongée dans l'ombre, il prêta l'oreille, et, estimant cette issue-là préférable, il déverrouilla la porte vitrée donnant sur la rue pour y jeter un regard.

De ce côté, ça avait l'air plus calme. Le *Snake* et le Beretta cachés sous la blouse, l'Exécuteur émergea sur le pavé, croisant trois jeunes types armés de fusils à pompe. Tandis que Bolan baissait la tête en faisant mine de se moucher, ils lui lancèrent au passage :

— On va le buter, ce salaud !

Heureusement, ils n'attendaient pas de réponse. Ils disparurent à l'angle de la voie et, déjà, des sirènes de police résonnaient dans le lointain. L'Exécuteur pressa le pas. Dans peu de temps, le sol deviendrait très brûlant pour lui.

De venelle en venelle et veillant à éviter les groupes d'hommes en armes qui remontaient vers le lieu de la fusillade, l'Exécuteur dut effectuer un long détour pour retrouver enfin la Tempra. Son flanc lui faisait mal, mais, à première vue, rien de très grave. Très ralentie par la carrosserie de la Lancia, la balle avait seulement déchiré la chair. Quelques points de suture seraient suffisants. Il avait l'habitude et maniait parfaitement l'aiguille à coudre. En attendant, l'urgence

commandait la fuite. D'ailleurs, juste à l'instant où il faisait démarrer le moteur de la Tempra, les premières voitures de police débouchèrent sur la place.

Les habitants du coin allaient désormais se poser beaucoup de questions. Sauf peut-être les épiciers Samani.

Le Guerrier avait maintenant deux choses urgentes à faire. Déverrouiller le disque dur du portable... et commencer son blitz. Donner la punition, comme on disait ici.

Mais pour obliger la *Cupola* à faire plier Vanzano, il allait falloir frapper fort. Bien plus fort que l'Exécuteur ne pourrait le faire dans les conditions actuelles. Cette fois, le légendaire char de guerre et sa terrifiante puissance de feu seraient indispensables. Or, pour le moment, rien ne laissait prévoir son acheminement dans un délai raisonnable. Trois à quatre jours, avait prédit Jack Grimaldi !

Et pendant ce temps, Johnny était entre les mains de l'ennemi. Ce soir, il avait envie de vitrifier la Sicile, terre d'élection de la mafia, terre pour lui à jamais maudite !

CHAPITRE XVII

Avec le contenu du dossier informatique décrypté dans le disque dur du portable de M^e Gentanova, la brigade italienne antimafia aurait pu déclencher la plus belle opération *Mani pulite* jamais imaginée. De quoi donner le coup de filet le plus important des deux dernières décennies chez les *amici* locaux. Il y avait tout. Les noms des douze *capi* siégeant à la *Cupola*, y compris le vieux Michele di Ponte, ancien compagnon de cavale de Vanzano, dont l'Exécuteur connaissait le nom, et que les experts du *Justice Department* donnaient pour retiré des affaires depuis la capture de son ami. Selon Gentanova, il était quasiment retraité, ayant enfin réussi à imposer son unique héritier Armando au sein de la *Cupola*, malgré sa très nette propension à ne régler ses litiges en affaires qu'à coup de spectaculaires missions punitives qu'il conduisait lui-même. Un taré surnommé « Il Matto », le Fou, par ses ennemis, et pour lequel son père rêvait d'une destinée criminelle hors du commun. Un prolongement de lui-même, en quelque sorte.

Dans le dossier informatique, suivaient les noms des *consiglieri* de chaque clan, de leurs *tenentes*, et même de leurs tueurs vedettes, avec leurs spécialités ! Venaient ensuite les night-clubs gérés par la mafia, les bordels et les noms des maquereaux, les salles de jeux clandestins et leurs gérants, les dealers distributeurs de dope et ceux qui vendaient dans la rues, etc. Le tout, soigneusement répertorié par famille ! Figuraient enfin les « secrets ». C'est-à-dire, le dévoilement des combines fangeuses de chaque clan. Avec d'autres noms. Ceux d'intermédiaires commerciaux, de complices de toutes sortes, y compris dans le monde politique, italien et autres. Il y avait des raisons sociales d'industries mouillées, des noms de banques et de sociétés écrans...

Gentanova avait accompli un travail de titan. Pour la brigade antimafia italienne et pour les polices des autres pays concernés, il n'y avait qu'à sonner aux portes et à passer les menottes, aux responsables, à leurs lieutenants et à leurs porte-flingues. Ensuite, n'importe quel juge un peu courageux aurait pu tous les faire condamner aux plus lourdes peines prévues par la loi.

L'Exécuteur, lui, n'allait appliquer qu'une seule loi. Celle qui interdit à jamais aux criminels de nuire de nouveau. La peine de mort. Sa loi à lui.

M^e Andréa Gentanova avait certes commis l'erreur de mettre le doigt dans l'odieux engrenage, mais, avec ce cadeau fait au Guerrier, il avait racheté sa faute avant de mourir. Malheureusement, il n'avait

rien dévoilé à Bolan sur la famille Vanzano, et, faisant en quelque sorte lui-même partie de celle-ci, aucun de ses membres ne figurait sur les listings. Avec ces derniers, le Guerrier avait un instant espéré pouvoir brûler les étapes, frapper tout de suite les intéressés et retrouver très vite son frère. Hélas, il devait s'en tenir à son plan initial, et refréner son désir de détruire en un seul blitz tous ces nids de serpents. La priorité était de sauver son frère et il allait s'y employer. Avec les moyens du bord.

Car, malgré tous les efforts de Jack Grimaldi, le TACOM n'était pas arrivé. Quatre jours ! Quatre jours d'espoirs déçus pour l'Exécuteur, quatre jours de supplice en plus pour son frère Johnny. Et, selon le pilote d'hélicos mortifié, l'éventualité d'un acheminement prochain n'était pas envisageable. Une partie de la base NATO de Sigonella était actuellement en cours de désarmement, et trop de gros bonnets de l'armée US tramaient dans le secteur. D'où des contrôles draconiens de la sécurité. N'ayant plus sur place de source fiable pour constituer un arsenal de remplacement, l'Exécuteur avait dû se résoudre à rappeler Gina Loella. Par bonheur, et malgré sa position fragilisée, la jeune femme avait réussi à lui fournir les coordonnées d'un trafiquant d'armes international connu de la brigade, et qui leur rendait de petits services. Un Corse. Fiable comme un marchand d'armes du marché parallèle, mais c'était toujours ça. Un certain Antoine Filippi, qui avait grenouillé sur tous les fronts, qui achetait actuellement du matériel dans les pays de l'Est et qui, via certaines filières italiennes, très probablement mafieuses, le revendait au Moyen-Orient, en Afrique et en Amérique du Sud.

Un businessman très occupé, qui partageait son temps entre Bastia, Marseille, Naples et Palerme. Quand ce n'était pas le reste du monde.

Sous le sceau du secret absolu et prenant un risque de plus pour aider Bolan, Claudia avait réussi à joindre le Corse sur un de ses portables. Il était malheureusement à Londres en ce moment, mais, devant l'insistance de la jeune femme, il s'était résigné à donner les coordonnées d'un de ses correspondants à Palerme. Un autre Corse, dont Claudia avait juré d'oublier aussitôt le nom. Jo Rinaldi. Un correspondant aussitôt contacté par l'Exécuteur et qui, très réticent bien que déjà prévenu par son boss, avait exigé de le rencontrer. Au cours de ce contact, le Guerrier en était venu à prononcer le nom d'un autre Corse, qui l'avait aidé lors d'un précédent blitz en Martinique, Pierre Castaneda[vi].

Et soudain, comme par miracle, la face de brute de Jo Rinaldi s'était éclairée. Casta et lui avaient autrefois opéré quelques coups ensemble, et il aurait donné cher pour couper les couilles de ceux qui l'avaient buté. L'Exécuteur n'avait rien dit, mais l'autre avait vite compris qu'il s'en était lui-même chargé. La glace étant cette fois

complètement rompue, on était passé aux affaires, et l'Exécuteur avait pu négocier la livraison du matériel et du véhicule souhaités. Le Corse n'avait pas posé de questions. Dans le marché des armes, la curiosité était perçue comme une grossièreté. Petit problème néanmoins : en rupture de stock, Rinaldi allait devoir prélever du matériel sur une commande, qui ne passerait en transit dans le port marchand de Palerme que le dimanche soir. Dans deux jours. Et encore ne pourrait-il faire qu'un strict minimum. Prélèvement qui devrait passer inaperçu chez le client. Le Guerrier avait dû accepter. Contre mauvaise fortune...

Ce dimanche soir, dans une triste banlieue industrielle du nord de Palerme, près d'une décharge à carcasses de voitures et ferrailles de toutes sortes repérée l'avant-veille, il attendait depuis un long moment. Il était plus de 1 heure du matin et Jo Rinaldi était en retard.

Un laps de temps que l'Exécuteur avait mis à profit pour passer en revue certains détails de la première phase de son blitz. Tout était clair dans son esprit. Durant ces jours d'attente, il avait repéré les théâtres d'opérations et préparé ses plans d'attaques, veillant à n'exposer que des cibles à son feu, à l'exclusion de tout innocent. Quitte à laisser filer quelques pourris au passage. Ce serait un blitz à part, où seule la libération de son frère compterait. Pour la suite, il aviserait.

L'Exécuteur en était là de ses réflexions quand, subitement, deux phares apparurent à deux cents mètres, à l'entrée du chemin menant à la décharge. Cahotant sur le terrain défoncé, un véhicule approchait. Une fourgonnette Fiorino de couleur foncée qui vint s'arrêter près de la Tempra, un costaud en combinaison de livreur et à gueule de dur au volant. Jo Rinaldi. Sautant à terre, le Corse s'exclama :

— Désolé pour le retard. Cette nuit, les horaires de relève de la sécurité ont changé. J'ai dû attendre mon contact.

— *No problem*, assura Bolan.

Ses premières cibles vivraient simplement un peu plus longtemps. Montrant la fourgonnette, Rinaldi expliqua :

— Entièrement révisée, et moteur gonflé par mes soins. Très gonflé, précisa-t-il d'un air entendu. Avec ça, tu dois pouvoir semer les bagnoles des flics d'ici.

Ça pouvait être utile.

— Les papiers sont dans la boîte à gants, dit encore le Corse. Pour le reste...

Il ouvrit l'arrière de la fourgonnette, et le Guerrier découvrit une cantine militaire posée sur le plancher. Incrédule, il s'étonna :

— C'est tout ?

Vexé, le Corse répondit :

— Désolé, mec. C'est tout ce que j'ai pu faire. Mais si t'en veux

pas...

L'Exécuteur ouvrit la cantine, sentit une vague de découragement l'assaillir. Sur tout ce qu'il avait demandé, à peine dix pour cent étaient livrés. Un lance-roquettes RPG7 avec seulement deux ogives explosives au lieu de six; à la place de la mitrailleuse souhaitée et ses bandes de deux cents cartouches, le Corse ne lui avait apporté qu'un F.M. Kalashnikov AK 47 de calibre 7,62 mm, avec trois chargeurs seulement, et un P.M. AK 74 de calibre identique, en version courte à crosse tubulaire repliable; le fusil de sniper SVD Dragunov 7,62 mm x 54R à lunette échelonnée était bien là, mais avec un seul chargeur de dix cartouches, et sur les dix pains d'explosif C4 de la commande, seuls deux figuraient à la livraison. Encore heureux que Jo Rinaldi ait trouvé les crayons détonateurs à retardement qui allaient avec ! Quant à la douzaine de grenades à fragmentation qu'il aurait dû apporter, quatre seulement étaient présentes. Une misère, quand on songeait aux immenses stocks d'armes dont l'ex-Union Soviétique inondait les juteux marchés parallèles de la planète.

Pour ce qui concernait les armes de poing, le Corse avait en revanche à peu près honoré la commande. Et, sans doute pour se faire pardonner, il avait jugé techniquement plus fiable de choisir le marché italien et US. Deux Beretta 92F 9mm classiques et équipés de réducteurs de son, un 93R de même calibre, avec chargeur de vingt cartouches et sélecteur de tir par minirafales de trois coups; un MAC 10 avec silencieux, deux chargeurs et deux boîtes de cartouches. Le tout pas vraiment neuf à part les munitions, mais apparemment en bon état. Ravalant sa rancœur et après examen des mécanismes de chaque arme, l'Exécuteur hocha la tête, résigné.

— O.K., dit-il en refermant la cantine. Tu ne peux vraiment pas m'en trouver un peu plus ?

Le marchand secoua la tête, mal à l'aise.

— Désolé, mec. J'aurais pourtant voulu faire mieux. En souvenir de ce vieux Casta.

Il paraissait sincère et il ajouta, sans vraiment l'air d'y croire :

— M'en veux pas, mec. Et rappelle-moi quand même dans quelques jours. Et... pour ça, hésita-t-il, tu dois connaître les tarifs.

Sous-entendu, « donne ce que tu penses que ça vaut ». Parmi tous les marchands d'armes rencontrés durant sa longue guerre contre le Crime Organisé, le Guerrier solitaire n'avait jamais vu ça ! Bluffé, il sortit un gros rouleau de dollars de la sinistre combinaison noire, y préleva une liasse qu'il remit au Corse en invitant :

— Regarde si ça va.

Ne jetant qu'un bref coup d'œil sur la somme, Jo Rinaldi acquiesça :

— On m'a dit que t'étais clean, alors, t'es clean.

Puis, fourrant les dollars sous sa propre combinaison, il prit place au volant de la Tempra en demandant :

— Je la dépose où ?

— Dans la *via* Don Orione, indiqua Bolan. Plutôt du côté des premiers numéros, selon les places disponibles. Avec clés et papiers dans la boîte à gants.

La rue où habitait la copine de Robertina. Il avait confié le double des clés à cette dernière, leur permettant à elle ou à lui de récupérer la voiture le cas échéant.

— *Bene*, acquiesça le Corse en claquant la portière de la Tempra. Tâche d'économiser le matos. Ce n'est quand même pas la Troisième Guerre mondiale !

Ça n'était pas de l'humour noir. Seulement un conseil.

La Tempra disparue, l'Exécuteur demeura songeur un moment. En d'autres circonstances, il aurait probablement remis son blitz à plus tard et dans de meilleures conditions. Mais Johnny était prisonnier des pourris, et il était son seul espoir de salut. Alors... Refermant le coffre de la Fiorino, il s'installa au volant et, s'emparant du listing, il se concentra longuement dessus. Jusqu'à ce que, compte tenu des conditions imposées par cet arsenal navrant de modestie, l'évidence s'impose à lui.

Son plan était à l'eau !

CHAPITRE XVIII

Depuis ce qui lui semblait une éternité, l'Exécuteur tournait et retournait son plan dans sa tête, essayant en vain de trouver la faille dans le piège tendu par le vieux *capo* mafieux, mais il lui manquait trop de données, à commencer par celle qui lui expliquerait comment Johnny, depuis si longtemps protégé par une vie et un nom hors de portée des agissements de l'Exécuteur, avait pu tomber entre les mains de la mafia. Le temps était-il venu d'arrêter sa guerre depuis si longtemps commencée ? Pouvait-il négocier avec Nando Vanzano une sorte de traité de paix : la vie de Johnny contre l'arrêt des combats ? Le Guerrier avait imaginé toutes les stratégies en fonction des nouveaux paramètres imposés par son arsenal restreint, et, chaque fois qu'il croyait la solution à sa portée, la même évidence s'imposait à lui.

Quoi qu'il imagine, il en revenait toujours au même constat accablant : armement insuffisant. Pas assez de dégâts, pas assez de morts ni de panique pour forcer l'ennemi à faire céder Nando Vanzano. Quant à traiter avec la pieuvre, Mack Bolan savait depuis toujours que l'on ne dîne pas avec le diable.

En d'autres circonstances c'était sûr, l'Exécuteur aurait su retourner la situation à son avantage, mais, cette nuit, il était trop sous pression. Trop impliqué personnellement. Cette nuit, il s'agissait de la vie de son frère, et cet élément de l'affaire le paralysait. Au point qu'après un énième examen de ses listings, une nouvelle évidence lui apparaisse enfin : il fallait reporter. Toutes les solutions envisagées passaient par le sacrifice probable de la vie de son frère, il n'avait plus d'autre choix que celui de différer son action. Un blitz que la raison lui dictait à présent de ne reprendre qu'une fois le char de guerre enfin débarqué en Sicile... si c'était possible un jour. Alors, la mort dans l'âme et l'angoisse au ventre, l'Exécuteur prit à cet instant, et pour la première fois de son implacable guerre à la mafia, la décision d'annuler. Il allait entrer dans le jeu de Vanzano et accepter son chantage... pour un temps. Il reviendrait plus tard, toutes conditions réunies, quand le vieux *capo* ne l'attendrait plus.

Et si, par malheur, Johnny mourait, alors la Sicile mafieuse connaîtrait le pire désastre jamais vécu par elle.

Relançant le moteur de la Fiorino, le Guerrier démarra, le cœur déchiqueté.

Mais, tandis que la fourgonnette arrivait en cahotant au bout du chemin défoncé, tandis qu'au loin les lumières de Palerme irisaient le ciel noir d'un halo arborescent, le rideau obscur qui occultait l'esprit de l'Exécuteur se déchira d'un coup. Ce fut si brutal, si inattendu, que

le Guerrier en resta une seconde interdit.

Michele di Ponte !

Le vieux compagnon de cavale, ou plutôt de maquis, de Nando Vanzano ! Le vieux *capo* à la retraite, depuis qu'il avait réussi à imposer son fils Armando au sein de la *Cupola* ! Si Vanzano faisait chanter l'Exécuteur, le Guerrier pouvait le prendre à son propre jeu par un chantage de même valeur !

Stoppant net la Fiorino sur le bord du chemin, l'Exécuteur reprit la transcription du dossier informatique, le consulta avec une sorte d'avidité fébrile. Et, d'un coup, tout s'éclaira. Sa solution, il la tenait enfin ! Du moins, si tout fonctionnait comme son cerveau de nouveau lucide l'imaginait.

Armando ! Armando di Ponte, et cette propension qu'il avait, selon le dossier de Gentanova, de régler ses litiges en affaires à coups de spectaculaires missions punitives... qu'il conduisait lui-même ! Armando « Il Matto ». Armando le Fou, propriétaire en sous-main, selon le dossier, de la O.D.S. La Oli e Derivi di Sicilia, une entreprise d'élaboration de produits alimentaires et de cosmétiques, dans les entrepôts de laquelle transitaient régulièrement en vue de reconditionnement certaines quantités de produits illicites, tels que haschich d'Afrique du Nord et résine de pavot de la plaine libanaise de la Beeka. Des entrepôts surveillés jour et nuit par des *soldati* de la famille, dont le plus important se trouvait dans la zone industrielle Sud. Assez loin d'ici. Ça tombait bien. L'Exécuteur avait des tas de choses à faire avant, mais Armando di Ponte ne perdait rien pour attendre. Ce n'était pas un innocent, lui ! Il avait des flots de sang sur les mains et son business contribuait à esquinter toute une génération de jeunes paumés dans le monde entier. Pour l'Exécuteur, plus question de sens moral, plus question d'éthique.

Comme le père, le fils di Ponte méritait cent fois la mort. Mais, compte tenu du contexte, l'opération que Bolan venait d'élaborer risquait d'être celle de la dernière chance. S'il ratait son blitz, si l'astuce était éventée ou s'il épuisait son arsenal dans ce coup de poker, son frère allait salement déguster. Néanmoins, attendre un hypothétique acheminement du TACOM en Sicile pouvait avoir les mêmes conséquences. Depuis ce jour maudit qui avait frappé leur famille des années plus tôt, la santé de Johnny avait toujours été fragile. Il ne supporterait pas longtemps les mauvais traitements. Bolan le savait, et c'est ce qui, à cet instant, lui fit prendre sa décision.

Il venait de changer l'ordre de tout son plan, ne conservant que sa première phase. Après et dans la foulée, quand le téléphone arabe serait déclenché, que les nouvelles se répandraient comme une traînée de poudre et que l'affolement gagnerait, il attaquerait enfin sa vraie cible. Il n'avait que quelques heures pour jouer sa partie. Et pour

espérer gagner, il devait frapper très vite, et très fort. Dès maintenant.

Carlo Braco s'épongea le front d'un revers de main, avala une gorgée de whisky et prit le temps d'allumer son énième cigare de la soirée. Il détestait perdre au poker, et ces enfoirés étaient en train de lui tondre la laine sur le dos. Juste au moment où le tapis était plein de pognon ! A croire qu'ils s'étaient mis d'accord à trois pour le plumer. Entre collègues, et surtout entre collègues de flingages, ça tenait carrément de l'injure. En tout cas, c'était presque toutes les nuits comme ça, quand ils restaient après la fermeture du Jacobs pour attendre les ramasseurs. Ceux qui collectaient la recette des dealers. Dans la fumée et les odeurs de sueur et d'alcool laissées par la clientèle du bar, les quatre gardes du corps passaient le temps à taper le carton, tandis que, dans son bureau, Big Martino, l'ancien tueur à gages reconverti encaisseur, comptait les liasses. Tous les ramasseurs étaient passés et, dès que le fric serait emballé, ils escorteraient Big Martino jusque dans la cour du bar, quand la bagnole de Mauricio « Rico » Lipi y entrerait pour embarquer le fric. Ça n'allait plus tarder.

Rico était le boss du secteur en matière de dope. « Rico », pour riche, évidemment. On l'avait surnommé ainsi à cause de tous les bijoux qu'il portait. Une vraie bijouterie ambulante ! A le voir, on aurait pu le prendre pour un gigolo, mais c'était un dur. Il avait commencé comme dealer dans les rues de Palerme et s'était taillé une réputation à coups de rafales. Maintenant, il avait la confiance des boss et il se contentait de ramasser le fric remis par Big Martino et ses semblables, ses encaisseurs. Peinard. Souvent, le porte-flingue Carlo Braco se prenait à rêver. Un jour, il serait un type dans le genre de Rico. Les bijoux en moins.

— Alors, merde ! Tu joues ?

Rappelé aux dures réalités du poker, Carlo Braco regarda enfin la carte qu'il venait de tirer, et sentit son rythme cardiaque s'accélérer. Un dix ! Juste la carte qui lui manquait pour faire sa quinte. Et pas n'importe laquelle. Quinte flush... et à pique ! La meilleure. Un coup fantastique ! C'était son jour de chance ! Avec tout ce fric sur la table, il allait...

— *Ciao !*

D'abord, Carlo Braco crut que la voix était celle d'un des trois autres. Il releva les yeux de son jeu et, à voir leurs mines, il comprit que quelque chose clochait. La main de son collègue d'en face était en train de ramper doucement vers le bord de la table et le pétard glissé dans sa ceinture. Tournant alors la tête, Braco découvrit une haute silhouette sombre entre les pans écartés du rideau du bar. Un grand balèze en combinaison noire, avec un P.M. en sautoir et un calibre au poing. Puis il vit le gros bulbe du réducteur de son au bout du canon, et, le temps qu'il réalise, la tempête se déchaînait déjà.

Un cyclone de feu silencieux dont le porte-flingue n'eut qu'à peine le temps d'entrevoir les premiers éclairs. Crâne explosé dès la première ogive, il ne vit pas non plus ses acolytes s'écrouler en même temps que lui, des geysers de sang giclant de leurs têtes et de leurs poitrines dévastées. Pas plus qu'il ne vit la grande ombre noire disparaître derrière le rideau comme elle était apparue. Il était mort sans comprendre, à l'aube de son jour de chance... avec une flush en mains !

Big Martino en avait sa claque ! Cela faisait trois fois qu'il recomptait ce putain de fric ! Avec ces monceaux de lires en petites coupures poisseuses et toutes froissées, il y avait des soirs où il se sentait devenir dingue ! Deux ans plus tôt, il était allé voir des cousins à lui à Vegas. Dans les casinos. Il avait été fasciné par les liasses qu'ils manipulaient. Des beaux billets verts, presque propres à côté des siens. Et surtout, de plus grosses coupures, comptabilisées par de belles machines automatiques. Alors, parfois, en regardant le décor miteux du réduit qui lui servait de bureau tout au fond de ce bar minable, des envies d'émigration le taraudaient. Mais le business de la dope fonctionnait de mieux en mieux à Palerme, et son job n'était pas fatigant. Et puis, foutre le camp aux States sans parler un mot d'anglais...

Soudain, on frappa à la porte du bureau, arrachant Big Martino à ses pensées. Surpris, il consulta sa montre, s'aperçut de l'heure, referma le sac de voyage qui contenait le fric, et sa mauvaise humeur grimpa de plusieurs crans ! Il avait pris du retard, Rico était déjà dans la cour et un des gars venait le prévenir.

— Ça va ! lança-t-il à la cantonade, arrive !

— *Non e utile*. Pas la peine.

Percutant le mur avec une force inouïe, le battant venait de s'ouvrir à la volée. Plus interloqué qu'inquiet, l'encaisseur leva les yeux. Un regard qui s'arrondit davantage en découvrant le mec vêtu de noir sur le pas de la porte, un pétard à silencieux au poing. Un Beretta. Une ombre de sourire glacé aux lèvres et désignant le sac sur le bureau, l'intrus ironisa :

— Combien j'ai gagné, aujourd'hui ?

Avec un accent que Big Martino connaissait bien. Américain. Ce qui acheva de le déstabiliser. Pourtant, les vieux réflexes de l'ancien tueur n'étaient pas morts, et, déjà, sa main droite filait vers le tiroir de son bureau. Face à lui, le sourire glacé de l'inconnu s'élargit, tandis qu'il répétait :

— *Non e utile*.

Comme dans un cauchemar, l'encaisseur vit nettement la lueur dangereuse passer dans le regard minéral, tandis que son index pâlisait sur la détente de l'arme. Sa main n'avait pas encore atteint

son tiroir qu'à trois mètres de là, le Beretta tressauta dans le poing du grand type. Une seule fois. Sous le crâne du pourri, il y eut comme une explosion. Un grand choc qui lui obscurcit brusquement la vue, et qui le propulsa en arrière. En retombant dans son fauteuil, il eut encore la très vague vision du plafond qui basculait sur lui, puis plus rien. Il ne vit donc pas le sac du pognon disparaître, emporté par l'homme en noir. Il avait au moins échappé à ça.

— Magne, bordel ! On est à la bourre !

Mauricio Lipi avait horreur des retards. Ils engendraient toujours des tas de soucis, et il avait également les soucis en horreur. Malgré sa lourde silhouette de paysan de la montagne et cette invraisemblable pilosité dont il était très fier, Mauricio Rico Lipi se voulait un dealer très raffiné. Y compris dans son langage châtié, quand il était en société. Mais ni avec son chauffeur Tulio, ni avec ses deux gardes du corps Emilio et Constantino. Des paysans de la montagne comme lui, forts comme des taureaux et dévoués comme des chiens. Avec eux, il était nature, malgré sa quincaillerie de bijoux digne d'un gigolo. Pareil au minable dealer des rues qu'il avait été à Munich avant de revenir chez lui en Sicile, pour rallier la famille qui régnait sur le nord de Palerme, les Canetti. Depuis, il avait fait son chemin. Originaire de San Stefano comme Rico, le vieux Canetti s'était entiché de lui, et il avait grimpé les échelons jusqu'à ce poste de confiance. Tout le pognon de la dope de Palerme Nord passait par ses mains pleines de poils et, quand un dealer ne rapportait plus suffisamment, il n'avait pas son pareil pour le motiver de nouveau. Tout homme a son talon d'Achille, fut-il le plus cynique et le plus amoral des dealers. Et quand sa méthode échouait, la carcasse de l'incapable allait nourrir les poissons au large du Capo Gallo. A Palerme comme ailleurs, ce n'étaient pas les postulants qui manquaient.

— *Il Jacobs, padrone !*

Chaque fois que la Mercedes approchait de la destination choisie, Tulio le chauffeur annonçait la couleur. On aurait dit un chef de gare ! Au début, Rico trouvait ça très énervant. Maintenant, il aimait ça. Un rituel assez classe ! Mais attention à ceux qui auraient pu croire à un groupe d'aimables fantaisistes en les voyant. Tous les quatre étaient de vrais tueurs. Sans le moindre état d'âme, ni pour leurs victimes passées, ni pour tous ceux que leur drogue assassinait plus ou moins lentement.

La Mercedes tourna à l'angle de la rue, pénétra dans la petite cour du bar en marche arrière, s'immobilisa enfin devant la porte de service. Juste à l'instant où cette dernière s'ouvrait. Satisfait, Mauricio Lipi se dit qu'ils étaient finalement à l'heure, et le chauffeur commençait à faire descendre sa glace de portière, quand Emilio cria :

— Attention !

Surpris, Rico n'eut pas le temps de se demander ce qui se passait. Il enregistra l'image d'une haute silhouette noire dans l'encadrement de la porte, avec un gros sac sous un bras et un court P.M. au poing. Puis il vit les éclairs, perçut les premières détonations, fut étonné par leur faible bruit. Ce fut le dernier étonnement de sa trop longue existence de pourri. Près de lui, le crâne d'Emilio éclata sous les impacts comme une pastèque trop mûre, et des flots de sang et de cervelle souillèrent ses chaînes de cou, ses médailles et son torse velu.

Lui, ses hommes et ceux du Jacobs n'étaient rien pour l'Exécuteur. De simples éléments anonymes dans une stratégie de guerre. En disparaissant dans l'obscurité l'instant d'après, il songeait déjà à la suite de sa longue nuit à venir. Une nuit rouge de sang, peinte au noir tragique de la mort.

Mais ce serait peut-être aussi la fin pour lui, et pour Johnny.

CHAPITRE XIX

Il était près de 4 heures du matin, quand le vieil Enio Canetti fut réveillé en sursaut par le téléphone. Près de lui, dans le grand lit aux lourdes colonnes tarabiscotées, la tête grise de sa femme Emma bougea sur l'oreiller, faisant trembler toute une batterie de bigoudis multicolores. Dans un demi-sommeil plein de reproches, elle interrogea :

— Qu'est-ce qui se passe, Enio !

Comme si le *capo* pouvait le savoir avant de décrocher ! Levant au ciel ses yeux rougis de conjonctivite, le boss de Palerme Nord se dressa sur un coude, regarda l'heure, et son masque couturé de profondes rides se creusa davantage. Le téléphone la nuit, ce n'était jamais bon. Il décrocha, lança d'un ton rogue :

— *Pronto !*

— *Padrone !* On a un problème !

La voix de Donato. Son *primo tenente*, chargé de régler tous les problèmes de fonctionnement de la famille, qui ne le réveillait jamais pour des broutilles. D'ailleurs, son ton annonçait une catastrophe. Le *capo* pressa :

— *Allora ! Che posa ?*

— C'est au Jacobs, *padrone* ! Rico et les autres. Tous morts !

Le *capo* sursauta dans son lit.

— Quoi ?

Près de lui, son épouse se réveilla un peu plus pour demander :

— Quoi ?

Agacé, le *capo* la rembarra d'un signe véhément :

— *Niente ! Niente !*

Au bout du fil, son lieutenant s'étonna :

— Quoi, *padrone* ?

— *Aspette !* Rejoins-moi au bureau !

D'un bond, le vieux Canetti sauta de son lit, rafla sa robe de chambre sur un fauteuil au passage et, emportant son mobile pour éviter toute curiosité malsaine à sa femme, il quitta la chambre pour aller s'enfermer dans son bureau austère. Deux minutes plus tard, son *primo tenente*, qui occupait l'autre aile de la propriété avec ses hommes, faisait son entrée. Habillé à la hâte, sa maigre face de bandit de grand chemin noire de barbe, il semblait catastrophé. Le *capo* l'apostropha :

— Raconte, Donato.

Le *tenente* déglutit, renseigna :

— C'est notre ami de la brigade criminelle, *padrone* ! Il vient de

m'appeler pour me prévenir. Big Martino et ses gars, Rico et les siens sont morts ! Tous ! Massacrés, rafalés !

Sans même songer à enfiler sa robe de chambre, le *capo* de Palerme Nord se laissa tomber dans son fauteuil à haut dossier au cuir craquelé. S'il n'avait connu la totale aversion de son *tenente* pour l'alcool, il aurait pu le croire soulé. Sous l'éclairage jaunâtre de la lampe empire de sa table de travail, son teint déjà cireux avait viré au cadavérique. Atterré et le regard flamboyant de colère contenue, il gronda :

— Notre ami sait qui a fait ça ?

— *No, padrone.*

Dans la foulée, le pourri lui apprit que la police n'avait rien trouvé de particulier sur place, hormis quelques dizaines de milliers de lires, des cartes à jouer et des verres d'alcool sur la table qu'occupaient les joueurs de poker. Rien sur le fric des ramassages de la soirée. Ni dans le bureau de Big Martino, ni dans la Mercedes de Rico. Résultat, les flics penchaient pour la thèse du simple règlement de comptes entre joueurs de poker irascibles, mais, pour le *tenente* et pour son patron, l'évidence crevait les yeux : on avait tué les gars pour piquer le fric. Et ce ne pouvait être qu'un dealer qui avait pété les plombs, ou une famille rivale qui souhaitait foutre le bordel. Si c'était la concurrence, les guerres de clans n'allaient pas tarder à se réveiller. En tout état de cause, Enio Canetti devait savoir. Déjà, sa main reprenait le téléphone pour le tendre à son lieutenant. La famille avait des indics un peu partout, et les langues allaient très vite se délier.

— Vas-y, ordonna-t-il. Appelle tout le monde.

Mais, alors que Donato allait presser la touche de la prise de ligne, l'appareil stridula. Sûr qu'il s'agissait précisément d'un de ses indics, il décrocha pour dire dans le combiné :

— *Si ?*

— Donato ! lança une voix à son oreille. C'est moi !

Le timbre grave de Fernando Mascati. Très important entrepreneur de travaux publics, il était surtout le boss de Palerme Sud. Depuis des années, d'abord son père puis lui ensuite, détenaient la plupart des marchés immobiliers de Sicile. Dans une île où rien ne se construisait jusqu'au bout !

— Passe-moi ton patron ! demanda le *capo* sans entrer dans les détails. Vite !

Donato s'exécuta et Canetti actionna le mode haut-parleur sur le combiné fixe de son bureau. Aussitôt, le timbre du *capo* du Sud Palerme résonna dans la pièce, tendue :

— Enio ! annonça-t-il d'emblée, c'est le bordel dans mes bureaux et dans mes entrepôts. Des incendies monstres ! Tous les pompiers de la ville y sont ! Pour les bureaux, ça peut aller, mais aux entrepôts, avec

les plastiques et les colles...

— *Madré di Dio !* s'exclama doucement Canetti, dépassé.

Sur la ligne, l'autre *capo* enchaînait déjà :

— Dis, Enio... je sais que tu n'y es pour rien, bien sûr ! Mais t'aurais pas une idée ?

Enio Canetti lui apprit ce qui s'était passé au Jacobs et l'autre garda un instant le silence, avant de cracher dans l'appareil :

— Bordel ! Qu'est-ce que c'est que ce merdier !

A cet instant, la deuxième ligne de la maison se mit à sonner à son tour, et, sur un signe de Canetti, son *tenente* décrocha. Du coin de l'œil, le vieux *capo* le vit se figer, lever un regard égaré sur lui.

— Merde ! laissa fuser le lieutenant entre ses lèvres crispées.

Puis obstruant le combiné de la paume, il commenta à l'adresse de son boss :

— C'est Matto... enfin, Armando di Ponte ! Il a un gros problème ! Il veut vous parler !

— Un instant, demanda Canetti à son premier correspondant.

Puis s'emparant de l'autre combiné, il articula :

— Armando ! Que...

— Putain ! coupa une voix pleine de rogne dans l'appareil. Putain de putain de merde ! J'espère que c'est pas ta putain de famille qui m'a fait ça !

Canetti connaissait les emportements légendaires du fils de son vieux confrère Michele di Ponte. On ne l'appelait pas Matto sans raison. Complètement psychopathe, il pouvait massacrer n'importe qui, dès qu'il nourrissait le moindre soupçon. Un dingue très dangereux. Canetti le détestait, même si le vieux di Ponte et lui s'étaient toujours bien entendus en affaires, malgré les réticences de ce dernier à lui donner sa voix pour les prochaines élections à la présidence de la *Cupola*. Vieille rivalité. Quand son père ne serait plus là, Matto serait beaucoup trop influent au sein du gouvernement mafieux. Adoptant son ton le plus lénifiant, le boss de Palerme Nord interrogea :

— On t'a fait quoi, Armando ?

— Mes entrepôts, putain ! Mes putains d'entrepôts de l'Est. Tous les trois en feu ! Avec toutes ces putains d'huiles de merde qui flambent comme...

— Armando ! interrompit Enio Canetti d'un ton glacé. On vient de me buter en ville neuf gars d'un coup ! Et de me piquer un paquet de fric ! Alors, appelle les pompiers, et fais pas chier avec tes merdes qui brûlent !

Puis il raccrocha. Ce petit pété de la calebasse le gonflait ! Retrouvant son calme, il revint en ligne avec le boss de Palerme Sud :

— Tu devrais venir me voir, Fernando.

Quelque chose de grave était en train de se passer, et ils ne seraient jamais trop à essayer d'y voir plus clair.

To Recci aurait bien aimé ce soir échanger sa place avec celle de Viglia. Il détestait ces gardes de nuit à l'extérieur, car il ne pouvait pas lire ses BD favorites. Il n'avait même pas le droit de s'installer dans sa bagnole. Le boss exigeait des gardes extérieures en patrouille. Un malade, le boss. Il n'avait pas volé son surnom de Matto !

N'empêche, Ernesto Recci se sentait frustré. Les films pornos et les BD étaient son principal plaisir dans la vie. Avec peut-être celui du flingage. Il adorait les mangas ! Ces recueils japonais où des gamines à peine pubères étaient livrées à toutes les turpitudes de vilains vieux vicieux au pays du Soleil levant. Ernesto Recci en dévorait des dizaines par semaine. Ça l'excitait presque plus que les films pornos. Des cassettes interdites qu'il achetait à prix d'or sous le manteau, ce qui lui pompait tout son fric. Même que ce connard de Viglia le traitait de pédophile ! Mais Ernesto Recci s'en foutait. Il avait besoin de fantasmer sur des fillettes pour s'exciter. Alors cette nuit, il aurait bien aimé avoir le bon tour de garde, et être à l'intérieur de l'entrepôt à la place de son collègue. Pour pouvoir dévorer tranquillement son nouveau manga. D'après ce qu'il en avait compris, c'était l'histoire d'une petite salope de d'à peine douze...

Toutes pensées immondes brusquement stoppées, le *soldato* se figea soudain. Il n'en était pas sûr, mais il avait eu l'impression d'entendre un bruit. Ténu comme un souffle et tout près de lui. Durant une demi-seconde, il se dit que c'était cet abruti de Viglia qui venait l'emmerder, pourtant, instinctivement, il allait relever le court canon de son P.M. MAC 10, quand la foudre lui tomba dessus. Percuté par une force démentielle, son bras armé partit vers le haut, comme arraché de son épaule. Il sentit le MAC 10 lui échapper et la douleur ne s'était pas encore installée en lui, qu'il basculait en avant, plaqué au sol. Simultanément, une main était venue lui écraser la bouche, et quelque chose lui brûla le cou.

— Pas bouger ! souffla une voix à son oreille.

Groggy, terrassé par la douleur foudroyante de son coude droit et complètement dépassé par la rapidité des événements, le *soldato* se tordit au sol, essayant de dégager son bras gauche. Une main le fouilla, arrachant de sa ceinture le talkie-walkie qui le reliait à Viglia. Heureusement, la main stoppa ses investigations au niveau des cuisses. Beaucoup trop haut. To reprit un peu d'espoir, même si, sous son menton, la pression de la lame s'accroissait.

— Tu bouges encore, je te sèche.

Pendant ce temps, centimètre après centimètre, la main gauche de To était arrivée entre ses propres genoux. Encore un petit effort, encore un peu de sang-froid, et ses doigts atteindraient le bas de son

pantalon. Dans la gaine lacée contre son mollet, le poignard de chasse sicilien ne le quittait jamais, et il savait s'en servir. En attendant, il ne comprenait rien à ce qui arrivait. Aucune guerre n'opposait les clans en ce moment, et les flics n'opéraient jamais comme ça.

— Vous êtes combien, dans le secteur ?

To continuait d'insinuer sa main libre entre ses jambes. Il essayait toujours de comprendre. C'était sûrement la DE A ! Tout devint alors plus clair dans son esprit. En Sicile, le Bureau des Narcotiques US n'avait aucun pouvoir. Le type tentait de l'avoir à l'intimidation. De toute façon, il ne pouvait pas l'égorger comme ça. Lui, si. Dès que possible. D'abord, gagner du temps, endormir sa méfiance et...

— On... on est deux, s'entendit répondre To. Seulement deux.

Des aveux absolument sans danger. Même américain, un flic mort n'arrêtait plus personne.

— Où sont les autres ?

— Dans... à l'intérieur.

Viglia regardait sûrement la télé dans le bureau du dépôt. L'enfoiré !

— Combien ?

— Je... un seul !

— Tu mens !

— Non ! Non ! Un seul ! Sûrement dans le bureau !

— Un chien de garde ?

— Non ! Seulement Viglia !

— *Bene*, souffla la voix. *Grazie !*

Ernesto Recci avait l'instinct de violence chevillé au corps depuis trop longtemps pour ne pas pressentir ce qui allait suivre. Aussi, refermant enfin les doigts sur le manche du couteau de chasse fixé à sa jambe, il tira celui-ci d'un coup sec vers le haut, jouant son va-tout. Mais sa main n'eut pas le temps de remonter plus haut que sa ceinture. La lame venait de cisailler son cou d'une oreille à l'autre, et la panique l'empêcha de poursuivre son geste. Il voulut se dégager, mais la force qui l'écrasait l'étouffait trop. Il sentit un soudain goût de sang dans sa bouche, voulut crier, ne provoquant qu'un affreux gargouillis dans sa trachée sectionnée. Un épais brouillard lui tomba soudain devant les yeux, et il eut une violente nausée. Il mourut très vite. Comme il avait vécu, c'est-à-dire salement.

Vautré dans le fauteuil du chef de dépôt, les pieds sur le bureau, Domenico Viglia regardait la télé en se curant les dents avec une allumette. Quand le téléphone sonna sur le bureau, il réprima une grimace d'agacement. Encore un taré qui se gourait de numéro ! Il décrocha néanmoins :

— *Pronto ?*

— Rec ? Vigo ?

La voix de Baretto. Le *caporegime* de la famille. Il les appelait toujours par la contraction de leur patronyme, mais là, il semblait à cran.

— Vigo, précisa le *soldato*. *Che posa ?*

— On sait pas encore, mais ouvrez l'œil, les mecs. Quelqu'un a foutu le rif aux entrepôts de l'Est et on se pose des questions. Rien de bizarre dans votre secteur ?

— Ben... non.

— *Bene*. Je vais vous envoyer deux autres gars. On sait jamais.

Une boule venait de monter dans la gorge de Viglia. Il n'aimait pas ça du tout.

— *Bene*, renvoya-t-il à son tour. En attendant tes gus, on va faire une ronde.

Ça aurait au moins l'avantage d'emmerder ce vicelard de Recci. Viglia raccrocha, demeura quelques secondes songeur, avant de tendre le bras vers son P.M. Beretta posé sur le bureau. A cet instant, il y eut comme un souffle dans son dos, et une voix intima :

— *Tranquillo !*

Quelque chose de dur et de froid s'était enfoncé dans sa nuque et une main passa par-dessus son épaule, semblant attendre quelque chose.

— Le P.M., donne. Doucement !

Le *soldato* essayait de remettre de l'ordre dans ses pensées. Mais il y avait ce truc dans sa nuque qui ne demandait qu'à cracher la mort.

— *Presto !* Ensuite, le téléphone. Tu vas appeler Matto.

Matto ! Un type à l'accent US qui appelait le boss par son surnom ! Viglia se posait un milliard de questions, mais il respirait aussi un peu mieux. Appeler le boss, ça voulait dire que l'autre n'avait pas l'intention de le buter dans l'immédiat. Peut-être une chance, mais à saisir très vite. Alors il acheva de tendre le bras et, l'estomac plein de nœuds, il saisit le P.M. Beretta. Dans le même temps, et avec tout l'instinct de conservation dont il était capable, son coude gauche partit en arrière à la vitesse de l'éclair, cherchant l'estomac de l'inconnu. Il le sentit percuter violemment une surface ferme, et, tandis que le canon du Beretta fulgurait dans la même direction, le long de son propre flanc, son index enfonçait la détente. Une rafale assourdissante à crever les tympans, accompagnée d'un cri de douleur. Subitement, l'arme cessa de menacer sa nuque. Viglia avait gagné !

CHAPITRE XX

Armando « Matto » di Ponte avait envie de hurler. Pour se contenir, il avait cogné dans le mur du salon de ses deux poings, comme un boxeur déchaîné opposé à un adversaire trop coriace. Résultat, il s'était éclaté les phalanges ! Les murs du salon de la maison familiale di Ponte étaient en pierre de taille...

Muets, Luigi Baretto, le *caporegime*, et les *soldati* présents l'observaient avec inquiétude. Quand Matto était dans cet état, tout était possible. A cet instant, la porte à double battant du grand salon s'ouvrit, livrant passage à un homme en robe de chambre grenat. Grand et sec, avec d'épais cheveux gris, un visage brutal et un regard noir intense. Michele di Ponte. Le patriarche de la famille, un des douze puissants *capi* de Sicile, où il siégeait à la *Cupola* encore pour quelque temps. S'appuyant sur une canne, l'expression soucieuse, il entra dans la pièce, lançant à la cantonade :

— Qu'est-ce qui se passe ici !

Visiblement réveillé par le boucan de son fils unique, il l'observait lui aussi, pas vraiment aimable. Curieusement, malgré la violence qui l'habitait en permanence, son mépris des autres, son absence total de scrupules et ses quarante-deux ans, Armando di Ponte craignait encore son père. Le vieux avait largement fait ses preuves au sein de l'*Organizzazione*, et tué suffisamment de gens de ses propres mains dans sa jeunesse, pour conserver une aura certaine aux yeux de ses proches. Un tic nerveux lui étirant la bouche, Matto grinça :

— Des enculés sont en train de nous la mettre profond, papa ! Ils ont foutu le feu à nos entrepôts de l'Est !

Michele di Ponte fronça ses épais sourcils gris, regard incrédule.

— Qui ça, ils !

Il semblait ne pas vraiment y croire et son fils s'emporta :

— Qui ça ? Mais bordel... je sais pas, moi !

Matto en était pâle de rage et, soudain inquiet, son père temporisa :

— *Bene, bene, figlio mio* ! C'est peut-être un accident.

— C'est ça ! clama le fils en levant les bras au ciel. Un accident ! Dans trois dépôts en même temps !

— Calme-toi, mon fils ! On va arranger ça.

Vœu pieux. A moins de repasser le film en marche arrière... Mais alors que le patriarche cherchait qui parmi ses rivaux aurait eu l'audace de lui déclarer la guerre, le téléphone sonna sur la grosse commode rustique du salon. Placé le plus près de l'appareil, Baretto, le *caporegime*, décrocha.

— *Pronto ?*

Dans l'épais silence brusquement établi, le chef des *soldati* écouta avant d'annoncer à l'adresse des boss :

— C'est Viglia.

Puis écoutant, le visage tendu, il s'exclama :

— Vrai ?

Déjà, Matto avait bondi. Lui arrachant le combiné, il hurla :

— Quoi ! *Che pasa ancora ?*

Un bref silence, puis le timbre essoufflé du *soldato* de garde :

— *Padrone !* Un mec ! Un incendiaire ! Je viens de l'assaisonner ! Faudrait le cuisiner, mais il pisse le sang ! J'ai besoin d'un coup de main !

— *Putana !*

Matto en aurait embrassé le téléphone. Il hurla encore :

— On arrive !

Puis il résuma la situation aux autres avant de lancer aux *soldati* :

— Magnez-vous le cul !

Et barrant le passage à son père qui faisait mine d'aller se préparer, il gronda, le regard fou :

— Non, papa ! C'est à moi de leur montrer qui je suis !

Il avait lourdement appuyé sur le pronom personnel, ce qui convenait parfaitement au patriarche. Une lueur de fierté dans le regard, il s'effaça alors et levant un doigt bénisseur sur son rejeton, il accorda :

— *Va, figlio mio.* Montre-leur qui tu es.

Bondissant hors du salon, Matto ne vit pas son père redécrocher le téléphone. Fou de rage, il rejoignait déjà ses hommes au moment où ils s'engouffraient dans les voitures, armes en main. Raflant un P.M. Beretta au passage, il sauta à côté du chauffeur de son Alfa Romeo 2500 à injection en aboyant :

— Fonce !

Quand le téléphone sonna de nouveau dans l'austère bureau du vieil Enio Canetti, ce dernier se demanda quelle catastrophe on allait encore lui annoncer. En face de lui, Donato avec qui il venait de passer les événements en revue fronça les sourcils. Le vieux *capo* décrocha :

— *Pronto ?*

— Enio ! lança une voix. Tu es au courant de tout, je suppose.

La voix de Michele di Ponte. Surpris et méfiant à la fois, Canetti observa :

— De tout, je ne sais pas. Ton fils m'a déjà appelé tout à l'heure, et je lui ai...

— Enio ! coupa le vieux *capo*, peux-tu m'écouter un instant, je te prie !

Au ton grave, Enio Canetti acquiesça :

— A quel propos ?

Il y eut un bref silence sur la ligne, puis :

— A propos de mon vote. Mon vote pour toi, à la présidence.

Dans le regard d'Enio Canetti, la surprise fut cette fois nettement teintée d'intérêt. Il renvoya :

— Je t'écoute, Michele.

Les deux voitures ne mirent pas plus de dix minutes à rallier la nouvelle zone industrielle Sud. Arrivant en vue du grand entrepôt de l'O.D.S., Matto fut tout de même visité par l'idée d'un éventuel piège. Mais, en voyant les grilles de la cour ouvertes et le garde qui leur faisait signe de loin dans l'encadrement des portes de l'entrepôt, il esquissa un rictus sauvage. Les deux véhicules passèrent la grilles, traversèrent la vaste cour, pénétrèrent dans le grand bâtiment pour stopper enfin entre deux rangées de containers et de caisses, devant une estrade desservie par quelques marches où s'élevait la baie vitrée du bureau du chef de dépôt. De la lumière brillait derrière un rideau en plastique aux lamelles fermées. Jaillissant de la voiture avant tout le monde avec son P.M. en main, le jeune di Ponte se tourna vers la troisième voiture qui venait d'entrer dans le bâtiment en hurlant :

— Fermez-moi ces putains de portes !

Puis sautant les marches du bureau, il appela :

— Rec ! Vigo !

Il poussa la porte du bureau, le trouva vide, enregistra une forte odeur de poudre. Il ressortit, appela de nouveau :

— Hé ! Rec ! Vigo ! Putain de merde !

Où étaient passés ces abrutis ? Il venait d'en voir un leur ouvrir les portes du dépôt, et voilà qu'ils avaient disparu ! Pendant ce temps, tous les hommes avaient quitté les voitures, décontenancés. Incrédule, le *caporegime* appela à son tour :

— Hé, les gars ! Où vous êtes ?

En guise de réponse, ils entendirent un bruit métallique dans les structures supérieures du dépôt, puis une voix :

— *Qui ! Ici !*

Une voix calme et froide, quelque part sur leur droite, perdue dans les hauteurs obscures du bâtiment. Le *soldato* qui s'apprêtait à aller refermer les portes s'arrêta net. Il y eut des bruits de moteur et de chaînes. Médusés, les huit hommes aperçurent la masse sombre du palan mobile qui avançait vers eux sous son rail. Mais l'engin se trouvait au-dessus des fluos suspendus, et ils n'arrivaient pas à distinguer ce que le palan transportait. Ils ne le comprirent qu'un peu plus tard quand, brusquement débrayée, la poulie laissa filer le câble et son chargement. Une masse confuse enveloppée dans une bâche plastique, qui arriva sur eux en chute libre à une vitesse folle. Levant

instinctivement son P.M., le *caporegime* cria :

— Atten...

Le reste de son avertissement se perdit dans le bruit de la chute, quand la masse s'écrasa à leurs pieds. Un bruit sourd et mou à la fois, accompagné de projections indistinctes. Littéralement éclatée, la bâche libéra alors une partie de son contenu et les huit hommes crurent à une hallucination. Du sang partout, des corps désarticulés et liés ensemble par une corde, dont l'un avec une tête quasiment décapitée. Celle de Recci !

— *Putana !*

Tétanisé, Matto, qui s'était instinctivement reculé lors de la chute des corps restait là, considérant le hideux spectacle, l'air de ne pas réaliser. Les autres avaient compris et bondissaient déjà pour se mettre à l'abri, lâchant les premières rafales au hasard.

Juste avant que n'éclatent les premiers tirs, l'Exécuteur avait abandonné le boîtier de commandes électriques du palan suspendu pour changer de place.

Bondissant d'entre les containers d'où il avait commandé la lugubre mise en scène, il s'était précipité à l'opposé de sa position, contournant le groupe des *soldati* excités. Comme il s'y était attendu, les flingueurs s'étaient jetés à couvert derrière voitures et containers, abandonnant Matto que les premières rafales de Bolan avaient bloqué loin d'eux, contre la cloison du bureau. Des rafales volontairement inefficaces, tirées vers le sol, aux pieds de l'héritier di Ponte. Il s'agissait de l'isoler, mais surtout de l'épargner. Fou de rage, celui-ci avait aussitôt arrosé tous azimuts, d'où le reflux de ses propres hommes vers la zone souhaitée par le Guerrier. Immédiatement et veillant à ne pas se découvrir, ce dernier s'était de nouveau déplacé, ouvrant un autre feu de diversion, attirant toute la réplique ennemi dans la direction qu'il avait choisie. Maintenant, isolé et chargeur de P.M. vide, Matto tentait un dégagement latéral, tout en permutant son bi-chargeur scotché tête-bêche dans le Beretta et en hurlant à son habitude :

— Putain de putain de merde !

C'était le moment. Exactement réparti et placé comme l'Exécuteur l'avait calculé, l'ennemi s'était retranché sans le savoir sur les positions adéquates. Restait la phase la plus délicate de l'opération. L'élimination de tous les *soldati*, tout en épargnant di Ponte en vue de son kidnapping.

Se glissant alors entre les containers préalablement disposés dans ce but grâce au palan, le Guerrier se glissa sous un pont de caisses. Un empilement instable, au bas duquel il n'eut qu'à forcer un peu. Le tout bascula d'un coup dans un vacarme assourdissant, et les lourdes caisses s'effondrèrent, fermant l'espace encore libre, par lequel Matto

aurait pu battre en retraite. Réalisant le piège, ce dernier hurla !

— *Putana !* Vous m'aurez pas ! Hé, les gars !

Puis, de rage, il vida la moitié de son nouveau chargeur. Exactement là où il venait d'apercevoir Bolan.

Mais l'Exécuteur était déjà hors de tir. Bondissant de nouveau entre les obstacles et veillant toujours à rester protégé, il était parvenu à l'endroit souhaité et avait décroché de sa ceinture de combinaison deux des grenades russes achetées au Corse. Il dégoupilla la première, compta mentalement deux secondes, la balança par-dessus une rangée de containers. Il la vit décrire une parabole gracieuse, avant de disparaître entre les voitures.

— Hé ! hurla une voix affolée. Une gre...

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage. La déflagration fit trembler les structures métalliques de l'entrepôt, tandis qu'une épaisse fumée âcre s'élevait dans la lumière diffuse du seul fluo resté intact. L'onde de choc retombée, il y eut des cris, des gémissements, des appels. Sans hésiter, le Guerrier dégoupilla la deuxième grenade, répéta l'opération. La deuxième explosion eut raison du dernier tube fluo, mais, curieusement, un des phares de l'Alfa avait échappé au massacre. Son rayon blanc continuait à éclairer le fond de l'entrepôt, s'ajoutant à la lumière du bureau toujours intacte. Pendant un instant, il y eut encore des gémissements du côté des voitures criblées d'éclats, puis ce fut le silence. Il y eut enfin une déflagration sourde, et de courtes flammes se mirent à lécher le dessous de l'Alfa.

Dans peu de temps, les deux réservoirs exploseraient.

Bondissant de nouveau vers le fond de l'entrepôt, l'Exécuteur rejoignit son poste au-dessus de Matto. Littéralement déchaîné et loin d'être sonné par les deux explosions, le fils di Ponte avait déjà presque réussi à dégager un espace dans le mur de caisses écroulées. Encore un effort, et il s'échapperait. Malheureusement pour lui, le Guerrier s'était baissé, plongeant vers une masse sombre tassée entre les caisses. Se redressant, il éleva la masse au-dessus de lui, se mit à mouliner des bras dans un mouvement d'hélice de plus en plus rapide, faisant s'ouvrir par dessus sa tête une espèce d'étrange parasol ajouré. Un filet. Un de ces filets de corde synthétique, destinés au levage du fret en vrac. Lourds, extrêmement résistants. Enfin, appliquant l'antique méthode des gladiateurs dans l'arène, il balança le filet dans l'espace, l'envoyant retomber entre la cloison du bureau et le mur de caisses, juste au-dessus de Matto. Surpris, le pourri s'écroula sous le poids, ruant et s'agitant déjà comme un beau diable. Empêtré, il continuait à se débattre en vain, vidant ce qui restait de son deuxième chargeur au hasard.

Quand l'Exécuteur reparut, ce fut tout près du filet et de son prisonnier. Interdit, le pourri se figea, demeura une seconde immobile,

puis, pris d'une rage folle, il leva le canon du P.M. Beretta entre les mailles du filet. Déviant l'arme d'un coup de pied, le Guerrier envoya son poing en avant, percutant la tempe du dément d'un crochet dévastateur. Séché sur place, le fils di Ponte s'écroula en arrière, saucissonné dans le filet comme un salami.

A cet instant, deux choses se produisirent simultanément. Les flammes augmentèrent subitement autour de l'Alfa, et des cris résonnèrent à l'entrée de l'entrepôt.

— Armando ! Où t'es !

Des renforts !

CHAPITRE XXI

Des renforts venaient de débarquer !

Un gros 4x4 tous phares allumés surgissait de l'extérieur pour s'arrêter en dérapage contrôlé dans l'ouverture du bâtiment. Une lueur dangereuse au fond de ses prunelles d'acier, l'Exécuteur esquissa un sourire glacé. Il ignorait à quels effectifs il avait affaire, mais une certitude s'imposait. En l'état actuel des événements, il devait frapper très fort et profiter de l'imprévu pour saper un peu plus le moral de l'ennemi.

— Hé ! Armando !

Sourd aux appels et prenant garde à rester invisible, le Guerrier empoigna les mailles du filet, tirant son fardeau à sa suite, et rejoignit la Fiorino qu'il avait dissimulée au fond de l'entrepôt avant l'arrivée de l'équipe di Ponte. Après avoir hissé le filet et son contenu à l'arrière de la fourgonnette, il ouvrit la cantine militaire, y préleva le RPG7, chargea une des deux roquettes livrées par Jo Rinaldi, arma le système de tir, se glissa entre deux containers, épaula l'engin, vérifia que l'espace derrière lui était suffisant pour absorber l'onde de mise à feu, et, après une rapide visée, il déclencha le tir.

Cela provoqua une déflagration sourde, suivie d'un souffle puissant, puis la roquette fila vers sa cible : le 4x4 en travers de la sortie. Là-bas, il y eut un concert de cris, une des portières s'ouvrit à la volée, sur un type armé d'un P.M. qui hurla :

— Foutons le camp !

La tête explosive de la roquette arriva sur lui comme la foudre dans un enfer de décibels et de feu, le 4x4 se désintégra, avec tous ses occupants.

L'Exécuteur avait déjà sauté au volant de la fourgonnette. Moteur hurlant, il franchit la sortie en tressautant violemment sur des débris de toute sorte. A cet instant, un feu nourri se déclencha sur sa droite. Des rafales qui n'atteignirent que le haut de la carrosserie. Choqués, les adversaires encore debout tiraient n'importe comment. D'une rafale du Kalashnikov jusqu'alors posé sur le siège voisin, il coucha deux silhouettes qui se précipitaient, crachant le feu. Du coin de l'œil, il avait également aperçu deux autres pourris. Dos plaqué au mur extérieur du bâtiment et armes en batterie, ils attendaient de pouvoir cueillir la fourgonnette au passage. Mais, pris de court par la riposte du Guerrier, ils marquèrent une toute petite seconde de retard. De nouveau, le kalash cracha la mort. Mais alors que Bolan précipitait la Fiorino vers les grilles demeurées ouvertes, un autre 4x4 apparut, débouchant soudain de l'angle du bâtiment, allumant ses phares. Des

canons d'armes dépassaient des glaces baissées et les premières rafales claquèrent. Le Guerrier riposta, mais, alors que le 4x4 semblait vouloir foncer sur lui, il bifurqua brusquement en direction des grilles pour lui couper la retraite.

Le Guerrier ne pouvait prendre le risque d'un passage en force. Il avait besoin d'un véhicule pour quitter le secteur avec son prisonnier. De plus, après un tel rodéo, les flics n'allaient pas tarder à débarquer. Les tirs de RPG7, ça s'entendait de loin.

Déjà, l'Exécuteur avait changé de direction. Dans un spectaculaire tête-à-queue, il avait fait pivoter la Fiorino sur elle-même, la relançant vers l'ouverture béante de l'entrepôt et il stoppa la fourgonnette juste à la limite de la zone d'ombre. Bondissant à l'arrière, le Guerrier empoigna le RPG7, verrouilla sa deuxième et dernière ogive, arma la mise à feu et, ouvrant le véhicule à la volée, il pointa l'engin droit devant. Surpris par la manœuvre et croyant sans doute à une retraite, les pourris du deuxième 4x4 avaient déjà pointé leurs canons sur l'arrière de la Fiorino. Alors, il déclencha le feu du lance-roquette. Au même instant, une des portières du 4x4 s'était ouverte et un des *soldati* avait jailli, ne sachant visiblement que faire du P.M. qu'il brandissait. Tétanisé, il regardait la mort venir vers lui. Dans la foulée, un autre l'avait rejoint à terre, visant les roues de la fourgonnette. Mais tout allait trop vite et, quand l'ogive arriva sur lui, il n'avait pas eu le temps de rafaler. Dans un enfer de feu, il se désintégra en même temps que le 4x4 situé derrière lui. Durant une seconde, l'Exécuteur vit nettement sa tête détachée du tronc s'élever dans l'air empourpré, avant de retomber plus loin pour rouler jusqu'au pied des grilles. Il vit aussi celui qui était descendu le premier voler littéralement au-dessus du sol en lâchant son arme, avant d'aller percuter du dos le montant du portail. Retombant tel un pantin désarticulé mais véritable miraculé, il essaya de se traîner par terre. En vain. Une de ses jambes était brisée, formant un angle bizarre avec la cuisse.

L'instant d'après, l'Exécuteur reprenait le volant et manœuvrait pour redémarrer dans le bon sens. En passant près des débris du 4x4, il vit la tête coupée du pourri. Une face maigre et mal rasée, avec une cicatrice en travers du front. Puis, arrivant près du blessé, le Guerrier s'aperçut qu'il saignait également de l'abdomen. Abondamment. Carrément éventré par l'explosion de la roquette, il n'avait plus beaucoup de temps à vivre. Braquant déjà son arme sur lui pour l'achever, l'Exécuteur se retint. Il venait de trouver son messenger.

— Tu as de la chance, dit-il.

Un affreux mensonge, mais l'autre souffrait trop pour tenter d'analyser. Bolan sauta à terre, empoigna le *soldato* par le col, le hissa à l'arrière de la fourgonnette, le saucissonna avec un morceau de la corde du filet et, remontant au volant, démarra pour quitter les lieux.

Dans le lointain, il avait perçu des ululements de sirènes.

Après avoir roulé quelques kilomètres, croisé deux voitures de police à la sortie de la zone, l'Exécuteur stoppa la Fiorino dans un endroit désert et, s'adressant au blessé qui souffrait visiblement beaucoup, il dit en sortant le cellulaire satellitaire de la boîte à gants du véhicule :

— Tu vas appeler ton boss, et lui donner mon message.

Face transpirante et les stigmates de la souffrance lui déformant les traits, l'autre le regarda sans comprendre.

— Quel... quel message ?

Persuadé que lui et ses collègues des 4x4 appartenaient à la famille di Ponte, le Guerrier enchaîna :

— Tu vas dire à ton *capo* que Bolan le Fumier détient son fils. Vivant.

— Hein !

A l'énoncé du surnom utilisé par les *amici* pour désigner Bolan, le blessé avait sursauté. Regard dilaté de fièvre, d'incrédulité et de saisissement, il souffla, atterré :

— *Merda !*

Sans lui laisser le temps de digérer l'info, le Guerrier poursuivit :

— Tu vas dire à ton *capo* que si Vanzano ne fait pas libérer mon frère vivant, et avant l'aube, je tue Matto.

— Matto ?...

— *Capito ?* coupa l'Exécuteur.

L'autre hésita, finit par hocher la tête, de plus en plus dépassé. Quand le Guerrier lui demanda le numéro de téléphone de son boss, il obéit sans discuter. En le composant, Bolan se souvint l'avoir effectivement vu dans les listings du dossier informatique de feu Gentanova, et il ne chercha pas plus loin. Au bout de la ligne, il n'y eut qu'une seule sonnerie, avant qu'on ne décroche, mais, déjà, Bolan avait plaqué le combiné à l'oreille du blessé qui se lança :

— *Padrone*, gémit-il. C'est moi ! Giancarlo ! Je... le grand Fumier détient Matto. Vivant !

Un silence, puis :

— *Si, si, padrone*. C'est vrai ! Il... il dit que si son frère... n'est pas libéré vivant avant l'aube, il tuera Matto !

Nouveau temps mort, puis :

— *Si, si, padrone ! E vero !*

Dans le regard de l'Exécuteur un éclair sauvage fulgura. Le message était passé. Arrachant alors le cellulaire de la main ensanglantée, il gronda dans le micro :

— *Capito, di Ponte ?*

Cette fois, ce fut un long silence qui suivit dans le combiné. De sa voix d'outre-tombe, le Guerrier répéta :

— *Capito ?*

— *Ma...*, répondit la voix dans l'appareil, je ne suis pas Michele di Ponte, *signore* Bolan.

Le *capo* de Giancarlo s'appelait Enio Canetti, et son nom figurait bien sur les listings de Gentanova. D'un ton poli, presque respectueux, il avait affirmé à Mack Bolan n'être pas au courant de l'histoire de son frère, mais qu'il tirerait sûrement quelques intérêts à tout faire pour sauver le fils de Michele di Ponte. Sans s'étendre davantage, il avait promis d'appeler immédiatement di Ponte pour lui mettre le marché en main et l'obliger ainsi à contacter ceux qui détenaient Johnny Bolan pour le compte de Nando Vanzano. Avant de raccrocher, il avait ajouté :

— Je suis désolé pour votre frère, Bolan. Je ne vous aime certes pas, mais, personnellement, je n'aurais jamais fait ça.

Menteur ? Pas menteur ? Ce n'était pas le sujet. Bolan avait laissé son numéro de cellulaire et, cinq minutes plus tard, juste après avoir définitivement délivré Giancarlo de ses souffrances, le téléphone avait sonné. Cette fois, c'était Michele di Ponte. Le père de Matto. D'une voix contractée, il avait demandé à parler à son fils, avait ensuite écouté les exigences du Guerrier, avant de déclarer simplement :

— D'accord. Je vais essayer.

— Avant l'aube, di Ponte ! Ou tu ne reverras ton fils que mort !

— J'ai compris...

Sans trop d'illusions dans la voix. Nando Vanzano était encore un mythe et sans doute très difficile à convaincre. L'Exécuteur avait raccroché et, revenu à la décharge aux ferrailles où il avait réceptionné la livraison du Corse, il attendait le coup de fil qui le délivrerait de son angoisse. Entre-temps, il avait transféré son prisonnier toujours dans son filet mais réveillé et beaucoup moins fier, dans le coffre d'une épave de la décharge, où ses copains le trouveraient une fois Johnny libéré. En espérant très fort que son plan fonctionnerait jusqu'au bout, en espérant que Vanzano plierait. C'était sa seule chance, la seule chance de Johnny. Chantage contre chantage...

Il était plus de 5 heures et, déjà, le ciel semblait s'éclaircir à l'est. Le temps passait trop vite, et le téléphone de Bolan restait muet. Désespérément.

A 6 heures, alors que l'aube se levait à l'horizon au-dessus des cheminées de la zone industrielle et que les oiseaux commençaient de chanter dans l'air frais du matin, Mack Bolan comprit qu'il avait perdu. Ou les amis de Nando Vanzano n'avaient pas été joints, ou Vanzano lui-même avait mis son veto du fond de sa prison.

C'était fini, le soleil allait se lever.

Alors, pétri de douleur, l'Exécuteur quitta la Fiorino pour retourner

au coffre de l'épave. Il était obligé de respecter sa parole. Il devait tuer son otage. Mais, même si Matto était la dernière des ordures, même s'il n'aurait pas hésité lui-même à tuer un homme prisonnier d'un filet comme il l'était lui-même, Bolan ne pouvait pas le tuer ainsi, de sang-froid, désarmé.

Alors, soulevant le couvercle de la malle arrière de l'épave, il commença à défaire le premier nœud de la corde reliant les bords du gros filet. Le voyant faire et se méprenant, Matto interrogea, anxieux :

— Il a accepté ?

— Non, répondit seulement Bolan.

A son regard, dans cette aube encore diaphane, le fils di Ponte comprit. Il allait mourir, c'était la logique de fin de sa sombre histoire. Vert de trouille, il eut encore pourtant la force de plastronner :

— T'oseras pas, Fumier !

— J'espère que si, pourri !

Pour un peu, l'ordure en aurait claqué des dents. Mais décidément déjanté jusqu'au bout, il grinça, provocant :

— Donne-moi au moins un flingue, fumier ! Que je crève une arme à la main !

Mack Bolan avait envie de le tuer. Vraiment envie. Mais, à cet instant, il sut qu'il ne pourrait le faire que comme ce pourri le demandait : une arme à la main. Il se demanda pourquoi il éprouvait tout ça, ne trouva pas de réponse. Il s'empara d'un des deux Beretta du Corse, et, s'appropriant à le laisser tomber sur le torse du mafieux enfin délivré, il déclara sèchement :

— Le cran de sûreté est dégagé, pourri.

Il avait l'autre Beretta au poing, mais peut-être eut-il aussi à cet instant un désir inavoué, celui de mourir, de s'anéantir pour ne pas laisser Johnny seul dans le grand voyage. Pointant, au moment d'abandonner l'autre Beretta à son otage, un son insolite le fit presque sursauter : son cellulaire sonnait !

Le bruit vrilla si fort son crâne qu'il en ressentit une véritable douleur. Contenant une grimace, il recula de trois pas, remit le deuxième Beretta dans la ceinture de la sinistre combinaison noire, décrocha son téléphone.

— Si ?

Il y eut des sons parasites sur la ligne, puis une voix :

— *Signore* Bolan ?

Une voix de femme !

— Si, répondit-il, surpris.

— Je veux entendre votre prisonnier.

L'Exécuteur hésita, finit par coller le combiné à l'oreille de Matto. Le pourri baragouina d'une voix étranglée :

— Euh... Si ?

Puis, enchaînant, il dit qui il était et qu'il était en bonne santé. Quand Bolan reprit la ligne, la femme dit seulement :

— Un instant, je vous prie.

Tout en surveillant son otage, l'Exécuteur comprit que sa correspondante passait le combiné à quelqu'un, et une autre voix résonna dans le combiné :

— Mack ! C'est moi !

— Johnny !

Le cœur de Bolan était sur le point d'éclater. Son frère vivait. Son frère lui parlait. Il semblait épuisé, il manquait de souffle, mais il vivait ! Comme une incantation, le Guerrier répéta :

— Johnny !

Puis reprenant son sang-froid, il demanda :

— Où es-tu ?

— A Palerme, répondit son frère. Sur le perron des carabinieri.

Johnny poursuivit en expliquant qu'il allait pénétrer dans les locaux des carabinieri en compagnie d'un représentant de l'ambassade US en Italie pour demander protection, prétendant avoir été enlevé et rançonné par des inconnus et souhaitant être rapatrié au plus vite. Il affirmait ne plus rien risquer. Enfin et à propos de la femme, il dit :

— Elle a exigé ma libération, et elle m'a amené jusqu'ici. Je te parle sur son portable. Maintenant qu'elle est rassurée, je vais le lui rendre et elle va repartir.

Incrédule, refoulant à grand-peine la joie qui l'inondait, Mack Bolan s'étonna :

— Qui est cette femme, Johnny ?

— Un instant, éluda son frère. Je te la passe.

— Non, Johnny ! Ecoute...

— *No problem*, coupa Johnny. Tout va bien maintenant. Je te rappellerai.

Bolan allait insister, quand la voix de femme revint sur la ligne :

— *Signore* Bolan ?

Le Guerrier fronça les sourcils :

— *Si* ?

Cette fois, il y eut un très long silence, ponctué de bruits de talons sur un sol dur. Puis des sons de la rue et de la circulation et enfin :

— Comme votre frère vient de vous le dire, *signore* Bolan, il est libre. En échange, je veux vous rencontrer.

Requête insolite qui surprit l'Exécuteur. Il demanda :

— Pourquoi ?

Petite hésitation, et :

— Je suis Anna-Maria. La compagne de Nando Vanzano.

CHAPITRE XXII

La compagne du *capo* déchu s'appelait Anna-Maria Fiori, elle était encore jeune et très belle. Quand le *capo* de Bari l'avait appelée pour lui demander d'apprendre à Vanzano qu'il avait capturé par le plus grand des hasards le frère du Fumier et qu'il voulait le lui vendre, elle avait répercuté l'info sans penser aux possibles conséquences.

Enfermée avec le Guerrier dans la Mercedes blindée aux vitres fumées, vestige de la puissance de Vanzano, Anna-Maria Fiori se tut brusquement, les yeux perdus dans le vague. Il était près de minuit, et le contact s'était opéré devant les grilles fermées du port marchand de Palerme, lieu complètement désert à cette heure-là.

— Pourquoi teniez-vous tellement à sauver la vie du fils di Ponte ? demanda le Guerrier.

Dans une ondulation de ses longues boucles sombres qui dégageaient une fragrance parfumée, la compagne de Vanzano répondit sans détour :

— Si vous aviez exécuté ce malade mental, son père l'aurait vengé en faisant tuer Angelo. En m'appelant la nuit dernière à la suite du coup de fil d'Enio Canetti, il me l'a juré.

Incrédule, Bolan interrogea :

— Il l'aurait fait ?

— Oui.

— Tuer le fils de Vanzano, c'était plutôt risqué !

— Il l'aurait fait tout de même. Armando est tout pour lui, même s'il sait que son fils est un taré. Nando a voulu vous faire chanter, ce n'était ni intelligent, ni prudent. Sa bêtise s'est retournée contre lui... et contre mon fils. Je ne l'oublierai jamais. Dès demain, je partirai avec lui pour ne plus jamais revenir en Sicile.

Surpris, le Guerrier demanda :

— Vous allez abandonner Vanzano ?

Elle acquiesça :

— Lors de ma dernière visite au parloir, il a laissé planer des menaces sur ce qui m'attendait à sa sortie de prison. A cause de choses qu'il n'avait pas apprécié que je fasse. La prison l'a changé. Avec moi, il n'est plus le même. J'ai peur. Il ignore encore que j'ai fait libérer votre frère, mais il va le savoir très vite. Bien sûr, à cause de la menace pesant sur son fils, il comprendra. Mais il m'en voudra toujours de n'avoir pas su trouver d'autre solution.

Encore un bref silence, puis :

— J'ai peur aussi de Dino.

— Dino ?

— Dino Calari. Le *tenente* de Nando. Le geôlier de votre frère. Il est amoureux de moi, et c'est grâce à ça qu'il a accepté le marché. Il est sûr que je vais le récompenser comme il l'espère. Je l'ai en quelque sorte manipulé, et, quand il s'en rendra compte, il se vengera. D'une façon ou d'une autre. Son cousin est en train de le monter contre moi. Il s'acharne à aiguïser sa jalousie.

— Son cousin ?

— *Si*. Son cousin américain. Il l'appelle Zari. C'est l'homme qui était chargé de vous tuer à Washington. Il me fait peur. Un tueur fou, comme Matto !

Zari ! Comme Za, le mystérieux recruteur aux cheveux en queue de rat, désigné par les jeunes *assassini* lancés aux trousses de Robertina Gentanova. Et, soudain, le Guerrier comprit ce qu'il faisait dans cette voiture, et pourquoi la compagne de Nando Vanzano avait tant insisté pour le rencontrer.

Elle était venue tenter de le manipuler. Comme elle venait d'avouer l'avoir fait avec Dino. Restait à savoir pourquoi.

Il le comprit bientôt, quand, l'air subitement inquiet en regardant à travers sa glace de portière, elle souffla d'une voix angoissée :

— Mon Dieu !

— Quoi ! fit Bolan, intrigué et déjà sur ses gardes.

— Mon Dieu ! répéta la belle Sicilienne d'une voix blanche. Ils m'ont suivie !

Malgré lui, le Guerrier sentit une onde d'excitation le gagner. Tournant la tête dans la direction indiquée, il ne vit rien de plus qu'une file de voitures en stationnement plus ou moins anarchique, comme partout à Palerme.

— Là-bas ! L'Autobianchi crème, devant l'agence de voyages, précisa Anna-Maria Fiori d'une voix craintive. C'est la voiture de ce Zari !

— Vous êtes sûre ?

— Certaine ! Hier, je l'ai repérée en faisant des courses en ville ! Plusieurs fois. Ils me suivent !

— Vous vous faites des idées !

— Non ! Dino est très jaloux ! Encore plus que Nando ! Il a voulu savoir avec qui j'avais rendez-vous ce soir ! Je ne pourrai jamais quitter la Sicile ! J'aurais tant voulu donner une chance à Angelo ! Lui faire connaître une autre vie !

Un superbe numéro. En d'autres circonstances, le jeu aurait amusé Bolan, mais ce soir et dans ce contexte...

— D'accord, dit-il de but en blanc. Démarrez.

— Comment ?

Cette fois, la mère d'Angelo ne feignait pas l'inquiétude et le Guerrier répéta :

— Démarrez et roulez jusqu'à ce que je vous arrête. Quand je serai descendu, roulez jusqu'au coin de la prochaine rue et attendez-moi.

— Ma... qu'est-ce que...

— Anna-Maria ! l'interrompt l'Exécuteur.

Il n'ajouta rien d'autre, mais à son regard et à sa voix, elle comprit qu'il avait éventé sa manœuvre. Puis elle aperçut le Beretta 92F qu'il avait extrait de sous son blouson, prolongé de son réducteur de son. Malgré la pénombre, il la vit nettement pâlir. Sur le même ton cassant, il ordonna :

— Roulez.

Un peu tremblante, la belle Sicilienne lança le moteur de la Mercedes et démarra. Ils roulèrent un moment en silence. Derrière, Bolan avait vu l'Autobianchi s'ébranler à son tour, feux éteints. Quand la Mercedes franchit le croisement de la *via* Onorato, Bolan commanda :

— Prenez à droite. Vite !

La jeune femme obtempéra, engagea la voiture dans la petite rue, jusqu'à ce que Bolan n'indique :

— A droite.

La Mercedes tourna, et, cette fois, l'Exécuteur ouvrit sa portière, s'éjecta, roula entre deux voitures en stationnement, resta accroupi tandis que la Mercedes accélérât pour disparaître.

L'instant d'après, l'Autobianchi passait à son tour devant Bolan. La glace avant baissée côté passager permit à Bolan d'apercevoir un profil brutal, avec, dans la nuque, ce qui ressemblait à une queue-de-cheval très courte. La voiture ayant pris du champ, il se redressa prudemment, l'aperçut qui stoppait de nouveau devant une entrée de garage. Trente mètres en avant, la Mercedes était bien arrêtée, juste avant le croisement suivant. Alors, l'Exécuteur remonta tranquillement la rue. Arrivé derrière l'Autobianchi et prenant soin de rester dans l'angle mort du rétro, il posa l'index sur le pontet du Beretta enfoui sous son blouson, s'approcha encore et se penchant soudain à la glace baissée du passager, il demanda :

— Tu me cherches, Zari ?

Interloqué, l'intéressé marqua un léger sursaut. Tournant vers le Guerrier son nez en bec d'aigle, il sembla sur le point de vouloir répondre, mais Bolan lui coupa la parole :

— Tu t'appelles Dino ? demanda-t-il à l'intention du chauffeur.

L'autre hochait machinalement la tête et l'ancien sergent Miséricorde enchaîna :

— Alors vous êtes morts !

Déjà, la main gauche du conducteur quittait précipitamment le volant pour disparaître sous sa veste, et l'ancien agent de la CIA porta la sienne à sa hanche gauche.

L'Exécuteur leur laissa le loisir de croire à leur victoire. Juste le temps de voir leurs calibres sortir de leurs cachettes. Alors, vif comme l'éclair, il fit jaillir le Beretta de sous son blouson, et l'arme émit sa toux discrète. Deux fois seulement. Dans l'Autobianchi, les crânes des deux cousins éclatèrent sous les terribles 9mm tirées à bout touchant, éclaboussant le pare-brise et les sièges de leurs écœurants flots carmin. C'était laid, et ça sentait la mort, mais l'Exécuteur n'était déjà plus là.

Peu après, il se penchait à la portière de la Mercedes. Le voyant apparaître, la mère d'Angelo abaissa sa glace. Elle allait dire quelque chose, quand le Guerrier l'arrêta en déclarant de sa voix grave et un peu lasse :

— Les comptes sont réglés, Anna-Maria, les vôtres et les miens. Nous sommes quittes.

Puis il tourna le dos, et disparut dans la nuit.

La boucle était bouclée. Le Guerrier solitaire avait réussi à sauver Johnny, son frère, le seul être cher qui lui restait sur cette terre.

Quant à Robertina la belle artiste au regard pers désabusé, elle pouvait rentrer chez elle. Plus personne ne l'y attendait.

Seul regret dans le cœur de Mack Bolan : il ne pourrait plus jamais avoir de relations avec son frère. Même si son enlèvement n'avait été que le fruit d'un hasard stupide et malheureux, Johnny devrait encore changer d'identité, de métier, de vie. Hal Brognola ferait ce qu'il fallait pour cela, il en avait les moyens et sa vieille amitié pour Mack ferait le reste. Mais la mafia, maintenant, connaissait son existence, et il ne pouvait être question de lui faire courir une nouvelle fois le danger de servir de monnaie d'échange dans la guerre de l'Exécuteur contre la pieuvre. Durant toutes ces années, leurs contacts avaient été rares, mais Mack et Johnny ne s'était jamais complètement perdus de vue. A partir d'aujourd'hui, ce serait le silence total.

Mack Bolan avait sauvé la vie de son frère, mais, d'une certaine façon, il l'avait définitivement perdu...

[i] *Mort en Malaisie*, L'Exécuteur N° 73.

[ii] Système d'écoutes téléphoniques US, capable d'enregistrer toutes les communications téléphoniques et informatiques du monde entier.

[iii] *Le repent de Palerme*, L'Exécuteur N° 150.

[iv] *Cosa Nostra Colombiana*, L'Exécuteur N° 110.

[v] *Guerre à la mafia*, L'Exécuteur N° 1.

[vi] *Vagues de feu sur Pointe-à-Pitre*, L'Exécuteur N° 162.